

Souvenirs de la guerre de 1914-1918 du Capitaine Jean Lucien LAVIGNE du 21^{ème} régiment d'artillerie

25 Juillet : Avec mon régiment, le 21^o d'artillerie, en garnison à ANGOULEME, je rentre de faire les écoles à feu au camp de LA COURTINE. Nous faisons étape à Brantôme, venant de Thiviers. Très bon accueil dans cette charmante localité. Repas succulent, à l'hôtel Chabrol, toujours à hauteur de sa renommée ; cet hôtel était, dit-on, déjà fréquenté au XVI^o siècle par le célèbre chroniqueur, natif de Bourdeilles.

26 juillet : Repos à Brantôme et excursion dans les environs si intéressants et bien connus des touristes. A la table des officiers, on parle de l'assassinat de l'archiduc d'Autriche. Les affaires ne s'arrangent pas entre les serbes et les autrichiens. Ne pourrait-il survenir là-bas de graves complications qui pourraient mettre le feu dans les Balkans toujours, et depuis longtemps, en grande effervescence ? Cela d'autant plus que l'Allemagne prend parti pour son alliée l'Autriche et lui conseille de demander des excuses à la Serbie. De son côté, la Russie se range du côté des serbes. Que va-t-il advenir de cette grave querelle diplomatique ? Ne va-t-elle pas procurer au Kaiser une bonne occasion de montrer à l'Europe que « sa poudre est sèche et son épée bien aiguisée » ? Espérons que tout s'arrangera et qu'un conflit armé sera évité. A 2 heures, chargé de l'organisation du logement à La Rochebeaucourt, où le régiment doit aller cantonner demain, je pars accompagné de mon ordonnance, le fidèle Galmot, et monté sur mon non moins fidèle cheval « Amidon ». Je devais conserver Galmot et Amidon durant toute la guerre que je ne soupçonnais pas encore. Pendant cette longue période, de tous les deux, j'ai obtenu le maximum de ce que je pouvais désirer comme dévouement du premier et endurance du second. Je suis heureux de pouvoir faire ici cette citation en faveur de ces deux braves et loyaux serviteurs d'un genre pourtant bien différent. Je m'arrête un instant à Mareuil pour embrasser ma femme et mes enfants qui s'y trouvent en vacances, et, bien vite, je file à La Rochebeaucourt. Grâce à l'amabilité du maire, le logement est vite préparé et il m'est possible d'aller coucher le soir à Lassalle, chez mes parents. Galmot reste à La Rochebeaucourt et continuera sur Angoulême, avec amidon, demain.

27 juillet : Dès la première heure, je prends le train pour Angoulême. En arrivant au quartier, je suis surpris d'y trouver de nombreux civils : ce sont des réservistes maréchaux-ferrants ou bourreliers. Qu'est-ce à dire ? Je vais aux renseignements. Cette convocation me surprend. Est-ce la guerre ? « Je crois que non, me dit le colonel, ne voyez là qu'une seule mesure de précaution ». Cette réponse me rend rêveur. Je lis les journaux : dans les Balkans, la situation ne s'améliore pas, au contraire. J'écrie à ma femme mais ne lui parle pas de ces événements. Si quelque chose de grave se produit, elle le saura assez tôt.

28 juillet : Vers 11 heures, le régiment fait son entrée au quartier, musique en tête. Le colonel Kappès appelle tout de suite auprès de lui le lieutenant-colonel Evrard qui vient d'arriver avec la colonne. Les deux chefs s'entretiennent longuement et semblent soucieux. Un peu plus tard, les chefs de groupe et les capitaines sont convoqués à leur tour au bureau du colonel. Retenus très peu de temps, ils se rendent hâtivement dans leurs unités respectives. Là, fébrilement, ils consultent les dossiers de mobilisation et rassemblent les gradés. « Toujours par mesure de précaution, on va commencer à toucher au parc d'artillerie les premières voitures du matériel de guerre ». Ce sont là les ordres qu'ils donnent. A ne plus en douter, les affaires vont de plus en plus mal dans les balkans.

La France est loin de cette région. Pourquoi tant s'y intéresser ? Ah ! Mais j'y pense : La Russie semble engagée dans cette affaire et la France est son alliée. Alors ? Alors si la Russie marche, le France doit marcher aussi !

Evidemment, s'il y a la guerre dans les Balkans, c'est aussi la guerre pour nous !

Cette terrible éventualité me hante.

J'ose encore espérer qu'un accord interviendra au dernier moment entre les serbes et les autrichiens et que le cataclysme qui menace l'Europe sera conjuré à temps.

A 5 heures, au moment où je rentre à mon domicile, un planton m'apporte l'ordre de partir immédiatement à **Segonzac** vérifier que toutes les dispositions nécessaires pour le recensement des chevaux sont prises dans cette localité.

Evidemment cela va de plus en plus mal. Cette fois ci c'est bien la guerre !

J'arrive à Segonzac à 8 heures. Mon uniforme attire l'attention. Là aussi on est inquiet. Puisque je suis officier, je dois savoir beaucoup de chose au sujet des événements du jour. En un clin d'œil l'hôtel où je descends est envahi de curieux. Ne pouvant répondre à tout le monde à la fois, je prie le maire, qui est arrivé un des premiers, de vouloir bien dire de ma part que je suis ici pour faire une simple inspection à la gendarmerie et que je ne sais absolument rien d'autre que se que racontent les journaux sur les bruits de guerre.

Cela ne suffit pas à la foule qui devient de plus en plus dense et de plus en plus pressante.

A bout d'arguments, je m'échappe par une porte dérobée et cours à la gendarmerie.

Je reste là jusqu'à minuit, compulsant les papiers que j'ai à consulter. A mon retour à mon hôtel, je ne trouve heureusement que le patron qui m'offre un verre de champagne.

Ce verre de champagne a peut-être pour but de me faire parler ? L'hôtelier en est pour ses frais et pour cause !

29 juillet : Je passe toute ma journée à vérifier encore les dossiers des 2 commissions de réquisition qui doivent fonctionner à Segonzac et dont je suis le président provisoire, pendant les premiers jours tout au moins.

Dans l'après-midi, arrivent un commandant des équipages en retraite et un capitaine d'artillerie de réserve ; ce sont mes deux remplaçants après la mise en train des opérations. Tous les deux sont optimistes et ne croient pas à la guerre. Je ne suis pas tout à fait de leur avis mais ne les contredis pas.

On m'assaille toujours de demandes de renseignements et on insiste parce que depuis ce matin j'ai reçu du corps d'armée 2 télégrammes chiffrés. La receveuse des postes n'a pas observé le secret professionnel quant à l'arrivée de ces dépêches mais elle n'a pu évidemment en divulguer la teneur. Cette correspondance secrète intrigue la population qui fait supposition sur supposition.

Je voudrais bien rassurer tout le monde parce que, dans le premier télégramme, il m'est simplement demandé si je suis à mon poste et, par le second, on veut savoir si les présidents effectifs des commissions ont rallié Segonzac.

Mais pour ne pas donner une confiance que je ne partage pas et qui pourrait être rapidement déçue, j'observe le mutisme le plus absolu ; ce qui m'attire quelques réflexions désagréables.

30 et 31 juillet : Mêmes occupations que le jour précédent ; j'indique en plus aux deux officiers qui m'ont rejoint et aux gendarmes les emplacements où, éventuellement, les chevaux et les voitures devront être placés au fur et à mesure de leur arrivée.

1^{er} août : Depuis le matin, je demande la communication téléphonique avec ma femme qui n'a de moi aucune nouvelle depuis mon passage à Mareuil.

Je me cantonne auprès de la poste en attendant d'être appelé.

Vers 2 heures de l'après-midi, j'entends la sonnerie du téléphone. Croyant qu'elle est pour moi, je pénètre dans le bureau. Tout de suite je vois l'appareil morse dérouler son ruban. Je lis aussi vite que la receveuse et traduis : « Mobilisation générale etc. etc.....commencement le 2 août à minuit ».

Cette fois ci le sort en est jeté.

C'est la guerre ! Je la vois d'un seul coup d'œil avec ses horreurs, avec tous ses deuils.

Soldat, je ne la crains pas, mais elle fait naître en moi de l'inquiétude au sujet des autres et surtout au sujet des miens.

En toute hâte, je descends la rue qui conduit à mon hôtel.

La nouvelle, plus rapide que moi, est déjà connue de tous les habitants. Les cloches, du reste, sonnait à toute volée, la précèdent. Un silence, lugubre, coupé par instants par des cris de femmes en larmes, règne sur tout le village.

Les hommes, un instant surpris, s'efforcent de faire bonne contenance en chantant des airs guerriers et en échangeant de vigoureux « shake-hands ».

Leur attitude, dans ce moment solennel, me rassure et me donne confiance dans l'avenir.

Le premier train, un malheureux tortillard, à l'allure record de 10 kilomètres à l'heure, me conduit à **Jarnac**, où par la grande ligne des Charentes, je puis arriver assez rapidement à Angoulême. A Jarnac, l'effervescence est grande et je vois, devant la gare, une maison occupée par des allemands, en partie détruite par des patriotes un peu trop ardents.

Une batterie, la 7^e du 21^e *régiment d'artillerie*, a déjà quitté le quartier et occupe son cantonnement de mobilisation, situé entre **Ruelle** et **Magnac-sur-Touvre**.

Je la rejoins dans la soirée. Le personnel est plein d'entrain et m'accueille avec une satisfaction marquée que je sais sincère et qui me va droit au cœur.

C'est avec une joie profonde que je me retrouve avec ces braves gens que je connais et aime bien et sur lesquels je puis compter, je le sais, en toutes circonstances.

2, 3 et 4 août : Pendant ces trois jours, les réservistes arrivent et nous recevons les chevaux de réquisition. Le matériel de guerre est touché à l'arsenal.

Toutes les opérations se déroulent d'après le programme établi, en ordre et dans le plus grand calme.

Les hommes sont joyeux et accomplissent les corvées avec une bonne volonté évidente. Chez tous, règne un excellent esprit. S'il en est ainsi, comme je le suppose, dans toutes les unités de l'armée française, le généralissime JOFFRE pourra affronter sans crainte les hordes germaniques.

Le 4 août, une courte permission me permet d'aller faire mes adieux à ma famille à Mareuil.

Pénible voyage de retour mais mon chagrin s'atténue bien vite quand je me retrouve dans ma famille de guerre : ma chère 7^e batterie.

5 août : Tout est prêt. Le colonel vient nous voir. A une allure endiablée mais impeccable, nous défilons devant lui. Il se montre très satisfait et nous adresse « tous ses compliments en réservant ses meilleurs, dit-il, pour le jour prochain où, sous le feu, nous ferons aussi belle contenance ».

6 août : A 8 heures du soir, je pars à la gare d'Angoulême reconnaître le train qui doit nous conduire « quelque part » dans la région nord-est.

Je connais déjà cette région et depuis longtemps elle hante mon imagination. J'ai vu Metz sous la botte du vainqueur. Vais-je la revoir avec le drapeau tricolore flottant au vent en haut de sa citadelle ?

Ce rêve n'est pas irréalisable. C'est avec cet espoir que je quitte presque joyeusement ma chère garnison, mon pays natal où je laisse, avec toutes mes affections, une grande partie de mon cœur.

A minuit, après un embarquement rapide et conduit avec méthode, notre convoi se met en marche. Malgré l'heure tardive, une foule nombreuse est sur le quai et nous fait des adieux touchants et chaleureux. Les hommes, aux portières des wagons, répondent avec enthousiasme et se partagent les nombreux cadeaux dus à la grande générosité des angoumoisins.

La machine et les voitures disparaissent sous des guirlandes de fleurs et des panoplies de drapeaux. Les trompettes sonnent la marche.

Le moment est émotionnant. La joie est dans les yeux de tous... ceux qui partent. Il n'en est pas ainsi chez ceux qui restent.

Au moment où le train sort de la gare, je cherche en vain à apercevoir, une dernière fois, ma petite maison perchée sur le coteau. Mentalement, je lui dis : « au revoir, à bientôt ».

7 août : Toute la journée nous roulons ; à 2 heures nous passons à **Bourges**. Partout dans les gares, des dames de la croix rouge nous distribuent des douceurs : Bière, limonade et parfois même le wagon des officiers reçoit des bouteilles de vin fin. Décidément, nos opérations de guerre commencent bien !

Des haltes-repas sont parfaitement organisées à certains points du parcours, aussi, hommes et chevaux, n'ont-ils rien à désirer si ce n'est un peu de fraîcheur, parce qu'il fait une chaleur torride.

8 août : Nous passons à Troyes. Un wagon postal allemand, tout blanc est là. Il vient d'être ramené de la frontière, aussi est-il l'objet de la curiosité générale.

9 août : A 2 heures du matin, nous arrivons à la gare de **Givry en Argonne**. C'est là notre point de débarquement. Fatigués par le long voyage, par la chaleur, par les chants et aussi peut-être par des... libations un peu trop répétées, les hommes dorment profondément.

Il faut un peu de temps pour les remettre dans la réalité. Le débarquement se fait cependant d'une façon normale malgré un petit froid vif qui contraste désagréablement avec la température sénégalienne des jours précédents.

A 5 heures, je pars préparer notre cantonnement à **Elize**, tout petit village situé à 6 kilomètres au sud de **Ste Menehould**.

La batterie vient derrière moi, à petite allure, avec le capitaine. Nous nous installons là plutôt mal que bien et organisons notre popote chez la maîtresse d'école qui met gentiment toute sa maison à notre disposition. Le mari de cette dame, mobilisé dans les tous premiers, est déjà, paraît-il, dans un régiment qui a passé la frontière. Par nous elle voudrait bien avoir de ses nouvelles. Nous n'avons pas de peine à lui démontrer que nous sommes dans l'impossibilité absolue de lui donner satisfaction.

De la place du village, j'aperçois dans la plaine, tout près, le monument élevé en souvenir de la bataille de **Valmy**.

10 août : A 6 heures, nous quittons Elize pour nous rendre à **La Neuville-au-pont** (4 km au nord de Ste Menehould) où se trouvent déjà 2 autres batteries du groupe, commandé par le chef d'escadron Coustolles. On s'installe au cantonnement d'alerte.

L'infanterie a mis des guetteurs et une mitrailleuse dans le clocher de l'église. Cette mesure de précaution vise l'aviation allemande qui, paraît-il, a déjà poussé des reconnaissances jusqu'ici.

11 août : Nous partons pour **Neuvilly** (15 km N.E de Ste Menehould) encadrés par un bataillon du **63^o régiment d'infanterie**.

La chaleur est accablante, aussi, durant l'étape, de nombreux fantassins réservistes en sont incommodés. En traversant **Varennnes** nous remarquons une plaque commémorative qui indique la maison où Louis XVI fut arrêté avec sa famille, quand il tenta de s'enfuir à l'étranger.

12 août : Séjour à Neuvilly. Je suis sans nouvelles de ma famille depuis mon départ. Est-ce que les lettres que je lui adresse lui parviennent ? Je crains que non.

Nous apprenons là qu'on s'est battu du côté de **Longwy**. Est-ce vrai ?

13 août : Départ de Neuvilly pour **Cheppy**. Au cours du trajet, un avion allemand nous survole. Le **107^o d'infanterie** lui envoie une fusillade nourrie mais sans résultat.

14 août : Nous allons de Cheppy à **Ancreville**. Il fait toujours très chaud.

15 août : Nous fêtons l'assomption en nous rendant à **Mouzay** (sud de **Stenay**). Un avion allemand nous accompagne pendant quelques instants. Le **138^o d'infanterie** lui adresse quelques violentes salves dont il ne paraît pas s'inquiéter.

En cours de route, nous rencontrons des voitures chargées de selles, de lances et de casques. C'est le résultat d'une embuscade dans laquelle est tombé notre **4^o dragons**.

17, 18 et 19 août : Repos à **Lamouilly**. Reconnaissance de positions de batteries dans les environs. Au cours de ces 3 jours, visite de 2 avions allemands. En fait d'aviation, je n'ai vu jusqu'ici que celle des allemands. Que fait la nôtre ? Certes, elle ne doit pas rester inactive, mais où peut-elle être ?

20 août : Toujours à Lamouilly, nous avons l'ordre de nous tenir prêts à partir d'un instant à l'autre. Le soir, au dîner, nous sablons le champagne en l'honneur d'un camarade qui vient d'arriver au groupe.

A 11 heures, je viens juste de regagner mon logement lorsque mon ordonnance arrive me prévenir que nous partons à minuit.

21 août : Nous marchons toute la 2^e partie de la nuit, guidés par un garde forestier, à travers la forêt de **Villers devant Orval**. La direction est sud-nord. Au lever du jour, la frontière belge est franchie. La cavalerie divisionnaire fouille le terrain devant nous. Mon groupe est d'avant-garde avec le **138^e régiment d'infanterie**.

L'ennemi semble encore loin, aussi le général commandant l'avant-garde décide t'il de nous faire cantonner dans la soirée **au Pin**, petite bourgade belge.

Partout sur notre passage nous sommes chaleureusement accueillis par nos braves alliés que reconforte notre présence. Les allemands sont, paraît-il, venus déjà dans la région, quelques jours avant nous, mais ils n'ont fait que passer.

A 13 heures, avec les fourriers des batteries, je pars en avant pour préparer notre installation au Pin.

Il nous faut grimper une pente raide avant d'arriver à ce village. Tout en haut, sur le plateau, je rencontre un vieillard qui garde ses moutons.

« prenez-garde me dit-il, les allemands sont là, à la lisière du bois que vous voyez à votre droite ».

Je suis un peu surpris par cette nouvelle inattendue car je sais que devant moi la cavalerie divisionnaire est en exploration.

Croyant que ce bonhomme est encore sous l'effet de l'émotion produite par la venue des allemands quelques jours avant, je le remercie de son renseignement, auquel je n'attache pas d'importance, et continue mon chemin.

On arrive au Pin, par un passage en dessous de la voie ferrée. Je m'arrête un instant là pour répartir le village, à l'aide de ma carte, entre les fourriers qui m'accompagnent.

A peine ai-je mis pied à terre, qu'une fusillade intense provenant de ma droite, se fait brusquement entendre.

A n'en pas douter, ce sont des mitrailleuses allemandes qui, installées sur le talus du chemin de fer, tirent sur les premiers éléments du **138^e**, arrivant maintenant sur le plateau.

En face de cette situation inattendue, il n'est plus question de préparer le logement.

Faisant partir mon escorte, cavalier par cavalier, par des itinéraires différents, je retraite rapidement dans la direction où je sais retrouver mon groupe.

J'arrive au moment précis où il se met en batterie pour appuyer de son feu le **138^e**, déjà bien engagé.

Pendant mon trajet de retour, pris à parti, sans m'en douter un seul instant, par une mitrailleuse allemande, j'ai mon fourreau de sabre coupé par une balle à 30 centimètres de la pointe. Mon ordonnance me fait constater ce léger dégât au moment où je descends de cheval ; Je me tire à bon compte de cette petite échauffourée.

Devant nous la fusillade crépite avec une grande intensité. Le **138^e**, sans attendre notre tir, se porte en avant par vagues successives.

Bientôt les 3 batteries du groupe ouvrent un feu violent sur les mitrailleuses déjà signalées et arrosent copieusement la fameuse lisière du bois indiqué par le vieux berger.

Le renseignement donné par ce brave homme était bien fondé car, à cette lisière, on devine maintenant des tranchées sérieusement occupées.

C'est sur un pré vert que se déroule notre premier combat.

C'est là que se déploie, musique en tête et drapeau au vent, un bataillon du **138^e**.

Entraîné bientôt par ses tambours et clairons qui sonnent la charge, ce bataillon part au pas de course, dans la direction de la voie ferrée, en poussant des « hurrah ».

Il charge en plein découvert sur des mitrailleuses en position de tir.

Le résultat ne se fait pas attendre : en moins de 10 mn les 3/4 de l'effectif du bataillon sont étendus dans l'herbe, morts ou blessés. Les survivants tourbillonnent un instant et reviennent au point de départ.

Que d'héroïsme gaspillé en quelques minutes pour avoir appliqué une théorie fausse professée pourtant à l'école de guerre par un brillant colonel d'infanterie.

Ce drame terrible vient à peine de prendre fin qu'une batterie à cheval allemande, aussi brave mais aussi imprudente que le bataillon qui vient de se faire détruire, arrive à vive allure sur la crête devant nous, et, sans se soucier du défilement, y prend position.

Après quelques rafales pour régler notre tir, le capitaine commandant la **8^e batterie** et moi la prenons sous un feu d'une violence telle que ses avant-trains ne peuvent même pas s'enfuir et sont littéralement écrasés pêle-mêle avec les canons.

Ces 2 faits sanglants marquent les points culminants du combat du 21 août 1914. La plupart d'entre nous recevions, ce jour là, le baptême du feu. La confirmation nous fut donnée par la suite et fréquemment.

Dans la soirée, un violent orage vient calmer l'ardeur des combattants. A 6 heures tout est fini. Les allemands retraitent vers le nord nous laissant le soin de ramasser leurs morts et leurs blessés. Nous avons assez à faire avec les nôtres, hélas bien trop nombreux.

Quelle tristesse que celle qui se dégage d'un champ de bataille après le combat !

Pour se l'imaginer, qu'on suppose se trouver en présence de tout ce qu'il y a de plus horrible. Eh bien, un champ de bataille, c'est quelque chose de bien plus horrible encore !

Quoi de plus terrible que de se trouver en face de corps humains déchiquetés, en lambeaux ! Quoi de plus poignant que d'entendre les blessés appeler leur mère en exhalant leur dernier soupir ! Oh la guerre !

Le combat rompu, en me rendant au Pin, où, enfin, nous pouvons cette fois-ci cantonner, je fais un léger détour pour aller voir la batterie détruite quelques instants auparavant.

Les 6 canons sont là, quelques uns hors de service. Autour d'eux de nombreux cadavres d'hommes et de chevaux ; des blessés appuyés aux voitures implorant du secours et demandent à boire ; Galmot leur distribue le contenu de son bidon et du mien. Dans un coin, le capitaine râle, le flanc ouvert. Je m'incline devant lui et lui fait le salut militaire. Son ordonnance est morte auprès de lui tenant encore, dans sa main crispée, un verre plein d'eau.

Je m'éloigne au plus vite de ce pénible spectacle ressentant cependant une certaine fierté pour le résultat obtenu par mon premier tir de guerre ;

La nuit du 21 au 22 août est loin d'être calme ; c'est très compréhensible après le terrible événement qui vient de se dérouler.

Dès l'Angélus jusqu'aux premières heures du matin, c'est un roulement continu de voitures transportant les blessés dans les granges transformées en hôpitaux et les morts dans le cimetière. Quelques coups de feu, tirés par des sentinelles par trop nerveuses, se font entendre parfois.

Au **138^e régiment d'infanterie**, l'appel se fait. Les vides sont considérables, des compagnies ont perdu tous leurs officiers et 75% de leur effectif.

C'est un bien cruel début pour ce beau régiment. Mon groupe, malgré la situation aventureuse dans laquelle il s'est trouvé au cours de l'action, n'a aucune perte à déplorer ; quelques canons seulement ont été éraflés par des balles.

Deux vieillards, le mari et la femme, m'invitent à partager leur modeste souper. J'accepte avec empressement car, depuis ce matin, je n'ai mangé qu'un tout petit bout de pain trempé dans un quart de café. Le repas hâtivement pris, je remercie mes hôtes et vais m'étendre sur une botte de paille à côté de ma batterie dont les chevaux restent attelés aux voitures, sur la place du village.

22 août : Devant quitter le Pin d'un moment à l'autre, aussitôt le jour, je fais un tour dans le village pour en étudier les débouchés ; à chaque pas, je trouve, épars dans la rue, des pansements sanglants et, devant les ambulances, j'aperçois alignés les morts de la nuit.

Triste tableau ! Cruelle vision !

Il faut se raidir cependant en présence de ce spectacle d'épouvante, car le combat du 31 août ne peut être qu'un tout petit acte de la grande tragédie mondiale sur laquelle le rideau vient à peine de se lever.

A 7 heures du matin, les 2 autres groupes de mon régiment, en réserve hier, traversent le Pin. Ils sont d'avant-garde à leur tour, avec le **107^e R.I.**

Les camarades nous serrent la main en passant et nous font une ovation chaleureuse à l'occasion de notre succès de la veille.

Cette manifestation de sympathie nous touche et nous l'acceptons comme si vraiment elle nous était due !

Pensez donc, nous avons vu les allemands, nous les avons battus. Depuis 1870, on n'était pas habitué en France à un pareil résultat.

Eux, les camarades qui passent, ils ne savent pas encore ce qu'est un combat ; ils n'ont encore rien vu, ce sont des bleus ! Alors il est juste qu'ils marquent leur grande déférence et même leur admiration aux vaillants et brillants guerriers que nous sommes ! Nous le méritons bien !

Ce n'est pas longtemps qu'il nous sera permis de faire cavalier seul dans le chemin de la gloire et des honneurs ; la journée du 22 ne sera pas écoulée, que nos camarades conscrits, aperçus le matin, auront dépassé de beaucoup nos exploits du 1 août.

Partis à 8 heures du Pin, nous traversons successivement les villages de **Chemy** et de **Straitmont**.

La direction de marche est toujours sud-nord.

Un peu après avoir traversé Straitmont, nous entendons devant nous une violente canonnade. On nous apprend que toute *l'artillerie du 12° corps d'armée* est engagée. Seul notre groupe est réservé.

Le **12° corps** a le **17° corps** à sa gauche et le *corps colonial* à sa droite.

L'ensemble de ces 3 corps d'armée, avec le 2° corps, qui est à la gauche du 17°, forme la **4ème armée**.

Toute la 4° armée est en ce moment aux prises avec les allemands ;

De minute en minute, le bombardement augmente et semble se rapprocher de nous.

En position d'attente au nord de Straitmont, nous attendons le moment d'entrer dans la danse.

La **5° batterie**, auprès de laquelle je me porte pour me tenir au courant de la situation, tire à toute volée.

L'ennemi riposte violemment et de gros obus éclatent au dessus et autour d'elle.

Tout-à-coup, à faible distance semble-t-il, une voix grave impérative, se fait entendre « sauvez-vous, dit-elle, les allemands sont là ! »

Surpris par ce cri d'alarme, entendu en plein combat, les canonniers de la 5° laissent là leurs canons et s'enfuient à toutes jambes vers l'arrière.

Leurs officiers cherchent en vain à les arrêter.

C'est la panique dans toute sa laideur et avec tout le danger qu'elle comporte.

C'est aussi, hélas ! La désertion du champ de bataille.

Le lieutenant-colonel Evrard, avec son adjoint, est là tout près. Il a été témoin de ce pénible incident.

Sans perdre un instant, avec un calme imperturbable, sans dire un mot, tout seul, il se met à un canon et continue le feu ; les officiers de la batterie et l'officier adjoint au lieutenant-colonel se partagent les autres pièces et le tir, un instant interrompu, reprend avec toute sa violence, avec toute sa précision.

Au bruit du canon, les canonniers se retournent surpris.

Le spectacle qui se présente alors à leurs yeux leur donne une leçon qui restera à jamais gravée dans leur cœur.

Ce que ces hommes voient fait pour les rappeler au sentiment du devoir beaucoup plus que les reproches et les punitions qu'à juste titre on pourrait leur infliger.

Honteux et confus, la rage au cœur de s'être montrés lâches devant leurs chefs et devant leurs camarades, ces hommes reviennent à leurs postes.

Le tir continue. L'honneur de la 5° est sauf, ce jour là comme il le sera toujours par la suite, jusqu'à la fin de la guerre.

On n'a jamais pu connaître l'auteur de cette sinistre plaisanterie ou de cette ignoble ruse de guerre.

Dans la soirée, un certain flottement existe dans la partie du front où nous nous trouvons ; Notre division, la **23°**, semble errer à l'aventure sans ordres et sans direction.

A chaque instant nous changeons de position de batterie pour venir échouer, à l'entrée e la nuit, en colonne par pièces, sur la route de Straitmont à **Florenville** ;

Nous n'avons pas mangé depuis le matin ; ce soir le ravitaillement n'arrive pas.

Quelques biscuits et un peu de conserve composent mon souper.

Je passe la nuit la tête appuyée sur un caisson. Il fait froid. Du côté nord, le ciel est rougeoyant : ce sont des maisons qui brûlent, incendiées par les allemands.

Des ambulances, chargées de blessés qui crient et se lamentent, se dirigent vers le sud.

23 août : Dès la pointe du jour nous sommes alertés !

Des cavaliers allemands ont été vus rôdant dans les environs. Notre lieutenant-colonel, toujours vigilant, va au devant des ordres qui n'arrivent pas.

Le général de division L... loge au presbytère de Straitmont. Il a interdit sa porte jusqu'à 8 heures du matin.

Drôle de mesure quand les allemands peuvent être là avant 6 heures.

Le lieutenant-colonel n'hésite pas à forcer cette consigne. Lui, le militaire dans l'âme, le modèle de correction et de discipline, il se permet de parler très haut à ce grand chef, un instant déprimé par une fatigue excessive.

L'état-major, aussi amorphe que le général, ne peut que vers 10 heures envoyer de vagues instructions qui permettent cependant aux unités de s'établir en formation défensive face au nord.

Mon groupe prend position à l'ouest de Straitmont. Un combat violent se livre du côté de **St Médard**.

De mon poste d'observation, je vois de nombreux paquets de fantassins français, suivis de près par des tirailleurs allemands, battre précipitamment en retraite.

J'aperçois nos camarades, artilleurs du **1^{er} groupe**, installés un peu à notre gauche, obligés eux aussi de se retirer.

Les allemands les arrosent copieusement avec des coups fusants au moment où ils amènent les avant-trains.

A certains moments, on ne voit ni hommes ni chevaux : tout disparaît dans la fumée noire.

Je m'attends à la destruction complète des trois batteries de ce groupe.

Il n'en sera rien heureusement car un quart d'heure plus tard, obligé de partir à mon tour sous la pression de l'ennemi, je me retrouve sur la route de Florenville avec le 1^{er} groupe qui n'a eu ni un homme ni un cheval blessé au cours du terrible bombardement qu'il vient de subir.

Après ce résultat extraordinaire ne peut-on croire à la faillite de l'artillerie allemande ?

N'allons pas si vite dans nos jugements.

Si le tir allemand a été inefficace aujourd'hui, c'est que les éclatements étaient trop hauts, bien trop hauts.

Nous nous en sommes rendus compte; nos ennemis n'ont pas manqué non plus de le constater.

Avant huit jours nous devions nous en apercevoir.

Vers 14 heures, le combat rompu, toute la division se trouve en colonne sur la route Straitmont-Florenville.

L'ennemi suit de près. La route est accidentée et étroite. Cela n'empêche pas de faire marcher l'infanterie en colonne par 8 et l'artillerie en colonne doublée.

Le temps presse.

C'est un peu la cohue.

C'est le commencement d'une retraite qui devait durer 15 jours et... 15 nuits.

A 16 heures, nous arrivons à Florenville où nous nous installons en halte gardée.

Je n'ai rien pris depuis mon repas de conserve et de biscuits.

Le ravitaillement fait encore défaut. Une carotte crue que je trouve dans un champ voisin fait mon bonheur et celui du lieutenant-colonel à qui j'en offre la moitié.

Ce jeûne forcé est peut-être salutaire car, étant données les circonstances du moment, il importe d'avoir toujours l'esprit lucide.

Or, il paraît que pour avoir l'esprit lucide, il faut avoir l'intestin libre. Donc tout est pour le mieux.

On peut enfin abreuver les chevaux qui n'ont pas bu depuis 2 jours.

Une violente canonnade se fait entendre du côté du Pin où nous étions hier.

Un grand avion allemand, blessé à mort, vient s'abattre dans un bois voisin.

A la tombée de la nuit, nous quittons Florenville.

Les habitants, composés exclusivement de vieillards, de femmes et d'enfants, si joyeux en nous voyant arriver, pleurent maintenant sur le seuil de leurs coquettes petites maisons aux fenêtres si gracieusement fleuries.

Nous défilons tristement devant eux, en baissant la tête.

Notre venue a apporté l'espoir à ces braves gens ; notre départ les désespère. Ah ! Que ne pouvons-nous rester là pour défendre ces malheureux contre les vandales qui arrivent à grands pas !

Mais l'ordre est formel : sans retard nous devons repasser la frontière.

Quelques familles, effrayées par le danger qui les menace, chargent hâtivement quelques hardes et quelques meubles sur des voitures de tous modèles et partent sur la route, sans destination précise, poussant devant elles des troupeaux de bœufs et de moutons.

C'est l'exode pitoyable qui fuit devant l'invasion des barbares.

Vers minuit nous arrivons à **Aufflance**. Je trouve là une grange garnie de foin. C'est une bonne aubaine pour mes pauvres chevaux affamés.

La propriétaire du foin me reçoit très mal : elle ne veut rien me vendre et va jusqu'à me menacer de me faire un mauvais sort si je ne fais pas évacuer de site sa maison et sa cour.

Cette « furie » ne m'en impose pas.

Je fais prendre le foin malgré elle et lui donne un bon de réquisition largement compensateur.

Ce papier ne met pas fin aux insultes qu'elle continue de proférer à mon adresse.

Pauvre femme, si elle s'était doutée à ce moment là que les allemands allaient incendier sa ferme le lendemain, peut-être aurait-elle été plus aimable à mon égard !

24 août : Nous restons 2 heures à peine au bivouac à Aufflance.

Dès la pointe du jour, nous nous dirigeons vers le plateau de **Charbeaux** ; Aufflance et Charbeaux sont 2 localités françaises très voisines de la frontière belge et situées à l'est de la Meuse.

Nous trouvons réunie sur le plateau de Charbeaux toute *l'artillerie du 12° corps d'armée* :

120 canons de 75 sont ici alignés, prêts à faire devant l'ennemi un barrage impressionnant.

Nous restons là jusqu'à 13 heures sans tirer un seul coup de canon.

Près de nous passent 5 ou 4 pièces de 75 conduites par des artilleurs coloniaux, dont un est de mes camarades de promotion.

Ces canons représentent ce qui reste de l'artillerie d'une *division coloniale* qui s'est faite hacher hier à **Rosignol**.

Ce camarade m'apprend aussi que le *23° d'artillerie (17° corps)* s'est fait en partie détruire à **Bertrix**.

Ces deux mauvaises nouvelles m'inquiètent car elles m'indiquent avec précision que, sur tous les fronts, notre *4^{ème} armée* est en retraite et subit de lourdes pertes.

Quelques bulletins officiels affichés dans les villages nous annoncent bien des victoires du côté de l'Alsace; mais ils ne disent rien des opérations qui nous concernent.

Je sais bien que la vérité n'est pas toujours bonne à dire et qu'il faut à tout prix soutenir le moral de l'arrière, mais on ne pourra pas toujours cacher que les armées, après avoir combattu en Belgique, sont maintenant au sud de notre frontière du Nord.

Espérons qu'avant que cette mauvaise nouvelle ne se répande dans le pays, nous aurons repris l'offensive et serons revenus en Belgique.

Vers 3 heures, par un changement de position, ma batterie se rapproche un peu de la frontière belge.

Devant nous se trouve un vaste champ d'avoine en gerbes.

Des allemands, prenant une gerbe sur la tête, ce qui les camoufle parfaitement, cherchent à se rapprocher de nos canons; j'ai vite déjoué leur ruse et, par un petit tir fusant bien appliqué, j'enlève à plusieurs l'envie de recommencer.

Sur notre droite la fusillade est intense. L'infanterie coloniale qui s'y trouve semble être en grandes difficultés. Pour la dégager on fait appel au *21° régiment de chasseurs à cheval*.

Ce beau régiment, aligné comme à la parade, vient se rassembler derrière nous.

C'est avec une profonde émotion que nous voyons cette masse d'hommes et de chevaux se préparer tranquillement à la chevauchée de la mort. Dans une fulguration d'acier, le colonel fait mettre le sabre à la main.

Les trompettes, l'embouchure aux lèvres, se tiennent prêts à sonner la charge. Un léger frémissement fait onduler les lignes bleues des escadrons.

Ils vont partir !

Le moment est solennel.

Le brigadier Cluzel, mon agent de liaison, enthousiasmé par le spectacle magnifique et si impressionnant qu'il a sous les yeux, me supplie de le laisser charger avec les chasseurs. Bouleversé par la beauté du geste de ce petit brigadier, je lui donne l'accolade et lui dit simplement : « Va, mon ami, et pour l'honneur des artilleurs tâche d'arriver à l'ennemi bon premier ».

Un officier de l'état-major du corps d'armée vient au galop porter un ordre qui décommande la charge du **21°**.

C'est une grande désillusion chez les chasseurs qui remettent le sabre au fourreau en maugréant.

C'est un grand soulagement pour nous les spectateurs qui allions être témoins de ce terrible drame et qui avions déjà la vision du massacre des cuirassiers dans les houblonnières de Reichoffen.

Peu avant la fin du jour, j'exécute quelques tirs à obus explosifs sur le **bois d'Orval** où je vois s'infiltrer des tirailleurs allemands.

A 9 heures nous quittons la position et allons bivouaquer en plein champ au nord de **Margut**.

La nuit, bien étoilée, est splendide. L'ennemi est tout proche et fait une débauche de signaux lumineux. Deux de ses cavaliers venus sans y être invités au ruisseau où je fais abreuver mes chevaux sont rapidement désarçonnés à coups de revolver.

Leurs montures sont de bonne prise et servent à remplir les vides qui, journallement, se produisent dans les attelages.

25 août : A 3 heures du matin nous partons dans la direction du sud. Ce sera notre direction préférée jusqu'au 6 septembre.

Par Margut, nous arrivons à la **Ferté sur Chiers**, station sur la ligne de Metz à Mézières.

Dans la cour de la gare notre intendance a établi un important dépôt de vivres ! Une montagne de boules de pain rivalise de hauteur avec une autre montagne de sacs d'avoine.

Depuis trois jours, à ma batterie, hommes et chevaux sont à la diète. La vue de ces provisions excite chez tous un appétit déjà fortement aiguisé par des marches ininterrompues et des nuits sans sommeil.

C'est la ruée vers le tas de pain d'abord, vers le tas d'avoine ensuite.

Tout de suite et sur ces 2 points la désillusion est grande car avoine et pain, afin qu'ils ne puissent servir aux allemands, ont été rendus inutilisables par un arrosage soigné de pétrole.

Allons, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous pourrions manger à notre faim.

Nous serrons d'un cran notre ceinture et filons vers **Pouilly**, sur la Meuse, par **Olizy sur Chiers** et **Inor**.

La traversée du bois d'Inor est rendue très pénible par le mauvais état des chemins qui le traversent.

J'abandonne dans ce bois 4 chevaux complètement épuisés.

Ma forge, voiture d'un modèle préhistorique qui ne devrait plus trouver place dans le matériel d'une batterie de campagne, est abandonnée aussi au sud d'Olizy.

Les allemands n'en profiteront guère parce que je la fais incendier.

Vers 13 heures, nous nous installons de façon à pouvoir surveiller la rive droite de la Meuse et les abords est de **Pouilly**.

Nous passons la nuit sur cette position. Une pluie fine et persistante nous oblige à nous abriter sous des tas de gerbes trouvées heureusement sur place.

26 août : Dès le matin, j'aperçois un gros rassemblement allemand de l'autre côté de la Meuse.

J'ouvre immédiatement le feu sur cet objectif intéressant et l'oblige à chercher ailleurs un point de stationnement moins dangereux.

L'artillerie ennemie, mise de mauvaise humeur par le réveil bruyant et intempestif que je viens de lui sonner, commence à m'arroser copieusement avec des obus de 77 et de 150.

A ma grande chance, elle tire fusant ; aussi, comme le 1^{er} groupe l'autre jour à **St Médard**, ma batterie se tire indemne de cette passe d'armes qui ne dure pourtant pas moins de 2 heures.

Après un faux départ dans la direction de Beaumont, où l'armée du général de Failly fut surprise au bivouac par les allemands le 30 août 1870, nous revenons dans la soirée à l'endroit précis où nous étions le matin.

A notre droite, les coloniaux défendent énergiquement le passage de la Meuse. Le pont qui nous a servi pour venir sur la rive gauche a été détruit par le Génie.

Une canonnade excessivement violente se fait entendre dans la direction de **Sedan** où le **11^e corps d'armée** mène une lutte sévère.

Une batterie armée du canon Rimailho est installée en arrière de nous.

Son feu doit gêner les allemands car à plusieurs reprises ils ont envoyé un avion pour la repérer. Vers 17 heures, l'avion ennemi revient. Gêné par un brouillard assez dense qui recouvre la vallée, cet avion est obligé de descendre très bas pour voir. Notre infanterie en profite pour le fusiller copieusement.

Bientôt le grand oiseau à crois noires est atteint; on le voit d'abord tanguer fortement puis descendre en vrille.

En pleine chute, au moment où il peut se rendre compte que dans quelques secondes il va s'écraser sur le sol, l'observateur, méprisant la mort, tout à sa mission, lance à 3 reprises sa fusée signal.

Nous rendons un hommage mérité à ce bel acte d'héroïsme.

Quelques minutes après ce drame, l'ennemi ouvre un feu nourri sur le point où l'avion est tombé et sur la batterie du canon Rimailho.

Le sacrifice de l'observateur teuton n'a pas été vain.

La nuit du 26 au 27 août se passe dans le calme. Une petite pluie fine tombe sans discontinuer. Nous sommes installés sous des abris de paille qui nous garantissent mal.

27 août : Dès le matin, les allemands qui voudraient bien passer la Meuse, nous canonnent vigoureusement. Leurs coups sont encore tirés fusants hauts, aussi pouvons nous riposter avec usure et presque sans danger. Il y a un peu d'accalmie vers le milieu du jour; le soir le feu cesse complètement. Nous bivouaquons et passons la nuit à l'entrée est de **Beaumont**.

28 août : Tout le régiment est là formant un énorme parc de canons et de voitures.

Si l'ennemi arrivait brusquement, nous aurions du mal à prendre une formation de combat.

Mais nous sommes gardés et bien gardés.

Aux premières lueurs du jour, nous partons, mon chef de groupe et moi, en reconnaissance du côté de la Meuse.

A peine avons nous franchi 500 mètres que des coups de fusil nous accueillent.

Diable ! Serait-ce la surprise comme il y a 44 ans, presque jour pour jour ?

Nous n'avons heureusement devant nous que quelques tirailleurs allemands qui se sont égarés au cours de la nuit.

Un petit détachement d'infanterie de chez nous s'en rend compte et en a vite raison.

Un de mes meilleurs soldats, le canonnier PAROT, resté pourtant en arrière avec la batterie, est grièvement blessé par une balle perdue, destinée vraisemblablement à mon commandant et à moi.

Vers 8 heures nous allons prendre position à l'ouest de Beaumont, dans la direction de la Besace.

Sans tirer, nous restons là jusqu'à midi, puis nous revenons vers Beaumont renforcer le **2^e groupe** de notre régiment qui canonne vigoureusement les bois de **Givodeau** et de **Yoncq**.

Les allemands dans cette région ont franchi la Meuse. Aussitôt notre arrivée, ils nous encadrent par un tir percutant bien ajusté qui nous fait regretter les beaux et inoffensifs tirs fusants des jours passés.

Le trompette et les chevaux du chef d'escadron ROY, qui commande le 2^e groupe, sont près de ma batterie.

Un obus tombe tout près d'eux. Effrayés, les chevaux échappent à leur gardien et partent à triple galop du côté de l'ennemi.

Par un hasard extraordinaire, à la même minute, venant de chez les allemands, arrivent aussi, ventre à terre, 2 superbes chevaux richement harnachés.

Le trompette du commandant capture facilement les 2 belles bêtes qui portent les insignes d'un régiment de hussards de la mort.

Cet échange ne s'est fait, sans doute, aussi rapidement que parce que les personnages intéressés n'ont pas été consultés. Il reste à souhaiter maintenant que le commandant ROY et l'officier allemand ne regrettent rien dans ce marché forcé.

Ce petit événement ne nous empêche pas de répondre du tac au tac à l'artillerie ennemie qui devient de plus en plus active.

Jusqu'à la nuit c'est un duel sans interruption.

L'ennemi ne semble pas avoir progressé au cours de la journée. Au contraire, ses quelque éléments qui s'étaient avancés jusqu'au bois de Yoncq, ont été rejetés dans le fleuve par notre infanterie.

Les troupes coloniales ont obtenu le même résultat à notre droite vers **Pouilly**.

C'est (cela m'a été précisé plus tard) la victoire sur tout le front de la **4^{ème} armée**.

Devant les autres armées, il n'en est malheureusement pas de même. Aussi, à la nuit tombante, sur l'ordre express du général en chef, il faut continuer la retraite.

Ma batterie va passer la nuit sur le terrain où elle était en position le matin.

La route de Beaumont à **la Besace**, que nous suivons pour nous rendre à notre bivouac, est encombrée par des troupes de toutes les armes qui retraitent aussi.

Dans les fossés, couchés côte à côte, gémissent de nombreux blessés. Les ambulances, sans relâche, procèdent à leur évacuation.

29 août : La **5^e batterie** et la mienne restent en arrière-garde pour protéger la retraite. Nous ne devons quitter notre position que lorsque l'ennemi sera trop pressant.

Le terrain descend en pente douce sur Beaumont dont on aperçoit les premières maisons; il est donc très facile de surveiller l'approche des allemands.

Entre eux et nos 2 batteries il n'y a plus personne. Vers 9 heures, je disperse par 2 ou 3 rafales des cavaliers qui patrouillent à 800 mètres de notre position.

Soudain, un appel douloureux se fait entendre dans un champ d'avoine proche. Je trouve là un sergent du 63^e, grièvement blessé par une balle reçue en plein ventre. Avec mille précautions mes brancardiers le chargent sur notre voiture médicale.

Le malheureux souffre horriblement mais a toute sa connaissance. Ne pouvant mieux faire pour lui, par des paroles d'encouragement, j'essaye de le remonter.

Remède bien peu efficace pour une blessure aussi grave. Je crains fort que le seul et déplorable moyen de transport que je puis mettre à sa disposition ne hâte une fin que je devine proche.

Quelques instants après le départ de ce malheureux, comme une fourmilière en marche, venant de toutes les directions, des petits groupes ennemis se montrent à faible distance de nous.

Avant de faire venir mes avant-trains, par des tirs rapides et fournis, j'arrose copieusement le terrain. Des coups heureux font la joie de mes braves servants et arrêtent momentanément la marche des tirailleurs allemands.

Je profite de ce court répit pour me dérober à cette étreinte qui va toujours se resserrant et que je devine mortelle.

La chaleur est étouffante et fatigue hommes et chevaux.

Depuis 2 jours, les uns et les autres n'ont ni bu ni mangé. Le moral est pourtant bon chez tout mon personnel, malgré cette marche en retraite que je camoufle, il est vrai, par des mensonges répétés.

Tout le reste de la journée et la 1^{ère} partie de la nuit, nous marchons pour rattraper le régiment en route, sans arrêt depuis le matin.

Les villages que nous traversons ont été abandonnés par leurs habitants. Partout c'est le vide absolu. Seuls, des cadavres de chevaux jalonnent notre itinéraire.

La température mise à part, c'est l'image épouvantable de la retraite de Napoléon fuyant Moscou.

Quelques traînants, le plus grand nombre abrutis par une fatigue excessive et les autres...il faut, hélas ! lâcher le mot, atteints par une lamentable couardise, nous voient les dépasser sans faire le moindre effort pour nous suivre.

Je confie au plus énergique de mes gradés le soin de rameuter tout ce monde, en usant, au besoin, de moyens illégaux.

Revolver au poing, il exécute ma consigne. Grâce à cette mesure radicale, il ne sera pas dit que, sur notre chemin, un soldat français se sera laissé faire prisonnier sans combattre.

Sans halte, la marche continue. L'ennemi nous suit de très près. Nos caissons sont chargés de fantassins qui ne peuvent plus marcher.

Un groupe d'uhlans débouche d'une clairière sur notre droite. M'attendant à être chargé, je fais une mise en batterie sur la route. Mesure inutile, car ces cavaliers, intimidés sans doute par notre attitude, s'éloignent sans insister.

Vers 11 heures du soir seulement nous rejoignons le régiment campé dans un champ près de **Châtillon sur Bard**.

La fatigue est grande, aussi c'est avec beaucoup de difficultés que je puis faire assurer une distribution de soupe chaude préparée à notre intention par les camarades arrivés les premiers.

Les hommes s'endorment à côté de leur gamelle à moitié pleine. Le sommeil l'emporte sur la faim.

30 août : Il fait grand jour lorsque je me réveille. C'est tout surpris que je me retrouve sur le tas de foin où je m'étais laissé tomber à l'arrivée.

Comment se fait-il que nous soyons encore ici ?

Il paraît que l'ennemi à bout de souffle n'a pas dépassé **la Besace** et qu'on se dispose à le contre-attaquer.

Tout notre ravitaillement est là. C'est la première fois que cela nous arrive depuis le commencement de la retraite. Rapidement des cuisines sont montées. Bientôt un moka délicieux, distribué à profusion, remonte les énergies vacillantes et fait renaître la gaieté sur les visages.

Nos chevaux, eux aussi, avec du foin jusqu'aux genoux, satisfont avec entrain un appétit fortement aiguisé par un jeûne trop prolongé.

Les forces réparées, il n'est pas inutile de penser à faire un brin de toilette.

Pour mon compte, tout mon personnel est dans mon cas, depuis le départ de Lamouilly, le 20 août, je n'ai pu me laver ni les mains, ni la figure et mes pieds n'ont pas quitté mes chaussures.

J'ai le corps couvert de crasse et de poussière. De sérieuses ablutions s'imposent au plus tôt.

Un ruisseau coule là tout près. Comme une bande de canards nous nous y précipitons.

Cette eau limpide, dans laquelle nous nous ébattons bientôt, nous procure une sensation inimaginable de bien-être.

Après les durs moments que nous venons de passer, notre toilette terminée, nous ressentons une douceur infinie dans ce coin où la nature respire enfin le calme et la sérénité.

Il n'est plus, pour le moment, question des allemands. Nous nous en tenons tous au bonheur de vivre ces quelques instants tranquilles dont nous disposons.

Toute la journée c'est la joie, joie gâtée cependant par l'absence complète de nouvelles de nos familles.

Le vagemestre emplit le soir un grand sac avec les lettres que nous lui remettons.

Notre bonheur momentané ne nous a pas empêchés de penser aux êtres chers qui sont inquiets sur notre sort et notre style subit son influence : « tout va bien » écrivons-nous !

31 août : De bonne heure, nous nous mettons en route avec la **45^e brigade** commandée par le colonel A...

A « **quatre champs** » nous faisons une halte.

Un violent combat est engagé dans la direction **Les Alleux- le Chesne**. Le **107^e** semble y être en grandes difficultés.

Appelé à la rescousse, mon groupe s'installe non loin des Alleux avec mission de battre les bois situés à l'ouest de ce village.

Nous ne voyons rien mais, de ce côté, une fusillade intense se fait entendre.

Pour éclairer un peu la situation confuse dans laquelle nous nous trouvons, je décide d'aller prendre contact avec notre infanterie.

J'ai franchi 500 mètres à peine, lorsque je rencontre une section de mitrailleuses du **107^e**. Beaucoup de ses pièces sont démolies et son chef, le lieutenant Schmidt, que je connaissais bien, vient d'être tué ainsi qu'un grand nombre de ses servants.

Les survivants continuent le feu avec une ardeur faite de rage exacerbée par la mort de leur chef.

Devant eux, à courte distance, dans une étroite clairière, les allemands avancent ; des monceaux de cadavres des leurs abritent leurs bonds successifs. Depuis le matin ils cherchent à franchir ce point de passage obligé ; depuis le matin la section Schmidt leur barre la route et les oblige à refluer après chacun de leurs élans.

Des deux côtés c'est le même acharnement et les pertes sont sévères.

La mission de ma batterie est toute définie: je vais venir en aide à ces braves mitrailleurs en prenant la clairière sous mon feu.

A l'aide de ma carte, je repère soigneusement le point à battre et reviens au plus vite à travers bois vers mes canons.

Les balles bruissent dans le feuillage et hachent les branches au-dessus de ma tête. De nombreux cadavres sont couchés dans l'herbe. Je me fais tout petit pour me soustraire au danger qui me menace.

Par un hasard providentiel j'arrive sans mal aux batteries déjà sérieusement bombardées.

Rapidement je mets mon chef d'escadron au courant des événements.

Il accepte la proposition que je lui fais de tirer dans la clairière.

Avec mes 75 à trajectoire tendue, pour que mes obus puissent tomber sur le point relativement près qui est mon objectif, je suis gêné par la lisière du bois trop voisine.

En hâte je cherche une autre position à 2 ou 300 mètres plus en arrière. Au moment où je vais faire amener mes avant-trains, le colonel d'infanterie, commandant la brigade, m'arrête brutalement par ces mots : « Mes fantassins restent dans le bois sans reculer, je ne vois pas pourquoi vous chercheriez ailleurs une position que vous espérez moins exposée que celle ci. Je vous ordonne de rester là ».

Je veux expliquer à ce grand chef la raison qui motive ce léger recul de ma batterie. Il ne veut pas m'entendre et ne change rien à sa décision faite d'arbitraire, d'abus de pouvoir et peut-être aussi d'ignorance dans l'emploi des différentes armes.

Je reste en place mais par la faute de ce supérieur qui, maladroitement, m'y oblige et oublie que le canon ne se tire pas comme le fusil, les mitrailleurs du **107^e** ne vont pas avoir de moi la protection qu'ils attendent. Qu'ils s'en prennent à celui qui vient d'outrager les artilleurs en mettant en doute leur courage.

Jusqu'au soir, ne voyant rien, ne sachant rien, par ordre je tire dans les bois droit devant moi sans but précis. C'est une bonne méthode pour gaspiller les munitions sans obtenir de résultats.

Décidément le commandant de la **45^e brigade** a sa manière à lui de nous employer.

En quittant la position le soir, je suis obligé de laisser sur le terrain le corps d'un de mes hommes, le canonnier Roulin, arrivé en renfort le matin. Il a été tué dans la journée avec les 5 chevaux qu'il conduisait.

Nous allons bivouaquer à 1 kilomètre de là entre les Alleux et **Quatre champs**.

Toute la nuit, sur la route très proche, c'est une circulation ininterrompue de fantassins ralliant leurs unités et d'ambulances allant chercher les blessés.

1^{er} septembre : Départ du bivouac à 6 heures. Par Quatre Champs, nous gagnons **Vouziers** que nous ne faisons que traverser. L'ennemi, fortement étrillé la veille, ne se décide à nous suivre que tard dans la journée.

J'ai appris depuis que, de son côté, dans la matinée, se croyant battu, ce qui était vrai sur notre front, il rétrogradait vers le nord.

La route est encombrée par des véhicules de tous genres conduits par les gens du pays. Ces malheureux fuient devant l'envahisseur, abandonnant, on devine avec quelle émotion, leurs maisons, leurs biens et une grande partie de leurs animaux.

Un peu avant Vouziers, le docteur du groupe s'arrête pour accoucher une pauvre femme misérablement installée dans une charrette traînée par des bœufs. L'enfant a sans doute l'intuition que ce n'est pas le moment de musarder puisqu'il ne tarde pas à venir au monde.

Ce qui n'empêche pas notre dévoué « toubib » d'être salué par une grêle de balles au moment où, sa mission terminée, il s'apprête à reprendre sa route.

Que sont devenus la maman et le bébé que les barbares n'ont pas tardé à rejoindre ?

A Vouziers, un dépôt de tabacs de la régie garnit, à titre absolument gratuit, nos fourgons de paquets de « scaferlatti » supérieur. Ce qui reste dans ses magasins est incendié.

Les habitants nous distribuent de nombreuses bouteilles de vieux vin. Il faut faire acte d'autorité pour empêcher les hommes d'apprécier comme il convient et... mieux qu'il convient ce délicieux nectar.

Des fantassins isolés jettent leurs outils et les remplacent par des bouteilles dont le poids et l'alcool ne vont pas tarder à les accabler.

Les malheureux paieront avant longtemps ce geste de gourmandise exagérée; quand il leur faudra creuser des tranchées pour se préserver des balles et des obus, ils n'auront plus que leurs ongles !

A la sortie sud de Vouziers, près du village de **St Morel**, nous nous installons en position de surveillance.

Grimpé sur un pommier je guette la venue des allemands.

Le temps passe, rien ne vient. Malgré des efforts surhumains et ma situation très instable, le sommeil s'empare de moi. A ma batterie, on s'inquiète de mon silence. Délégué par ses camarades, Galmot vient me rappeler à la réalité.

Je me surprends les coudes appuyés sur une branche, mes mains à hauteur des yeux soutenant ma jumelle. Il faut croire que j'étais bien las pour m'être endormi dans un moment aussi critique.

A la tombée de la nuit, toujours à St Morel, je m'installe pour dîner chez deux braves vieux paysans avec lesquels je partage mes vivres. Tous les habitants sont partis; ils restent à peu près les derniers. Sur mes conseils ils se décident à fuir eux aussi.

Après avoir mis tout en ordre dans leur modeste logis et garni un panier de victuailles, mes hôtes à leur tour prennent le chemin de l'exil.

Où vont-ils ces pauvres malheureux ? Pas plus que moi ils n'en savent rien. C'est le cœur bien triste que je les vois disparaître au détour de la route.

Ils m'ont confié leurs clefs et bien recommandé de faire respecter leur demeure pendant que je serai là. J'ai promis mais je sais trop, hélas, que pour moi aussi l'heure du départ n'est pas très éloignée.

A 9 heures en effet nous levons le bivouac. L'obscurité est complète ce qui rend la marche lente et pénible.

Par **Monthois** et **Marvaux** nous arrivons à **Manre**.

Près de la voie ferrée nous nous couchons sur des gerbes d'avoine.

Il est un peu plus de minuit.

2 septembre : Dès 6 heures des coups de fusil se font entendre à très courte distance.

En hâte le bivouac est levé et la marche en retraite reprise. Nous marchons presque sans arrêt jusqu'à 2 heures de l'après-midi. L'ennemi devient très pressant; aussi, pour protéger notre infanterie qui a déjà été accrochée en différents points, nous nous mettons en position de tir à 2 kilomètres à l'ouest de **Tahure** et ouvrons le feu sur des détachements de cavalerie qui débouchent des bois au nord de cette localité.

Notre intervention obtient sans doute le résultat attendu car l'après-midi se passe assez tranquillement.

Un avion allemand vient de faire un atterrissage forcé tout près de ma batterie. Le pilote, un élégant officier, est recueilli sain et sauf par un peloton du **63^e**.

Parlant correctement le français, l'aviateur ne veut répondre à aucune des questions qui lui sont posées et se trouve tout surpris qu'on le prie de se débarrasser de son pistolet automatique et de sa longue vue.

Notre ravitaillement, depuis **Châtillon-s-Bard**, se fait très régulièrement malgré les grandes difficultés qu'il rencontre. A sa louange, je peux dire qu'il en sera presque toujours de même jusqu'à la fin des hostilités.

Ce jour-là, si nous avons du pain et de la viande, nous sommes complètement privés d'eau. Il faut aller en puiser à une toute petite fontaine située à plusieurs kilomètres. Des corvées s'organisent pour assurer ce service absolument nécessaire et l'on voit des hommes qui, pour aller plus vite, partent à cheval et reviennent au trot portant un seau d'eau suspendu à chacun de leurs pieds. Evidemment, à l'arrivée de ces cavaliers, les récipients ne sont pas pleins jusqu'au bord mais ils contiennent encore de quoi remplir plusieurs bidons et cela vaut mieux que rien.

C'est, à cette position de **Tahure**, la journée de la soif. C'est aussi la journée des lapins de garenne. Je n'ai jamais vu nulle part ce gibier aussi abondant que dans cette région. Mes hommes, pour leur compte, en ont pris plus de cent dans un rayon de 50 m autour des canons.

Demain, si le temps et les allemands nous permettent de les préparer, nous pourrons en manger à toutes les sauces.

A 8 heures du soir départ pour **Suippes** où nous arrivons à minuit. Bivouac près de la route de **Châlons**.

3 septembre : Dès qu'apparaît le jour, nous levons le camp et prenons la route qui conduit de Suippes à **Bussy-le-château**. Après 5 minutes de marche, mon groupe qui est en arrière-garde, se met en batterie avec mission de maintenir par son feu l'ennemi sur les hauteurs nord de Suippes jusqu'à ce que les troupes de notre division, accumulées dans le village, aient pu l'évacuer.

Les obus allemands commencent à tomber sur la gare où il y a de nombreux wagons. Comment se fait-il que ces wagons soient encore là ?

Le commissaire militaire de cette station devait pourtant savoir, ne serait-ce que par notre arrivée dans la nuit, que nous étions en pleine retraite. Dans ces conditions, il me semble qu'il aurait pu prendre des dispositions pour évacuer au plus vite sur Châlons, ou, en cas d'impossibilité, pour faire incendier toutes les voitures qui vont tomber entre les mains de l'ennemi.

Au fait, où peut-il être ce commissaire militaire ? Je crains fort que depuis longtemps il n'ait abandonné ce poste jugé trop dangereux pour lui.

En tout cas, quel que soit l'auteur de cet état de choses, il y a là une incurie qu'il m'est pénible de constater et qui devrait être réprimée avec la dernière rigueur.

A 10 heures, après n'avoir tiré que quelques salves, nous prenons place dans la colonne. Notre infanterie est très fatiguée aussi le désordre règne-t-il dans ses unités.

A 1 kilomètre avant d'arriver à Bussy-le-château, notre colonne tourne à angle droit pour gagner **La Cheppe**, hameau distant de 150 mètres de là à peine. Un ruisseau rencontré sur notre chemin nous permet d'abreuver copieusement nos chevaux. Il est grand temps car les pauvres bêtes n'ont pas bu depuis 2 jours.

Nous allons nous remettre en route lorsque, sur le plateau de Bussy-le-château, exactement à notre hauteur sur la gauche, nous apercevons une batterie en position.

Tout d'abord nous supposons que c'est une batterie française mais, ce qui nous intrigue, c'est de voir ses canons dirigés vers le sud. L'ennemi venant du nord ne peut être dans cette direction.

Après un examen approfondi et avoir vu des hommes transportant des obus dans des paniers, le doute n'est pas permis : c'est bien une batterie allemande qui est devant nous !

Tout le régiment est alerté et bientôt ses 36 canons ouvrent un feu violent sur cette malheureuse batterie qui, pour s'être aventurée de la sorte, ne peut être commandée que par un imbécile, un imprudent ou un audacieux.

Le résultat ne se fait pas attendre : des attelages traînant des cadavres de chevaux, des hommes affolés, s'enfuient dans toutes les directions; seuls se trouvent bientôt avec des morts et des blessés les 6 canons qui n'ont pu tirer un seul obus.

Un régiment de uhlands, surpris lui aussi et qui était caché à notre vue par un mouvement de terrain, cherche à s'éloigner de cette région trop dangereuse.

Pris à son tour sous un feu d'enfer, en quelques secondes, il est en partie massacré.

Les survivants ne doivent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux.

Le résultat de ce petit fait d'armes, bien inattendu, relève le moral chez tous et fait oublier momentanément le désespoir de la retraite et la grande fatigue qui nous accable. Vers 17 heures nous reprenons la marche vers le sud et allons bivouaquer aux abords de **Courtisols**, gros village qui n'a qu'une rue mais une rue de 2 kilomètres et qui est situé à 4 kilomètres à l'est de Châlons sur la route de Ste Menehould.

4 septembre : A 2 heures du matin départ. Nous arrivons à **St Jean-sur-Moivre** à la pointe du jour. Le canon tonne dans la direction de Courtisols. C'est donc que l'ennemi suit de près.

Mise en batterie sur les pentes sud de **Marson**. Je reçois l'ordre de bombarder le village de **Coupéville** où un gros rassemblement de troupes est signalé.

Du point que j'occupe, Coupéville est invisible. Renseigné par ma carte, je fais de mon mieux et je travaille bien puisque, 6 mois plus tard, passant à Coupéville, j'ai la chance d'apprendre de la bouche même d'un habitant dont la maison porte les traces d'un bombardement et auquel, à ce sujet, je demande des renseignements, que les allemands groupés en grand nombre dans la cour de sa ferme, le 4 septembre, y avaient subi des pertes énormes du fait des canons de 75.

Ce renseignement me combla d'aise car ce n'est pas toujours qu'il est permis aux artilleurs de connaître le résultat de leur tir.

Vers 19 heures, harcelés par les mitrailleuses allemandes, nous sommes obligés de quitter notre position.

Par des chemins à peine praticables, nous gagnons à travers bois le village de **Coulvagny**.

Les 15 kilomètres que nous parcourons dans ces mauvaises conditions finissent par éreinter nos malheureux chevaux. Je me demande s'ils pourront supporter encore longtemps le régime effroyable auquel ils sont soumis. Mon vieil Amidon, toujours guilleret, semble ne pas trop souffrir de la fatigue mais, de la façon nerveuse dont il gratte le sol de ses antérieurs à chacun de nos départs, il est visible que cette marche continue de nuit et de jour n'est pas dans ses goûts. Pauvre bonne bête, comme toi, moi aussi, je voudrais bien m'arrêter mais il faut croire que le moment n'est pas encore venu.

5 septembre : Dès 8 H 30, il faut repartir avec comme point de direction **Vitry-le-François**.

Il paraît que nous allons trouver là des renforts derrière lesquels nous allons nous reformer. Cette nouvelle semble se confirmer car, en passant à la gare de cette ville, je vois des éléments d'infanterie de notre corps d'armée qui sont en train d'embarquer en chemin de fer.

L'artillerie continue par la route et marche jusqu'à **Lignon** où nous arrivons à midi après avoir fait une étape de 36 kilomètres. Hommes et chevaux sont littéralement fourbus.

Dans un pré, à la lisière d'un bois, nous installons notre campement. Tout autour de nous se tasse une imposante colonne de civils qui fuient l'envahisseur.

Le spectacle est lamentable car tous ces braves gens sont dépourvus de vivres et les enfants pleurent en mendiant un morceau de pain. Avec eux nous partageons notre ravitaillement et bientôt des groupes pittoresques composés de femmes, de vieillards, d'enfants et de soldats s'empressent autour des marmites vite disposées pour le repas du soir.

Assis sur le bord de la route, notre lieutenant-colonel, logé à la même enseigne que les simples soldats, écosse prosaïquement des petits pois cueillis dans un champ voisin.

6 septembre : Nous passons la nuit du 5 au 6 et presque toute la journée du 6 septembre à notre bivouac de Lignon. Du côté du nord, principalement dans la direction de **Vitry-le-François**, on entend une violente canonnade qui augmente d'intensité d'un instant à l'autre.

Bientôt on aperçoit très nettement les éclatements des obus : une ligne blanche ininterrompue va de la droite à la gauche et des 2 côtés n'est arrêtée que par l'horizon ;

La grande bataille qui fut baptisée plus tard « **la bataille de la marne** » vient de commencer.

Vers 5 heures du soir nous sommes alertés et prenons aussitôt la route du nord. Habités jusqu'ici à filer toujours du côté du sud, cela nous change et nous donne l'espoir que de ce fait notre situation va changer.

La nuit est tombée lorsque nous arrivons sur la ligne de combat.

Les **1^{er} et 2^{ème} groupes** de notre régiment sont déjà là depuis ce matin; ils ont une part active dans le concert diabolique mené avec une ardeur égale par les canons français et les canons allemands. Le bruit produit par les départs et par les arrivées se confond; il est tellement formidable que je suis obligé de crier à tue-tête pour me faire entendre par mes gradés venus près de moi pour recevoir mes instructions.

Les éclatements, sans interruption, zèbrent le ciel de fulgurantes lueurs qui rappellent les plus beaux feux d'artifices admirés naguère les soirs de 14 juillet.

Comme il est trop tard pour qu'une mission précise puisse nous être utilement confiée, nous restons en position d'attente jusqu'au lever du jour. Petit à petit, des 2 côtés, l'artillerie s'est tue et, à partir de minuit, c'est le silence presque complet sur le champ de bataille.

7 septembre : Dès 4 heures nous prenons position encadrés à droite par le **2^e groupe** et à gauche par le **1^e groupe**.

A 5 heures, une salve de 77 tirée de la lisière d'un bois marque sur notre front la reprise de la lutte. Avec la **8^e batterie** j'engage le duel avec cette batterie allemande. Ce duel a des conséquences heureuses pour nous puisque notre ennemie n'insiste pas plus de 5 minutes et ne donne plus signe d'activité pendant tout le reste de la journée.

Vers 9 heures, des batteries de 150 sont repérées à gauche de notre objectif du matin. Toujours aidé par la **8^e**, au bout de peu de temps ces batteries sont muselées; leur matériel, très visible, reste en place et nous nous amusons par des tirs précis à le détruire canon par canon.

Installés en plein découvert dans un champ d'avoine, nous éprouvons le besoin de dissimuler nos pièces en les recouvrant de gerbes d'avoine trouvées là par hasard.

Mesure bien imprudente car bientôt les obus ennemis incendient ces gerbes qui communiquent le feu aux munitions de plusieurs de nos caissons.

La plupart de ces munitions sont chargées en explosif ; que va-t-il advenir si un éclatement simultané des 72 obus du caisson se produit ? C'est la destruction certaine de tout le personnel de la pièce. Je frémis à cette pensée et prescris sans retard de jeter au loin les gerbes amoncelées l'instant d'avant.

Sur mon ordre aussi les caissons incendiés sont abandonnés par les servants. L'explosion que je craignais se produit mais, grâce à Dieu, ses conséquences sont très limitées : seules les douilles dont la charge vient de s'enflammer sont projetées dans toutes les directions en dehors des alvéoles des caissons, à une distance de 5 à 10 mètres. On dirait qu'un jongleur a pu s'emparer de tous ces tubes de cuivre et qu'il les lance tous à la fois avec une rare adresse au dessus de sa tête.

Ce spectacle tout nouveau pour moi me rassure quant à la fragilité des obus explosifs et allège mon inquiétude au sujet du personnel chargé de les employer sous un bombardement.

Pendant tout le jour, la bataille se poursuit et nous sommes soumis à un tir continu et nourri.

Nous souffrons de la soif rendue plus vive encore par une chaleur accablante. Malgré cela, mes hommes sont admirables de calme et de sang-froid ; en bras de chemise, ils exécutent avec entrain, ponctualité et précision, les ordres de tir. L'arrivée de gros obus noirs les fait quelquefois se courber mais aussitôt le danger passé, ils se redressent et reprennent leur pénible besogne avec une ardeur qui ne se dément pas un seul instant.

Ces braves gens ont cependant conscience du danger qui les menace parce que nombreux sont déjà, dans leur voisinage, les morts et les blessés. Cela ne les trouble en rien et simplement ils restent à leur devoir, à tout leur devoir.

Ah ! Les bons petits soldats que j'ai là et que je suis fier de partager avec eux l'épreuve de ce dur moment.

A 500 mètres derrière nous, mes attelages ne sont pas épargnés aussi.

Mon vieil Amidon et le cavalier qui le tenait en main restent les seuls survivants d'un groupe de 3 cavaliers et de 8 chevaux. La pauvre bête ne devait jamais oublier l'émotion violente ressentie à ce moment car toujours, par la suite, l'explosion d'un obus entendue même de loin a le don de l'effrayer au dernier point.

Jusque vers 15 heures la bataille fait rage; nous et les allemands conservons nos positions du matin.

Les chefs d'escadron BOISSEUIL et ROY, commandants respectivement les **1^{er}** et **2^e groupes** sont tués à leur poste de combat ; tous les deux ont eu la même blessure mortelle : l'artère fémorale coupée par un éclat d'obus.

Un S/lieutenant de la **8^e** est atteint mortellement. Au **2^e groupe**, en plus du chef d'escadron, tous les officiers sont plus ou moins grièvement blessés; il ne reste plus qu'un S/lieutenant pour commander les 3 batteries.

Chez moi, outre les 3 morts à mes avant-trains, j'ai 6 blessés parmi mes servants.

Bien pénible journée pour obtenir un résultat qui ne semble pas encore très appréciable. A 17 heures le calme vient; des deux côtés on semble à bout de souffle. Nous quittons la position et allons bivouaquer à 1500 mètres de là, au petit village de **St Ouen** après avoir évacué nos blessés.

En cours de route, nous chargeons sur nos voitures 4 ou 5 brebis échappées des fermes voisines qui, elles aussi, sont victimes des obus allemands; ce supplément à nos provisions pour le repas du soir est le bienvenu surtout pour ceux qui n'ont pas l'estomac bouché par les dures émotions de la journée.

8 septembre : Dès 4 heures nous repartons vers nos positions de la veille. Nous nous installons dans la partie est du camp de **Mailly**. C'est alors que le fameux ordre du général JOFFRE, commandant en chef les armées, nous est communiqué : « se faire tuer sur place plutôt que de reculer », dit cet ordre en substance. Tout le monde comprend cet avertissement suprême qui dénote d'une façon précise que le sort de l'armée française et par suite le sort du pays tout entier, dépend du résultat de la terrible bataille qui est engagée sur plus de 200 kilomètres de front. Comme hier, dès les premières heures de la journée, la canonnade est effroyable.

Ma batterie cependant n'est que faiblement engagée et n'exécute que quelques tirs sur des lisières de bois où des mitrailleuses sont en action. Le soir, à la nuit, nous bivouaquons à 1 kilomètre au nord de la position de batterie. Ce bond en avant prouve que l'ennemi a légèrement retraité.

9 septembre : Mise en batterie dès que le jour se lève à la position de bivouac. Comme la veille, journée peu mouvementée pour nous : quelques tirs seulement sur des batteries allemandes qui semblent s'éloigner de plus en plus.

Vers 19 heures, je suis appelé en toute hâte du côté de **Sompuis** pour combattre une batterie allemande installée près de ce village et qui est serrée de près par le **78° d'infanterie**.

Lorsque j'arrive à l'endroit d'où je pourrais utilement agir, il fait nuit noire. Il me faut attendre le lendemain matin avant d'intervenir parce qu'un tir effectué en ce moment pourrait faire autant de mal à nos fantassins qu'à l'ennemi.

A ce point, je me trouve à l'extrême gauche de la **4^e armée** française. J'en eu la certitude le lendemain ; Je m'installe au milieu d'un bois où l'on ne peut faire un pas sans rencontrer des morts et des blessés. Mes hommes se préparent à passer la nuit près des voitures ou sur les caissons. Personnellement pour me coucher, je fais choix d'une légère tranchée, dont la couleur grisâtre dans l'obscurité a attiré mon attention.

10 septembre : Dès les lèzes lueurs du matin, je suis debout et me rends compte avec frayeur que cette tranchée, où j'ai cependant bien dormi, n'est autre chose qu'une fosse mal refermée contenant le cadavre d'un officier français !

Je chasse vite cette vision de cauchemar et, accompagné de mon trompette, gagne la lisière du bois pour chercher la position où il me sera possible d'installer mes canons.

Arrivé à cette lisière, je reste un instant sidéré par le tableau qui se présente à mes yeux :

A 30 mètres à peine, des chasseurs de la garde saxonne couchés, le fusil en joue, sont là qui m'attendent ! Mon premier mouvement est de m'enfuir et, effectivement, je rentre sous bois d'une dizaine de mètres en me demandant comment ces tirailleurs ont pu venir jusque là sans faire le moindre bruit et sans voir été inquiétés par le bataillon du **78°** que je sais trouver aux abords de Sompuis.

Après mûre réflexion, je reviens sur mes pas en rampant et examine attentivement cette ligne de tirailleurs. Rien n'y bouge, partout c'est le silence le plus complet. Pendant 10 minutes au moins je continue mon observation et ai bientôt la certitude qu'il n'y a devant moi que des morts.

Ils sont là, au moins 200, couchés côte à côte, enveloppés dans leurs grands manteaux verts et coiffés de shakos à aigrette noire. C'est le tir d'une mitrailleuse qui a fait ce beau travail.

Un gros tas d'étuis de cartouches dans lequel je me heurte, me le prouve de suite. Une demi-minute a du suffire à cette arme terrible pour faucher comme des épis mûrs tous ces soldats que je vois étendus.

A peu près rassuré, je mets cependant mon revolver au poing pour me rapprocher de ces cadavres.

Ils sont effrayants ces saxons avec leur grande taille et leurs têtes énormes que la chaleur du jour précédent a déjà rendues toutes noires.

Me voici bientôt au milieu d'eux. Je me hâte car de ces malheureux corps se dégage une odeur atroce. Brusquement, près de moi, un manteau vert s'agite, un bras se lève et j'entends cette phrase prononcée en bon français : « Venez à mon secours; aidez moi à me lever ». Cet appel m'émeut et, oubliant la menace d'un danger qui n'est peut-être pas imaginaire, je m'approche du blessé et saisis la main qu'il me tend. Malgré toute la bonne volonté que j'y mets, il m'est impossible de mettre debout ce grand diable qui a près

de 2 mètres de haut. Comme le temps presse puisque nos fantassins attendent l'appui de nos canons, je confie mon blessé à mon trompette et continue ma reconnaissance.

Peu d'instant après je puis, par un tir violent et exécuté à faible distance, produire un désordre très apparent dans des colonnes ennemies qui commencent à évacuer Sompuis.

Toute la journée est employée utilement par ma batterie qui fait une chasse ininterrompue à des groupes ennemis qui s'enfuient en débandade dans la direction du nord.

Le docteur du groupe prévenu par mes soins a fait enlever mon blessé du matin. Ce pauvre diable, atteint d'une lésion à la colonne vertébrale, est à moitié paralysé. Depuis 2 jours il était étendu sans soins là où je l'ai trouvé ce matin.

Cette clairière du bois de Sompuis est un véritable champ de carnage. Outre les morts allemands, il y a aussi de nombreux morts français et une vingtaine de cadavres de chevaux. C'est un charnier en putréfaction qui empuantit la région à 100 mètres à la ronde.

Il nous faut rester là tout le jour sous un soleil de feu et sans eau. Nous endurons un véritable supplice dans ce lieu d'épouvante qui restera pour nous un des plus mauvais souvenirs de la guerre.

La nuit se passe au même endroit et dans d'aussi mauvaises conditions.

11 septembre : Dès que le jour le permet, j'ouvre le feu sur la gare de Sompuis où l'on entend un bruyant remue ménage.

Les allemands sont embouteillés dans cette direction et arrivent difficilement à en sortir.

Jusqu'ici je n'avais le commandement de la **7^e batterie** que par intérim. A 8 heures le colonel me confirme dans ces fonctions. Une délégation composée d'hommes et de gradés vient m'apporte ses félicitations à cette occasion.

Je suis très touché par cette manifestation spontanée faite à un pareil moment.

Mon personnel a toute ma confiance, je suis heureux de constater que de son côté il a également confiance en moi.

Cette assurance me sera d'un grand secours dans l'exécution de mon commandement où les responsabilités sont grandes, surtout en temps de guerre.

Vers 14 heures le lieutenant qui commande l'échelon me fait savoir que sur ma gauche il voit descendre, marchant vers le sud, les allemands en colonne par huit; Ces colonnes sont déjà arrivées à hauteur de ma batterie.

Cette nouvelle m'inquiète car elle semble prouver qu'il n'y a aucune troupe française sur ma gauche immédiate. Au moment où je vais donner des ordres pour pouvoir tirer sur ce nouvel objectif, j'entends une violente canonnade venant du côté où le danger m'est signalé. Aussitôt après je vois les allemands tourner sur place et refluer à toute vitesse.

C'est la **9^e armée**, l'armée FOCH, venant de Mulhouse, arrivée au bon moment pour fermer le trou existant entre les **4^e et 5^e armées**, qui intervient avec toutes ses forces pour arrêter la contre-attaque ennemie.

Ce précieux concours rétablit l'équilibre en notre faveur et la journée se termine avec un avantage très marqué pour nos troupes qui progressent sensiblement.

A la tombée de la nuit nous traversons Sompuis à la poursuite des allemands.

Ce village moitié détruit par les obus, est encombré de morts et de blessés ennemis. Les habitants sont sous l'impression d'une folle terreur et 3 des leurs, assassinés par les vandales, sont étendus sur le bord du chemin.

Dans la cour de la gare reste encore une ambulance allemande. Le médecin de cette ambulance, au lieu de secourir ceux qui ont tant besoin de ses services, se promène de long en large en se lamentant sur les horreurs de la guerre.

Je le rappelle un peu rudement à son devoir. Très surpris de mon intervention, il marque tout d'abord une légère hésitation puis, après m'avoir fait un large salut militaire, il appelle ses infirmiers et part avec eux à la recherche de ceux des siens à qui il peut encore être utile.

Sous la pluie battante nous continuons notre marche par **Coole, Faux-sur-Coole, Vouciennes**. Nous arrivons à minuit à **Togny-aux-bœufs**.

Bivouac à l'entrée de ce village. Une meule de paille fournit à mon personnel et à moi un léger matelas qui n'est pas exempt d'humidité. Toute la nuit c'est la tempête et des averses continuelles.

12 septembre : A 7 heures nous reprenons la poursuite un instant retardée à **Vitry-la-Ville** où il faut attendre la réparation sommaire du pont du canal coupé par les allemands.

Nos régiments d'infanterie, maintenant reconstitués, s'allongent dans la campagne comme des myriapodes à corps bleu et à pattes rouges.

Des milliers de bouteilles vides couvrent les routes et les champs, à raison de 2 ou 3 par mètre carré. A mon avis, le vin de Champagne qu'elles contenaient peut prétendre à une petite part dans le grand succès que la marche en avant de toute l'armée française confirme aujourd'hui.

La preuve en est dans la grande quantité de prisonniers qui sont faits au fur et à mesure de notre progression et qui, pour la majeure partie, sont trouvés en état d'ivresse.

A Valmy, le raisin non encore suffisamment mûr, indispose les prussiens et contribue ainsi à la victoire de Dumouriez et de Kellerman.

A la bataille de la Marne, le capiteux champagne joue un mauvais tour à l'estomac des buveurs de bière et apporte lui aussi un concours précieux à la vaillance de nos soldats ;

Décidément le jus de raisin de France est néfaste aux allemands !

Dans la soirée nous arrivons à **Coulvagny**. Nous sommes déjà passés là le 4 septembre au cours de la retraite.

Ce pauvre village a beaucoup souffert pendant le séjour de l'ennemi : toutes les maisons sont saccagées, les meubles brisés, le linge est répandu partout jusque dans les rues.

Dans le local où nous pouvons nous installer après un sérieux nettoyage, nous trouvons une table garnie d'un repas somptueux où les poulets rôtis voisinent avec une soupière pleine de vermicelle et une omelette aux fines herbes. Le tout est encore chaud. Il ne nous reste qu'à prendre place pour le banquet ! Si cette préparation culinaire où rien ne manque, pas même les bouteilles poussiéreuses sorties de derrière les fagots, n'a pas été faite à notre intention, ce dont nous ne pouvons douter, il faut croire que nous suivons les allemands de bien près pour qu'ils aient vidé les lieux aussi précipitamment.

13 septembre : A 7 heures départ. Le point de direction est nord-est parce que notre division doit assurer la liaison avec la **3^e armée** à notre droite.

Par la **Cense-des-prés**, nous arrivons à **Somme-Yèvres**. Il pleut. Tout le personnel, hommes et chevaux, est exténué. En cours de route, à plusieurs reprises, avec une pièce détachée en avant-garde, je canonne vigoureusement les colonnes allemandes qui s'écoulent hâtivement devant nous. La cible est belle, aussi chaque coup de canon fait mouche. Au fur et à mesure de notre progression mes hommes peuvent se rendre compte du résultat de leur tir. Cela les égaie et leur fait oublier la fatigue extrême à laquelle ils sont soumis depuis de trop nombreux jours. Halte gardée à Somme-Yèvres que les allemands viennent à peine d'évacuer et qu'ils ont en partie détruit.

A la nuit, toujours sous la pluie, nous allons bivouaquer à **Herpont**.

14 septembre : A 10 heures seulement, trempés jusqu'aux os, par des chemins épouvantables, nous partons avec la **45^e brigade** vers **Ste Menehould**.

Cette grande localité vient de subir un combat de rues au cours duquel notre cavalerie a mis à mal des cyclistes allemands. A notre arrivée de nombreux cadavres gisent encore au milieu de la grande avenue où commence la route de Châlons.

L'hôtel de ville et les hôpitaux regorgent de blessés ennemis. Partout c'est la fuite éperdue de ceux qui croyaient être en vainqueurs à Paris dans les premiers jours de septembre !

Nous nous installons à Ste Menehould dans une mauvaise grange où il n'y a pas un brin de paille mais où nous sommes enfin à l'abri de la pluie.

15 septembre : la liaison étant assurée avec la **3^e armée**, nous reprenons dès le matin la route de Châlons.

Par **Somme-Bionne** et **Somme-Tourbe** nous arrivons vers 16 heures à **Somme-Suippe**.

Ces 3 villages ont été incendiés par les allemands.

A Somme-Tourbe, le curé et sa servante sont morts sous les balles des vandales. Leurs corps sont encore dans l'église en ruines. En plein champ nous bivouaquons à Somme-Suippe.

Il pleut toujours et de plus en plus.

16 septembre : De bonne heure nous allons occuper une position à 6 kilomètres au nord de notre bivouac. Les chemins complètement détrempés sont presque impraticables. Partout on s'enfonce jusqu'aux genoux dans la boue. Des chevaux s'enlisent complètement et doivent être abandonnés sur place.

J'ai comme mission d'incendier le village de **Perthes-les-Hurlus** où les allemands se sont fortement retranchés. Bientôt des maisons brûlent mais les allemands réagissent violemment à l'aide de gros obusiers que je n'arrive pas à repérer. Plusieurs caissons d'une batterie voisine de la mienne sont détruits. Notre infanterie subit des pertes sérieuses.

Pendant tout le jour le combat, des deux côtés, reste assez actif. J'ai la chance de rester complètement ignoré de l'ennemi qui s'acharne sur les unités voisines. Nous passons la nuit sur la position dans des conditions on ne peut plus désagréables car la pluie tombe sans cesse et nous n'avons aucun abri; il est impossible de s'asseoir et encore moins de se coucher aussi faut-il marcher presque continuellement pour ne pas souffrir du froid. Exténués déjà, nous avons des mines de déterrés lorsque le jour daignant enfin apparaître nous permet de nous rendre compte de notre état.

17 septembre : La pluie continue et le bombardement reprend. Toutes les maisons de Perthes-les-Hurlus sont en feu. L'ennemi semble vouloir s'incruster sur ses positions et s'abrite dans de grandes tranchées que nous arrosions copieusement sans résultat apparent.

La nuit est aussi mauvaise que la dernière; nous la passons encore en nous traînant d'une façon lamentable avec plusieurs kilos de boue à chaque pied.

Abrutis par la fatigue et ce manque de sommeil les hommes s'endorment debout appuyés sur les canons et le dos sous la pluie.

18 septembre : Nous sommes dans un véritable marécage, les roues du matériel sont enfoncées jusqu'au moyeu; malgré cela le bombardement continue pour gêner les allemands qui s'organisent de plus en plus devant nous.

Leur retraite paraît définitivement arrêtée : C'est la guerre de tranchées qui commence.

Vers le soir nous sommes relevés par des batteries du **17^e corps** et quittons sans regret ce vilain coin de la champagne pouilleuse.

A Somme-Suippe, nous nous installons de nouveau en bivouac. Il pleut toujours mais nous finissons par ne plus nous en apercevoir tant nous sommes trempés.

Avec mon commandant de groupe, je vais à une meule pour y prendre quelques bottes de paille. Au moment où nous revenons avec notre chargement, un taureau furieux se met à notre poursuite. Une voiture trouvée fort à propos nous permet heureusement de nous garer de ce terrible animal qui s'acharne alors sur la paille que nous avons dû abandonner pour mieux courir. Décidément nous sommes des gens bien malheureux.

Après les allemands et les éléments déchaînés, voici que les animaux aussi se mettent contre nous.

Ah ! la vie n'est pas rose à la guerre.

Je passe encore une bien mauvaise nuit roulé dans un manteau et étendu sur des branches qui remplacent mal le matelas d'un bon lit.

19 septembre : C'est tout à fait courbaturé et couvert de boue que nous partons le matin à 6 heures pour **Suippes**.

Le temps s'est refroidi brusquement aussi nous grelotons dans nos vêtements humides. Après Suippes nous nous dirigeons sur le **camp de Châlons** et nous mettons en halte gardée près de la ferme de **Vadenay**.

20 septembre : Nous séjournons à notre bivouac et installons des abris de fortune. Il fait beau maintenant ; nous en profitons pour faire un nettoyage complet et préparer des repas chauds. Ce repas est salutaire à tout le personnel qui était à l'arrivée littéralement à bout de forces.

21 septembre : A 10 heures nous sommes alertés et prenons la direction de **Reims** par **Mourmelon-le-grand, Mourmelon-le-petit, Sept-Saulx, Verzy, Verzenay**. L'étape est longue et pénible. Nous n'arrivons à Verzy-Verzenay qu'à minuit et restons là sur la route en colonne par pièce. La nuit est froide et encore une fois très pénible pour tous.

22 septembre : Dès 4 heures nous filons vers Reims par **Sillery**, pays du bon champagne, et **Taissy**.

C'est dans le faubourg de **Commontreuil** que nous nous installons.

J'établis mon poste de commandement dans un pensionnat abandonné où mes hommes peuvent aussi facilement se loger.

Nos chevaux sont enfin dételés et déharnachés. Depuis le 21 août c'est la 2^o fois que pareille chose leur arrive.

Les braves bêtes ont fait preuve pendant ce long laps de temps d'une endurance extraordinaire que j'étais loin de soupçonner chez elles.

Certes il y a du déchet puisque j'en ai perdu 25 sur les 168 qui comptaient au départ à mon effectif, mais, quand on pense au régime inouï qui a été le leur tant au point de vue de la nourriture qu'au point de vue du surmenage, on peut être surpris du nombre peu élevé des pertes.

23 septembre : Nous restons, au grand contentement de tous, dans notre installation de Cormontreuil. Les visages redeviennent gais et... propres; les vêtements jaunis par la boue des bivouacs reprennent leur couleur normale; le poil terreux des chevaux, enfin nettoyés, se montre lisse et brillant.

Après l'enfer de Somme-Suippe et d'ailleurs nous sommes cette fois dans un véritable paradis terrestre.

Le calme est partout, même du côté de l'ennemi d'où l'on n'entend ni un coup de canon ni un coup de fusil.

Est-ce que cela va durer ainsi ? Nous n'osons l'espérer.

24 septembre : Repos complet comme la veille. Nous allons flâner à Reims où la population est restée et où les magasins sont ouverts comme en temps de paix.

Quelque chose de bien attristant trouble cependant ces doux moments de quiétude : la belle cathédrale qui vit le sacre de Charles VII, il y a presque cinq cents ans, vient d'être incendiée par les allemands. Les vandales continuent par un tir méthodique, sans nécessité, à écraser ce joyau de l'architecture française.

Sur le parvis de cette basilique unique au monde, se dresse la statue équestre de Jeanne d'Arc.

Au milieu des ruines causées par le bombardement, protégée par miracle, la pucelle est là dans une fière attitude semblant défier de nouveau l'envahisseur.

Ce moment d'affliction est compensé pour moi par deux grandes joies :

L'une m'est causée par la remise qui m'est faite de la 1^{ère} lettre venant de ma famille dont j'étais sans nouvelles depuis le 5 août.

L'autre est l'annonce de ma nomination au grade de capitaine.

Le moment est bien choisi pour pouvoir savourer pleinement la satisfaction que j'éprouve du fait de ces deux événements.

Dans le marécage de Somme-Tourbe je les aurais certainement moins appréciés.

Pour marquer mon contentement il y a le soir triple ration de vin à ma batterie.

25 septembre : Après avoir passé la matinée à Cormontreuil, nous allons dans l'après-midi prendre position près du village de **St Léonard** à côté du canal. Devant nous, mais sur la rive opposée du canal, est installé un bataillon du **63^o R.I.**

Les allemands sont relativement calmes, seuls quelques obus tombent encore sur la cathédrale et le faubourg voisin.

26 septembre : A 4 heures du matin, je suis brusquement réveillé par le bruit d'une violente fusillade venant de la direction de **Bérut**. Il y a du brouillard dans la plaine devant nous et le jour n'est pas encore suffisamment venu pour que je puisse distinguer ce qui se passe.

Bientôt cependant j'aperçois, venant de notre côté et fuyant à toutes jambes des hommes du **63^o**. Le canal ne les arrête pas; sans hésitation ils s'y précipitent essayant de le franchir.

Les malheureux, arrivés exténués hier soir à leur bivouac, se sont laissés surprendre en plein sommeil par une attaque allemande.

La fusillade se rapproche rapidement de nous et les fuyards sont de plus en plus nombreux.

Tout mon personnel est à son poste; les canons sont chargés; les tireurs, la main au tire-feu, n'attendent qu'un mot de moi pour que partent les obus.

Dans l'état actuel des choses, mon intervention ferait autant de victimes chez nos fantassins que chez l'ennemi.

La jumelle aux yeux, je surveille le terrain et cherche à deviner le point sensible où il me sera possible d'agir utilement et sans danger pour les nôtres.

Tout-à-coup, une forte colonne allemande marchant en rangs serrés et par 8 ou 10 hommes de front, est visible à 100 mètres à peine. Une rapide mise en direction suivie d'une non moins rapide ouverture du feu et nous voilà nous aussi engagés dans la bataille.

Les départs se précipitent à raison de 10 à 12 coups par pièce et par minute.

Du côté de l'ennemi c'est l'écrasement : on voit des lignes entières d'hommes fauchées par un seul obus ; des vêtements en lambeaux, des armes brisées, des corps déchiquetés sont projetés dans tous les sens, des cris horribles partent de ce troupeau arrêté dans son élan et qui ne sait plus comment échapper à cet infernal ouragan de fer brusquement déchaîné sur lui.

Pendant un court instant, 10' au plus, les explosifs continuent de tracer des sillons sanglants dans cette masse humaine, puis c'est la fuite éperdue dans toutes les directions.

N'ayant plus d'objectif, il me faut toute mon autorité pour faire cesser le tir tant mes braves petits servants sont emballés par le combat presque corps à corps.

Une demi-heure se passe puis une nouvelle colonne ennemie se montre mais un peu plus loin que la première. Même facilité de tir que tout à l'heure pour ma batterie et à peu près même résultat. Les allemands refluent de nouveau mais j'ai l'impression très nette que des mitrailleuses servies par les leurs cherchent à arrêter leur retraite en leur tirant dessus. Ces malheureux, pris entre deux feux aussi meurtriers l'un que l'autre, essaient bien de reprendre leur mouvement vers nous mais ils ne peuvent pas insister longtemps parce que notre accueil continue à leur être fatal.

Cette dernière tentative de leur part marque la fin de cet engagement court mais combien meurtrier !

Le jour est maintenant levé, le brouillard s'est dissipé, aussi pouvons-nous presque dénombrer les morts et les blessés étendus devant nous dans la plaine.

Spectacle lamentable qui va rester sous nos yeux pendant les 3 jours que nous séjournons à St Léonard. Pendant ce temps, sans arrêt, nous entendons les gémissements des blessés.

Impossible de leur porter secours : les allemands n'ayant jamais voulu pendant toute la durée de la guerre faire la moindre trêve pour que chaque belligérant puisse ramasser ses blessés et enterrer ses morts.

A St Léonard, tous les français et tous les allemands qui sont tombés le 26 septembre 1914 y sont restés sans sépulture jusqu'à la fin des hostilités.

27 septembre : Comme l'après-midi de la veille, journée calme. Vers 14 heures une dizaine de fantassins de la garde impériale qui s'étaient dissimulés dans un mouvement de terrain proche de notre position, viennent « faire camarade » de l'autre côté du canal.

Un petit canot trouvé là par hasard nous permet de les recevoir avec les honneurs dus à leur lâcheté ! Ces hommes sont effectivement des lâches car, au lieu de venir vers nous, ils pouvaient aussi bien rejoindre les leurs !

Sans délais et sans satisfaire leur soif et leur faim qui, disent-ils, sont grandes nous les expédions sous bonne garde au poste de la division.

28 septembre : Journée sans histoire qui se résume par un petit bombardement que nous supportons allègrement et par un tir de notre part sur une reconnaissance ennemie qui se montre près de Bérut.

29 septembre : De très bonne heure nous cédon la place à une autre batterie du régiment et retournons à Cormontreuil où nous étions déjà notre arrivée à Reims.

Nous prenons là un peu de repos et pouvons le soir faire un petit tour en ville.

A trois kilomètres de distance quel contraste !

A St Léonard c'est la guerre, ce sont les blessés qui geignent, c'est le charnier.

A Reims, c'est presque la vie d'avant-guerre; on voit des civils qui paraissent heureux; on peut se promener dans le calme, il est permis même de s'offrir une bière dans des cafés qui regorgent de clients.

Cet état de choses est-il dû à l'inconscience des habitants qui semblent ignorer que l'ennemi est aux portes de leur ville ? Ou bien est-ce, chez eux, une grande confiance dans l'issue de la lutte sans merci qui est engagée entre français et allemands ?

Aujourd'hui je pense que c'est à la 2^e hypothèse qu'il fallait s'arrêter ainsi que l'a montré du reste la suite des évènements.

30 septembre : Dans la matinée, le lieutenant Kaplan, orienteur du groupe, brillant polytechnicien qui connaît à fond la langue allemande, est désigné pour aller fouiller un bois situé en arrière de nos lignes et dans lequel quelques allemands isolés sont signalés.

Il n'a aucune peine pour trouver ces teutons en rupture de ban puisque d'eux-mêmes ils viennent à lui dès qu'ils l'aperçoivent. Il trouve là 6 grands diables dépenaillés, mourant de faim, qui ne demandent pas mieux que d'aller finir la guerre dans un camp de prisonniers. S'ils n'ont pas suivi leur régiment dans sa retraite, c'est encore la faute du vin de champagne qui les a endormis un peu trop longtemps dans la cave où ils ont été conduits par leur gourmandise.

Heureux de sa prise le lieutenant Kaplan revient vers Reims lorsqu'il est rejoint par une luxueuse automobile.

De cette voiture descend un monsieur élégant, ganté de frais, qui se présente comme étant le sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts et demande au lieutenant Kaplan des renseignements sur la présence de ces allemands encore porteurs de leurs armes et de leurs bagages.

Sans aucune arrière-pensée Kaplan raconte dans quelles conditions il vient de capturer ces hommes qui n'ont du guerrier que l'uniforme.

Poliment le presque ministre remercie et continue vers Reims pour se rendre compte, paraît-il, de l'importance des dégâts commis à la cathédrale.

Ce léger incident aurait été pour nous sans importance si, quelques jours plus tard, à notre grand étonnement, nous n'avions lu, dans le bulletin des armées une superbe citation libellée en ces termes :

« Mr X... s/secrétaire d'Etat aux beaux-arts, appelé par ses fonctions à Reims le 30 septembre 1914 a pu, grâce à son attitude énergique et digne de tous les éloges, maîtriser et conduire aux troupes les plus voisines, un groupe de 6 allemands en armes qui cherchaient à lui barrer la route. Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme ».

N'en jetez plus ! Mr le ministre, pour ceux qui ne savent que ce que dit la citation, est véritablement un héros !

Pour nous qui connaissons tous les détails de cette petite affaire, nous ne pouvons le considérer que comme un goujat et un voleur !

1^{er} octobre : Journée de calme et de repos coupés seulement par 2 ou 3 petits tirs sur **Nogent-L'abesse** où quelques fantassins ennemis font du terrassement.

2 octobre : A minuit nous quittons Cormontreuil avec comme destination la **ferme de Suippes**.

Halte repas à **Sept-Saulx**. A 10 heures nous reprenons la route pour arriver à la tombée de la nuit à la ferme. Etape très fatigante par une nuit très froide.

3 octobre : Relève du 1^{er} groupe qui occupe une position située près de **Jonchery-sur-Suippes**.

Du poste d'observation on voit très nettement, toutes blanches, les tranchées allemandes.

Nous sommes dans le pays de la craie où il est impossible de remuer une pelletée de terre sans tout de suite attirer l'attention.

3 au 18 octobre : Pendant cette période nous alternons avec le **1^{er} groupe** et passons à tour de rôle une nuit sur la position et une nuit au repos à la ferme de suippes. Les allemands restent calmes. Rien de particulier à signaler.

Après la guerre de mouvement, c'est bien la guerre de position qui commence. Quoique d'un genre bien différent, ces deux guerres n'ont pas plus de charme l'une que l'autre et sont aussi cruellement meurtrières.

19 octobre : Je suis chargé d'organiser dans le secteur de la division le tir contre les avions ennemis qui deviennent de plus en plus nombreux. Une section est installée à **St Hilaire-au-temple** ; l'autre reste près de la **ferme de Jonchery**.

19 octobre au 31 octobre : Il ne se passe guère de jour sans que nous n'ayons à tirer sur les avions ennemis. Ce tir, tout nouveau pour nous, est très difficile à régler. Aussi, malgré toute notre application,

aucun des nombreux objectifs auxquels nous avons à faire ne semble avoir été touché sérieusement jusqu'ici.

Dans la soirée du 31 octobre cependant, un « taube » sans doute plus malchanceux que ses camarades, est atteint par un de nos obus en plein dans son moteur et va tomber en flammes entre les tranchées françaises et allemandes.

Le général commandant la **46^e brigade** veut bien pour ce petit exploit nous adresser ses félicitations.

Ce même soir arrive au groupe, venant de l'arrière, notre nouveau vétérinaire.

Nous lui faisons une réception on ne peut plus cordiale et débouchons en son honneur quelques vieilles bouteilles.

Après ce repas plantureux, Mr Beausoleil me demande de vouloir bien lui faire indiquer sa chambre.

Hier, il a couché à Châlons dans l'un des meilleurs hôtels de la ville. Arrivé la nuit à la ferme que nous occupons il suppose, ne sachant encore rien du front et ne doutant de rien qu'il aura certainement là un logement assez comparable à celui de la veille.

Je fais moi-même les honneurs du logis à notre nouveau camarade et le conduis à la chambre spécialement réservée aux amis de passage. C'est ce qu'il y a de mieux à la ferme de Jonchery : une vaste pièce de 5 mètres de côté sans plafond, n'ayant comme ouverture qu'une porte pleine, mais cependant parfaitement éclairée par une ouverture béante qui prend les deux tiers de la toiture. Cette ouverture a été faite la veille par un obus de 150 allemand. Comme ameublement, sous la partie de la toiture encore intacte, une bonne brassée de paille relativement fraîche.

« Voilà, dis-je à Mr Beausoleil en lui montrant la pièce, voilà où désormais vous serez chez vous ».

Le brave homme me regarde et me dit en riant : « je constate avec plaisir que, malgré la guerre, les bonnes blagues entre camarades sont toujours à la mode ».

Il me faut promener notre sympathique vétérinaire dans toute la ferme pour qu'il soit bien assuré que je ne plaisante pas du tout et, qu'après le colonel, c'est lui qui est le mieux logé. C'est tout de même le cœur gros et un peu désillusionné qu'après avoir enlevé ses blanches manchettes et ses souliers vernis il s'étend sur cette paille presque aussi humide que celle des cachots.

1^{er} novembre : La fête de la Toussaint est un jour de grand deuil pour nous tous : Dans la matinée, le lieutenant-colonel EVRARD est mortellement blessé à son poste de commandement par un obus de 77. Le même obus a coupé la jambe à un chef d'escadron étranger au **21^e RI** et blessé 3 canonniers.

C'est une perte irréparable que la mort de notre lieutenant-colonel. Aimé et estimé de tous, il était aussi bon que brave : Officier d'élite et de grand avenir, sa disparition enlève à notre régiment sa tête et son âme.

Transporté au poste de secours installé dans le bois voisin de la ferme étendu sur une civière, le corps criblé d'éclats d'obus, souffrant horriblement, il a la consolation de voir avant de mourir tous les officiers, gradés et hommes de ses batteries pour lesquelles, à tous points de vue, il a tant fait, venir lui apporter avec tout leur cœur l'hommage de leur profonde et respectueuse sympathie. Sa mort est digne de celle du chevalier Bayard ; pas une plainte, un seul regret : celui n'avoir pu faire davantage pour la patrie ; deux recommandations : la 1^{ère} : chasser les allemands hors de France, la 2^e dire à madame Evrard que sa dernière pensée est pour elle et pour ses enfants et qu'il ne faut pas pleurer puisqu'il est tombé au champ d'honneur face à l'ennemi.

2 novembre : Obsèques au cimetière de Suippes de notre regretté lieutenant-colonel.

Tout le régiment est là. Tout le monde pleure.

« Mon colonel, puisque Dieu aime les belles âmes, la votre lui appartient et est allée droit à lui. La mort brutale vient de vous enlever à notre affection mais votre souvenir restera à jamais gravé dans nos cœurs. En vous faisant notre dernier adieu nous jurons solennellement de vous venger et de n'avoir jamais d'autre devise que celle qui fut la votre : Amour de la patrie poussé jusqu'au sacrifice. Riche de votre exemple, le **21^e** ne cessera la lutte terrible qui est engagée que lorsqu'il pourra venir apporter sur votre tombe les lauriers qu'il aura cueilli sur les bords du Rhin ».

C'est par ces nobles et fortes paroles que le colonel KAPPES commandant le régiment termine le discours émouvant qu'il vient de prononcer sur le cercueil de celui qui fut son fidèle et si braver compagnon d'armes.

3 novembre : Le cœur bien attristé nous reprenons la lutte sans merci et dès le matin à nouveau le canon gronde.

Si pendant la paix la douleur peut parfois faire négliger la tâche journalière, à la guerre il ne peut pas en être ainsi car pas un instant de défaillance n'est permis.

La meilleure manière de pleurer nos morts c'est de faire le plus de mal possible à l'ennemi.

Pendant tout le jour, à ma batterie, nous nous y employons de notre mieux et une tranchée tenue par des tirailleurs teutons est à ce point malmenée que ses occupants sont obligés de l'évacuer en toute hâte.

J'espère bien que tous n'en sont pas sortis indemnes.

Dans la soirée les allemands réagissent violemment et m'envoient de nombreuses bordées d'obus de 120 français. Ils ont pris ces canons à Maubeuge et les retournent maintenant contre nous.

Leur tir ne produit heureusement aucun résultat.

4 au 20 novembre : Chaque jour nous bombardons quelques ouvrages allemands et les avions qui nous survolent.

Le froid commence à se faire sentir. Pour nous en préserver et pour nous garantir aussi des obus allemands nous construisons des maisons souterraines qui malgré leur exigüité ne manquent pas de confort.

Le 20 dans la matinée, par un brouillard intense, je vais faire une visite à mes camarades du **107^e d'infanterie** installés dans des tranchées en avant de ma position.

Là aussi on a fait des travaux de protection mais la circulation n'y est pas facile ni agréable parce que à la moindre pluie on a de la boue jusqu'aux genoux.

En revenant de ma petite excursion j'aperçois brusquement à 20 mètres de moi un soldat allemand, son arme à la bretelle. Il semble chercher son chemin. Trompé par le brouillard, il est sorti de ses lignes et a pénétré dans les nôtres.

Cette rencontre ne m'enchanté qu'à demi car je n'ai que mon revolver à opposer au fusil de cet individu.

Derrière un épaulement de terre je m'arrête et surveille un instant mon adversaire.

Il ne m'a pas encore vu et continue son chemin marchant droit sur moi. J'avoue que je suis un peu émotionné et il me répugne de tirer sur un être humain qui ne m'attaque pas et n'est même pas en état de défense. Je comprends maintenant combien ce sentiment était mal placé ! Mon hésitation est courte car bientôt mon boche sera sur moi. Aussi tranquillement que mon état d'esprit le permet, je vise. Je ne voudrais pas le tuer mais je désirerais le mettre seulement hors de combat. Ayant ajusté le bras droit, celui du côté du fusil, je tire. Un hurlement répond à mon coup de feu et le brave fantassin allemand jetant son fusil au sol lève les bras en l'air en criant « Kamarade ».

Le tenant en joue avec mon revolver, je m'approche rapidement de lui et ne rencontre qu'une véritable loque humaine, geignant, pleurant et se mettant à genoux pour m'embrasser les pieds. Décidément j'ai bien eu tort de m'effrayer il y a un instant et n'ai guère le droit de considérer mon exploit comme un brillant fait d'armes.

« A vaincre sans péril... »

Ce qui me réjouit le plus dans cette affaire c'est de constater la précision de mon tir : j'ai visé le bras droit et c'est le poignet gauche que ma balle a atteint !

Je fais un pansement sommaire à mon blessé et le conduis au poste de la brigade d'infanterie où des soins plus complets lui sont donnés.

21 et 22 novembre : Je suis appelé à **Châlons** pour mettre la ville en état de défense contre l'aviation ennemie.

Le commandement me prend probablement pour un spécialiste dans ce nouveau procédé de défense.

J'installe de mon mieux 2 batteries de montagne : la 1^{ère} près du quartier général, la 2^e près de la gare. Ma vieille expérience, qui date d'un mois à peine, me permet de donner à mes camarades montagnards des indications utiles sur ce genre de tir tout récent qui rappelle, lorsqu'il est un peu nourri, par ces belles nuits d'hiver, les feux d'artifice admirés jadis les soirs de 14 juillet.

Ces deux jours passés à Châlons m'ont permis de constater que tout le monde en France ne souffre pas de la guerre.

J'y découvre une nouvelle corporation qui profite de cette période de misère et de malheur pour mener une vie scandaleusement joyeuse : je veux parler de la corporation des « embusqués ».

Avant d'aller à Châlons j'ignorais cette plaie qui déshonore notre pays et qui me donne maintenant de l'inquiétude sur la fin des hostilités ; tout attristé, broyant du noir, je reviens au front.

Il me faut plusieurs jours dans cette ambiance exceptionnellement saine pour me remettre de la pénible émotion ressentie dans le milieu dépravé auprès duquel j'ai vécu quelques jours.

23 et 24 novembre : Des heures se passent en préparatifs en vue d'une attaque qui doit se déclencher le 25 et a pour but de s'emparer d'un bois qui sert d'observatoire à l'ennemi.

25 novembre : Dès l'aurore, après un bombardement court mais violent, un bataillon du **107^o** part à l'attaque. Ma batterie n'est pas directement engagée à ce coup de main ; sa mission consiste à faire un tir de diversion à l'extrême gauche du secteur.

Vers 8 heures le résultat de cette petite offensive est le suivant : le bataillon d'assaut du **107^o** est décimé sans avoir pu progresser.

C'est un épisode de plus à ajouter à ceux déjà nombreux qui ont fait dire aux journalistes en mal de copie : « Joffre grignote le boche ».

26 novembre au 19 décembre : La guerre de position continue. Chaque jour des coups de canon et de fusil sont échangés avec le voisin d'en face, augmentant toujours un peu le nombre des morts et des blessés. Notre petit cimetière militaire de Jonchery se garnit de plus en plus. Les fosses creusées à l'avance et les cercueils préparés attendent une clientèle assurée.

20 décembre : une 2^e attaque (image de celle du 25 novembre) est à nouveau préparée. Cette fois ci des précautions plus grandes sont prises et les effectifs devant y participer plus importants.

Toute l'artillerie est portée en avant. Ma batterie est avancée jusqu'à 300 mètres des lignes allemandes. Mon poste d'observation est dans la tranchée de l'infanterie. Le petit ruisseau « la Ain » coule tout près, en arrière des pièces rendant le ravitaillement difficile. Dans le cas d'une réaction violente de l'ennemi la position est on ne peut plus dangereuse.

Cette fois ci c'est un bataillon du **78^o** qui doit donner l'assaut.

21 décembre : A 7 heures je commence ma mission qui consiste à ouvrir une brèche de 20 mètres de large dans les fils de fer allemands.

Au début tout va bien, mon tir peut être rapidement ajusté mais le boche, surpris un moment, ne tarde pas à réagir et bientôt la ligne téléphonique qui me relie à ma batterie est coupée et mes commandements ne peuvent plus arriver à destination.

Impossible de remédier à cet état de choses parce que tout le terrain qui me sépare de mes canons est battu par un feu intense d'obus et de balles qui empêche toute circulation. L'instant est critique ; vainement mes téléphonistes, le maréchal des logis Texier et le brigadier Faucher, avec un mépris du danger qui force l'admiration de tous ceux qui les voient, cherchent à réparer mon téléphone et à me mettre en communication avec mon lieutenant de tir ; les minutes s'écoulent et la situation devient de plus en plus grave.

Né pouvant rien faire à mon poste d'observation je prends la résolution de revenir à ma batterie et de continuer mon tir à l'aide des 1ers éléments déjà obtenus.

Après une course rapide et des plats ventres répétés, je puis arriver sain et sauf auprès de mon personnel qui commence à être inquiet sur mon sort. Un arbre est là tout près et me donne des vues sur mon objectif ; Je l'utilise aussitôt sans tenir compte du peu de sécurité qu'il m'offre.

Grâce à cet observatoire improvisé, il m'est possible de mener à bien la mission importante qui m'a été confiée et dont dépend la vie des fantassins qui, bientôt, vont s'élancer hors de la tranchée.

A l'heure prescrite, 8 heures, le bataillon du **78^o** part à l'assaut. L'instant est émotionnant car le danger est grand pour les acteurs de ce terrible drame. Du côté ennemi la fusillade redouble et fait vaciller la ligne de tirailleurs maintenant en plein découvert.

De mon poste d'observation je distingue parfaitement le mouvement que j'appuie par un tir fusant bien réglé.

Une centaine de mètres semblent avoir été parcourus par nos vaillants camarades mais parmi eux nombreux sont ceux qui sont déjà tombés.

Une contre-attaque allemande se déclenche alors et prend de flanc le bataillon du 78^e qui résiste vaillamment un instant puis reflue en désordre dans nos lignes.

Une mitrailleuse française fauche en moins d'une minute une cinquantaine de boches qui précèdent leur contre-attaque.

Des deux côtés pendant quelques instants encore on se massacre à bout portant. Nos canons tirent à toute vitesse et prennent une large part à ce carnage.

Enfin, dans les 2 partis, les combattants se terrent, la fusillade diminue puis cesse.

Il ne reste plus qu'à faire le bilan de cette bien pénible affaire qui, comme les précédentes de ce genre, a été excessivement meurtrière et n'a donné aucun résultat.

Pendant le reste de la journée nos pauvres fantassins cherchent à porter secours à leurs blessés restés entre les lignes et à mettre un peu d'ordre dans les unités disloquées et dans leurs tranchées aux 3/4 comblées.

Les cadavres des morts français et boches resteront là où ils sont tombés jusqu'à l'offensive du 25 septembre 1915.

22 décembre : Nous revenons à notre position de batterie d'avant l'attaque. Je vais au 78^e pour avoir une idée de ses pertes de la veille. Sur 500 hommes partis à l'attaque, 300 ont été tués ou blessés.

Le communiqué officiel publié aujourd'hui par tous les journaux dit simplement : « Dans le secteur de Jonchéry, une attaque locale menée par nos troupes nous a permis de progresser légèrement dans la matinée du 21 ; Le soir, une violente contre-attaque allemande nous a obligés à revenir à notre tranchée de départ ».

23 décembre 1914 au 23 mars 1915 : Chaque jour est employé aux bombardements des tranchées allemandes ou à de petits coups de main sans importance.

Notre installation s'organise de mieux en mieux et toute la batterie, y compris les chevaux, sont maintenant à peu près protégés du froid et du bombardement ennemi ; Les clapiers du camp de Châlons nous fournissent des lapins de garenne excellents ; quelques perdreaux pris au collet par mon pointeur Sénac viennent de temps à autre améliorer l'ordinaire.

Ce n'est pas la vie exempte de soucis et de danger mais, telle qu'elle est, nous la trouvons supportable.

Certes, nous préférions avoir un coup dur nous permettant de faire sortir le boche de ses tanières puis de le poursuivre vigoureusement au-delà de nos frontières, mais pour cela il nous faudrait des moyens importants que nous ne possédons pas. Hâtivement on fabrique à l'arrière des canons, des munitions. Quand il y en aura suffisamment, nos vœux, espérons le, se réaliseront.

24 mars : Dans la nuit ma batterie reçoit l'ordre de se tenir prête à partir d'un moment à l'autre.

Où allons-nous ? C'est le secret de JOFFRE.

25 mars : Départ à 6 heures du matin. Avant de rompre le parc, faisant face aux tranchées, les armes sont présentées pour saluer une dernière fois les camarades qui sont tombés dans ce secteur.

1^{ère} étape : **la Cheppe** qui fut, le 3 septembre pendant la retraite, témoin du combat de tout notre régiment contre une division de cavalerie allemande.

26 mars : Cantonnement à Coupeville. Ma batterie s'installe dans une ferme bombardée par moi le 4 septembre et qui porte encore la trace de mes obus. J'apprends par son propriétaire le résultat fameux de mon tir ce jour-là. Le brave homme ne m'en veut pas d'avoir un peu endommagé sa maison ; il est heureux au contraire d'offrir l'hospitalité à celui qui, jadis, rendit son habitation si peu attrayante aux boches.

27, 28 et 29 mars : Repos à Coupeville, charmante petite localité située à 20 km au nord-est de Châlons-s-Marne. Promenades avec mon propriétaire et dégustation des meilleurs crus du pays où le champagne règne en maître. Cela me change du bled de Jonchery.

30 mars : Départ pour Châlons où nous embarquons en chemin de fer pour une destination toujours inconnue.

31 mars : Débarquement à **Toul** à 5 heures du matin puis étape pour se rendre à **Tremblecourt**, localité située à 25 kilomètres au N-E de Toul.

Je m'installe à Tremblecourt et me prépare à y prendre une bonne nuit de repos lorsqu'arrive un état-major de brigade d'infanterie, composé de 5 ou 6 officiers, d'une vingtaine d'hommes et d'autant de chevaux.

Ces messieurs, qui n'appartiennent pas au **12^o corps d'armée**, ne veulent pas être gênés dans leur cantonnement, aussi sui-je engagé par eux à déguerpir le plus rapidement possible. Pour aller où ? Cela leur importe peu. Il y a de la place dans les champs voisins. Je refuse obstinément d'exécuter cet ordre et fais placer des sentinelles devant la porte de tous les locaux occupés par mes hommes.

Devant cette résistance inattendue, le général intervient avec assez de brutalité. Je lui réponds sur le même ton : « J'ai l'ordre de cantonner ici. Mon personnel est fatigué ; il fait froid, j'y suis, j'y reste. De plus, il vous est possible de loger avec nous. ». Jusqu'à la nuit les pourparlers continuent sans résultat et l'état-major de la brigade piétine toujours dans la rue.

Je crois avoir partie gagnée lorsque m'arrive du **12^o corps d'armée** un officier porteur d'un superbe brassard tricolore et d'une note de service m'enjoignant de laisser Tremblecourt et d'aller bivouaquer dans un pré à 500 mètres de là.

Pour loger 6 officiers, 20 hommes et 20 chevaux qui sont bien reposés on met à la porte d'un village 3 officiers, 160 hommes et 100 chevaux exténués par la nuit passée en chemin de fer et qui viennent de parcourir 25 kilomètres par mauvais temps ! Et cela lorsqu'il y a de la lace pour tout le monde.

« La raison du plus fort est toujours la meilleure » mais le commandement aurait mieux fait dans le cas présent de ne pas s'inspirer de ce vers du fabuliste.

Il y avait là une question d'humanité qui, négligée comme elle le fut, pouvait pousser mes hommes à l'indiscipline et leur faire commettre les pires excès : quelques uns ne voulaient-ils pas mettre le feu au village ! En pays ennemi peut-être n'aurais-je rien fait pour les en empêcher.

En maugréant, sans abri, sans paille, sans feu, nous occupons le pré indiqué. Impossible de dormir. Toute la nuit dans la batterie ce ne sont que des hurlements, des vociférations qui doivent troubler, je l'espère sincèrement, le sommeil des personnages importants qui se prélassent dans les lits de Tremblecourt.

1^{er} avril : Comme poisson d'avril, dès 3 H 30, je suis appelé en reconnaissance. Il fait très froid, mon manteau a été blanchi par la gelée. Mes malheureux soldats font du pas de gymnastique autour des canons pour se réchauffer. Je les laisse là et pars avec le chef de groupe du côté de **Mamey**.

Le jour tarde à venir. En attendant d'y voir clair nous nous abritons dans l'église déjà en partie détruite.

Une petite lumière éclaire vaguement le chœur où sont alignés une vingtaine de cadavres.

Ce pénible spectacle nous rappelle à la cruelle réalité un peu oubliée depuis le départ de Jonchery.

Après une rapide inspection du terrain je décide d'installer mes canons tout près de la route de Metz à Pont-à-Mousson.

A 12 heures la position est occupée.

2 avril : Préparatifs et réglage des tirs. Le village de **Régneville-en-Haye** doit être attaqué demain.

3 avril : Dès l'aube l'attaque est déclenchée. A 8 heures Régneville est occupé par nos troupes.

Le combat a été court mais très violent.

La boue règne en maîtresse dans cette région et rend la circulation pénible.

Dans la nuit les allemands contre-attaquent avec vigueur mais sans résultat. Leurs pertes sont très élevées, les nôtres relativement légères.

Mon poste d'observation est installé dans une tranchée et abrité par une toile de tente. De là j'ai une bonne vue sur la zone à battre et l'efficacité de mon tir s'en ressent.

Mon aide cuisinier qui est venu m'apporter à manger a le dessus du crâne enlevé par un éclat d'obus au moment où il regarde dans ma longue-vue. La mort de ce brave garçon que j'aimais bien et qui m'était tout dévoué me peine profondément. Dans l'impossibilité de faire enlever le cadavre, seul dans la tranchée pendant 24 heures, je fais la veillée funèbre.

4 avril : Une fois de plus j'ai une brèche à faire dans les fils de fer allemands. Mission délicate qui demande beaucoup de temps et de précision. Quand donc trouvera-t-on un moyen permettant de remplacer le 75 dans ce genre de travail pour lequel il n'est pas fait ?

5, 6 et 7 avril : La brèche ouverte la veille est entretenue. Le **107^o d'infanterie** doit l'utiliser quand les circonstances le permettront.

C'est pendant cette période que se produit l'incident signalé dans un ouvrage par le distingué auteur du « chemin des croix » et dont il fut l'un des principaux acteurs.

C'est grâce à l'énergie de ce brillant officier qui sut résister à un ordre donné avec une crimielle légèreté, si un de nos meilleurs bataillons ne fut pas là entièrement détruit.

Bien connu dans la division, le commandant C... qui a pris sa retraite comme colonel, sut prendre dans ce moment critique une décision qui sera tout à l'honneur de sa carrière militaire.

Bien placé pour être à même d'apprécier cet acte, j'ai pu depuis adresser au colonel C... l'hommage de mon admiration.

8 avril au 11 mai : Pendant cette période, petits combats locaux et bombardement journalier sans grande importance.

Mauvais temps, pluie, neige et absence complète de confort.

Ma batterie quitte sa position de la route de Metz pour s'installer au S.O de **Remenuville**.

13 mai au 5 juin : Calme relatif dans cette région ; avec le beau temps beaucoup moins de misère.

6 juin : Remplacé par une unité de 90, je pars dans la nuit pour **Mononcourt** où j'arrive à 5 heures du matin après avoir fait une étape de 16 kilomètres.

Je passe la journée du 6 dans ce lieu de repos et le soir, à 20 heures, je me mets en route pour **Pierre-la-Trèche** (6 km sud-est de Toul).

Marche très pénible par une nuit noire et de mauvais chemins.

7 juin : A 1 heure du matin, arrivée à Pierre-la-Trèche. Il faut attendre le jour, les habitants étant couchés, pour pouvoir nous installer.

8 juin : Repos à Pierre-la-Trèche. Bien installés dans ce charmant petit village, on nous laisse espérer que nous y resterons quelques jours. Cette perspective nous réjouit, car un peu de calme nous est nécessaire après les moments pénibles que nous venons de vivre.

9 juin : A 14 heures, installés tranquillement dans une cour ombragée où nous prenons connaissance des dernières nouvelles, l'ordre de nous mettre en route immédiatement pour revenir au front nous parvient.

Cet ordre inattendu est accueilli avec peu d'enthousiasme. Nous espérons mieux !

A 15 heures de nouveau nous voilà sur la route avec comme point de direction **Mesnil-la-tour**.

Je pars en automobile devant ma batterie.

C'est devant **Fleicy**, dont on voit le clocher décapité, que je dois chercher une position. Je relève une unité du **31^o corps** installée en plein bled, sans abris et tellement mal placée que chaque nuit elle perd 2 ou 3 hommes par le fait des balles ennemies.

Cette succession ne m'enchanté qu'à demi mais... il faut bien la prendre puisque je suis l'héritier désigné par le commandement.

A la tombée de la nuit je reviens à l'avance de mon personnel qui marche sans arrêt depuis que je l'ai quitté.

10 juin : A 1 heure du matin nous arrivons sur la position. Il fait une nuit superbe et le boche est d'un calme rassurant ; aussi le remplacement de nos camarades du **31^o corps** se fait-il dans d'excellentes conditions et sans incident.

11 juin : Je fais connaissance du secteur qui est très voisin de celui quitté le 6 juin mais beaucoup plus agité que ce dernier.

Cela me fait regretter les 2 bons jours passés à Pierre-la-Trèche.

Dans la nuit du 11 au 12, ordre m'est donné de laisser la place que j'occupe aux artilleurs relevés la veille. Pourquoi cette modification brusque et complètement inattendue ? C'est le secret des grands chefs. Je n'ai pas à chercher à comprendre, il ne me reste qu'à obéir.

12 juin : 2 heures du matin, départ pour **Mesnil-la-tour** ; c'est sans le moindre regret que je quitte Flirey pour aller après Mesnil-la-tour, une fois de plus vers l'inconnu.

13 juin : Etape de Mesnil-la-tour à **Biqueley** (8 km au sud de Toul). Là nous trouvons un accueil cordial et une installation parfaite. Nous en profitons de notre mieux car nous supposons que nous n'en jouirons pas longtemps.

14 et 15 juin : Jours de détente et de repos et aussi préparatifs de départ qui, paraît-il est imminent.

16 juin : Nous quittons Biqueley à 21 H 30 pour aller embarquer à **Foug**, 8 km de Toul, où nous arrivons à minuit.

17 juin : La fin de la nuit du 16 au 17 est employée au chargement de notre train qui se met en route vers 4 heures pour une destination que nous ignorons mais qui est éloignée puisque nous emportons un lot de vivres important.

Toute la journée nous roulons ; nous passons successivement par **St-Dizier, Châlons-sur-Marne, Epernay, Château-Thierry, Meaux, Noisy-le-Sec**.

En contournant **Paris** nous apercevons la basilique du Sacré-Cœur qui domine majestueusement la grande ville et semble en être la gardienne vigilante. Puisse cette maison de Dieu nous garder nous aussi qui allons de nouveau vers les régions où l'on se bat et où la mort travaille sans trêve.

18 juin : A 1 heure du matin nous débarquons en gare d'**Amiens**. C'est dans l'obscurité que nous opérons parce que, depuis un certain temps, chaque nuit, les avions allemands viennent bombarder la station.

La chance nous sourit sans doute puisque nous pouvons quitter la ville vers 6 heures sans avoir été inquiétés le moins du monde.

Nous nous installons à **Raineville** (10 km N.E. d'Amiens)

En cours de route, pour restaurer un peu mes hommes fatigués par le long voyage que nous venons de faire, je réquisitionne tous les laitiers que je rencontre et prends tout le contenu de leurs bidons.

J'espère que les clients habituels de ces braves fournisseurs ne m'en ont pas trop voulu de les avoir privés, pour une fois, de leur café au lait quotidien.

19 au 30 juin : Repos à Raineville. Nous profitons de ce laps de temps pour nous remettre en état physiquement et aussi pour revoir notre lingerie bien négligée depuis longtemps.

Nous nous occupons aussi de l'instruction du personnel de façon à faire bonne contenance dans notre futur secteur. Comme la mode, les procédés de combat changent continuellement : il faut profiter de l'expérience acquise la veille pour ne pas commettre les mêmes fautes le lendemain.

Les combats qui se livrent maintenant ont une allure bien différente de celle des combats du début de la guerre.

Il faut s'adapter à cette tactique et suivre les progrès sous peine d'en pâtir terriblement à la 1ère rencontre avec le boche.

Du 1^{er} au 13 juillet : La division, dans le but de regrouper ses unités, nous fait quitter Raineville pour le cantonnement de **Longpré** situé aux portes d'Amiens.

La Somme coule paresseusement aux pieds de la hauteur où est installé ce joli petit village ; ses rives ombragées sont pour nous un délicieux but de promenade. Nous passons là presque 2 semaines dans une tranquillité complète qui nous fait oublier les misères de la guerre.

Personnellement, je me trouve d'autant mieux dans ce cantonnement que j'ai pour hôtesse 2 vieilles filles, Melles Beauvais, qui sont aux petits soins pour moi.

Ce n'est pas souvent qu'on reçoit chez l'habitant où nous conduit notre vie errante un accueil cordial et sympathique. Aussi, bien grande est ma reconnaissance à ces deux personnes qui, ne me connaissant pas, me traitent comme si j'étais leur fils.

Leur souvenir restera à jamais gravé dans ma mémoire.

14 juillet : A 3 h 45, alerte ; il faut partir à 5 heures pour **St Gratien** à 15 kilomètres de là.

C'est la 1^{ère} étape vers le front d'**Arras** où l'on nous réclame. Désigné pour faire le logement à **St Ratine**, je trouve dans ce village une cinquantaine de femmes qui sont venues de tous les coins de France rejoindre leurs maris dont le régiment est installé dans les environs.

Ma venue ne les enchante guère car elle les oblige à déguerpir sur l'heure pour chercher autre part un autre logis.

Inutile de dire que je suis plutôt mal accueilli. Seul le secours de la maréchaussée me permet de remplir ma mission.

S'il me faut la bénédiction de ces dames pour gagner le paradis, il y a de fortes chances pour que je n'y sois jamais admis.

15, 16, 17 et 18 juillet : Repos à St Gratien. Je loge dans un superbe château qui est entièrement à ma disposition et profite de quelques instants de loisir pour aller visiter Amiens en détails. Malgré la proximité de l'ennemi, tout est calme dans cette grande ville qui profite du passage des troupes pour augmenter sensiblement son commerce et réaliser des bénéfices scandaleux.

19 juillet : A l'aube nous quittons St Gratien pour nous rendre à **Hem** (2km S.O de **Doullens**).

20 juillet : Par **Doullens** nous gagnons **Liencourt**, petit village situé à 6 km au sud d'Arras.

21 juillet : Dans la nuit nous allons occuper les positions reconnues la veille. Notre zone d'action sera désormais ce fameux « **labyrinthe** » qui a si souvent les honneurs du communiqué. Dans cette région les tranchées françaises sont à 15 mètres à peine des tranchées ennemies. Nuit et jour c'est la lutte incessante à la grenade et au canon de tranchée. Des armes, des vêtements, des cadavres forment les parapets derrière lesquels se cachent les tirailleurs des 2 partis. Une odeur de putréfaction monte de ce terrain bouleversé qui a été le théâtre des terribles combats livrés en mai dernier.

Décidément plus va, plus l'aspect de la guerre devient horrible.

23 juillet au 24 septembre : Petit à petit nous faisons connaissance avec notre secteur d'allure plutôt rébarbative : chaque jour nous prenons part à des combats partiels qui ont pour but de préparer une attaque de grande envergure qui doit être déclenchée le 25 septembre.

Des permissions de 6 jours sont accordées à tour de rôle à tout le personnel. Inutile de dire qu'elles sont les bienvenues car depuis un an nous n'avons pas vu nos familles. A partir de ce jour jusqu'à la fin des hostilités, c'est tous les 4 mois qu'il nous sera permis d'aller passer quelques ours auprès des nôtres, mesure humanitaire et bien sage qui a aidé à soutenir le moral des combattants et celui de la nation entière.

Une remarque cependant au sujet de ces congés.

Si ce fut toujours beaucoup de joie pour les soldats et pour les parents de se revoir après de longues séparations qui étaient compliquées d'une inquiétude mortelle, la venue des hommes du front au pays ne fut pas toujours regardée d'un bon œil par les embusqués et par les stratèges en chambre. Les premiers avaient de ce fait leur douce quiétude troublée et leur lâcheté mise en évidence ; les seconds voyaient mettre en échec par des réflexions autorisées les manœuvres géniales patiemment élaborées entre 2 apéritifs sur la table du café voisin et ne trouvaient pas à propos qu'on réduise par des permissions les effectifs prévus pour les vastes opérations qu'ils avaient envisagées.

Ces 2 corporations, l'une criminelle, l'autre stupide ont été une plaie honteuse dont a souffert notre pays pendant toute la guerre.

A ceux qui les composaient va tout notre mépris comme va notre admiration aux hommes, femmes et enfants qui ont si courageusement remplacé dans les usines et dans les champs les soldats momentanément chargés de la défense du sol national.

25 septembre : Dès la pointe du jour commence le bombardement des tranchées allemandes. Plus de 5000 obus explosifs et à gaz sont à ma disposition pour la mission qui m'incombe. L'artillerie est nombreuse dans la région, aussi c'est dans un fracas assourdissant que mes tirs s'exécutent. L'ennemi riposte mais semble très gêné par nos canons longs qui s'attaquent surtout à se batteries.

Le « labyrinthe », repaire des boches, fume comme un cratère. Les projectiles y tombent sans arrêt à raison de plusieurs centaines à la minute.

Un mortier français de 370 est en action à **Thélus**.

Toutes les 2 ou 3 minutes, il envoie sur ce village un obus pesant plus de 300 kilos qui, en éclatant pulvérise plusieurs maisons à la fois et forme une gerbe de fumée ayant au moins 50 mètres de largeur et autant de hauteur.

Le spectacle est terrifiant. On se demande comment des êtres humains peuvent résister à ce déluge de fer et de feu.

Toute la matinée le bombardement continue avec la même violence et la même intensité.

A 12 h 25, c'est l'heure H : les canons allongent alors un peu leur tir et on voit sortir des tranchées, alignés comme à la parade, des soldats bleu horizon.

Devant ma batterie, 2 bataillons du **107^e** s'élancent eux aussi : le moment est poignant.

Devant tant de bravoure des cris d'admiration nous échappent.

Bientôt, hélas ! le cœur se serre car sur le terrain pourtant bien bouleversé, tous les boches ne sont pas morts ; les survivants commencent à réagir et leurs mitrailleuses abattent des files entières des nôtres. Le superbe élan du début est maintenant arrêté.

Avec le maximum de précision nos tirs cherchent encore à ouvrir la route à nos camarades fantassins maintenant en plein découvert et soumis à des contre-attaques incessantes.

Rien n'y fait, bientôt nous avons la sensation que notre offensive ne peut plus progresser ; pendant le reste de la journée la bataille se fait rageuse et violente, sans cependant améliorer la situation de nos troupes. Si les pertes ennemies sont terribles, les nôtres, hélas ! Ne leur sont pas inférieures.

C'est par milliers que le fameux « labyrinthe » a une fois de plus absorbé des vies humaines.

Presque à la nuit, pour m'assurer de la position exacte de quelques mitrailleuses ennemies qu'il est impossible de réduire au silence, je rejoins la ligne avancée du **107^e**.

Pour arriver là nombreux sont les morts et les blessés que je dois enjamber. Le spectacle est lamentable mais ce n'est pas le moment de se laisser impressionner. A plat ventre, dans un mauvais fossé, je suis un adjudant qui doit m'orienter sur le point cherché. Autant que peut le permettre notre marche rampante nous avançons. Bientôt, j'ai l'intuition d'être arrivé au but. Mon guide semble s'être volontairement arrêté. Je lui demande son avis, il ne répond pas. J'insiste en élevant un peu la voix. Nouveau silence. Je m'aperçois alors que mon malheureux compagnon vient de recevoir une balle dans la tête et que c'est à un mort que je m'adresse. Seul maintenant dans ce lieu d'épouvante, il me faut violemment réagir pour ne pas me laisser annihiler par la peur.

Le tir des mitrailleuses que je cherche se fait entendre tout près de moi et me rappelle le but de ma mission.

Revenu un peu au calme, je repère sur ma carte boueuse assez exactement leur emplacement et reviens, toujours en rampant, à mon poste d'observation. Je ne suis plus qu'un bloc de boue et mes mains sont en sang. Avec une chance inouïe, il m'est permis quelques instants plus tard de détruire en quelques minutes ces engins terribles devant lesquels les vagues d'assaut du **107^e** sont venues depuis le tantôt se faire décimer. Durant toute la nuit, dans les tranchées, c'est la lutte sans merci au fusil, à la grenade et à la baïonnette.

26 septembre : Au matin la fusillade fait encore entendre son crépitement ponctué par les détonations plus violentes des obus.

Je suis témoin alors d'un acte de dévouement fraternel qui m'émeut jusqu'aux larmes : un jeune cavalier du **21^e chasseurs** ayant appris la veille que son frère, soldat du **107^e** était tombé la nuit sous le bombardement, part à la recherche du cadavre de son aîné. S'aidant d'une petite lampe de poche, il a fouillé pendant plusieurs heures le terrain de combat encombré de morts et de blessés ; ce n'est qu'au petit jour qu'il a pu enfin découvrir le corps déchiqueté de son malheureux frère et le rapporter sur son dos au cimetière situé non loin de ma batterie. Je rencontre là ce vaillant petit soldat. Il est las, bien triste mais une énergie farouche allume son regard : « Voulez-vous me donner quelques planches, me dit-il, je vais faire une bière et enterrer mon frère ici. Mes parents pourront ainsi plus tard venir prier sur sa tombe ».

Vraiment ce chasseur, par ses actes et par ses paroles, est bien digne de compter parmi les héros de la légende. Je n'ai jamais connu son nom mais ce sera toujours du respect et de l'admiration que j'aurai pour son souvenir.

27 septembre 1915 au 9 mars 1916 : Pendant cette longue période nous combattons presque quotidiennement dans ce secteur toujours très agité. Depuis le 25 septembre la lutte s'est muée en guerre de mine, guerre meurtrière au possible qui est bien pur saper petit à petit les énergies les mieux trempées. De temps à autre des entonnoirs ayant plus de 50 mètres de diamètre à la partie supérieure s'ouvrent brusquement à la suite de la déflagration de plusieurs milliers de kilos de mélinite et engloutissent tous les occupants des tranchées voisines. La nuit il n'y a plus de repos pour les effectifs de 1^{ère} ligne qui continuellement entendent dans les profondeurs de la terre des bruits de pioche et des roulements de brouettes ; Ils sont là sur un volcan, s'attendant à chaque instant à voir le sol s'ouvrir sous leurs pieds.

10 mars : Brusquement arrivent des batteries anglaises chargées de nous relever. Nous leur passons les consignes et faisons les préparatifs de départ. C'est sans regret que nous quittons le labyrinthe où sont tombés tant des nôtres.

11 et 12 mars : Venus à **Montenescourt** où sont nos avant-trains nous partons de ce village le 12 au matin pour **Ambrines** (20 km au S.O d'Arras) ;

13 mars : Etape d'Ambrines à **Boubers-sur-Canche** où nous passons la journée du 14 mars logés chez l'habitant ce qui nous permet de revenir un peu à la vie normale.

15 mars : Départ vers 15 H. pour **Frévent** où nous embarquons en chemin de fer. Notre voyage est de courte durée puisque à minuit nous arrivons à **Hargicourt** (15 km ouest de **Montdidier**) qui est notre gare terminus.

Le cantonnement qui m'est dévolu est le petit hameau de **Malpart**. Les relations avec les indigènes du pays, un peu tendues au début, deviennent meilleures par suite de la bonne tenue de mon personnel et aussi grâce aux services que nous rendons à tous les habitants qui font appel à notre obligeance. Mes hommes se transforment successivement en laboureurs, charretiers, garçons de magasin, etc. etc....tout cela bénévolement et dans le seul but d'être agréables à leurs hôtes du moment. Cette façon de faire ne tarde pas à porter ses fruits car la municipalité reconnaissante nous vote des remerciements qu'elle transmet au commandement et nous fait des distributions gratuites de vin et de légumes.

Tout le monde se trouve bien de cette entente cordiale qui procure un secours inespéré aux civils pour leurs travaux des champs et crée une ambiance familiale aux soldats sevrés depuis si longtemps de cette douce chose. Profitant des moments de liberté dus à ce repos prolongé, il m'est possible d'aller rendre visite aux camarades de la **62^e division** (division de réserve du **12^e corps**) en secteur à 15 kilomètres dans la région du **Quesnoy-en-Santerre**.

Je trouve là mon ami Béliard, capitaine au **221^e** ; sa batterie est installée à l'orée d'un bois où le plus grand calme semble régner puisque aucun trou d'obus n'est visible dans les environs immédiats.

Comparant cette position avec celle que j'avais en Artois je trouve que le **221^e** est vraiment privilégié.

Béliard a comme poste de commandement une petite maison souterraine assez bien organisée mais sa cuisine se trouve sans aucun abri dans un boyau peu profond qui la protège mal. Invité à déjeuner, j'attends l'heure du repas en faisant avec mon ami le tour du propriétaire.

Le boche, toujours mal intentionné à mon égard, semble avoir eu vent de ma présence en ces lieux puisque, quelque minutes avant de nous mettre à table, il nous envoie une volée d'obus qui tombent dans notre voisinage.

Ce bombardement ne fait ni morts ni blessés mais nous cause le désagrément de détruire complètement la marmite où bouillait le potage et où rissolaient des frites presque cuites à point. Comme dans la fable de « Perrette et le pot de lait » il ne nous reste plus qu'à dire : « adieu, ô mets délicieux, vous ne fûtes qu'un rêve ».

Béliard, heureusement, est un homme de ressources ; il n'est jamais pris au dépourvu : quelques minutes plus tard il sait liquider cet incident en me présentant un autre menu dont la maison Potin fait tous les frais.

A mon tour j'ai le plaisir, quelques jours plus tard, de recevoir ce cher camarade à ma table dans mon fief de Malpart. Trop loin du front pour avoir à craindre là les taquineries des boches, nous passons ensemble d'agréables et tranquilles moments au cours desquels nous nous remémorons nos souvenirs communs de notre séjour dans la bonne ville d'Angoulême.

Après notre rencontre à Malpart je ne devais plus revoir mon ami Béliard, mort au champ d'honneur comme chef d'escadron tout à fait à la fin de la guerre, laissant une veuve et 5 enfants en bas âge.

31 mars : Départ de Malpart et embarquement à **Montdidier**. En nous rendant à la gare de cette ville nous passons au pied de la statue de Parmentier et nous ne manquons pas de remercier mentalement le célèbre agronome de la sollicitude qu'il eut, il y a bientôt deux cents ans, pour ce roi des légumes qui fait aujourd'hui le régal du troupière.

Nous ne savons pas exactement où nous allons mais le nom de « Verdun » est dans toutes les bouches. Depuis le 22 février on se bat effroyablement dans cette région, de nombreuses divisions y ont déjà été engagées ; il est probable que notre tour est venu d'aller prendre part à cette terrible bataille sur laquelle les yeux du monde entier sont braqués et où se joue le sort de la guerre et de la patrie.

1^{er} avril : De très bonne heure nous débarquons en gare de **Mussy** et allons cantonner au village de **Tronville-en-Barrois** (9 km S.E de **Bar-le-Duc**).

2 avril : Il n'y a point de doute maintenant ; c'est bien **VERDUN** qui nous attend !

Des troupes qui descendent de ce secteur nous assurent que les divisions, surtout sur la rive droite, ne restent en ligne que 4 ou 5 jours, juste le temps nécessaire pour y perdre les 2/3 de leur effectif.

Cela promet ! C'est précisément sur la rive droite que nous allons relever le **1^{er} corps d'armée**.

Il est vrai que 4 ou 5 jours sont bien vite passés mais il est vrai aussi, d'après le tarif établi, que 2 hommes sur 3 doivent s'y faire mettre hors de combat.

Aucune hésitation pourtant ne peut être admise : il faut aller là où est le devoir. Avant nous des camarades ont barré la route aux boches sur ce front de Verdun ; nous tâcherons de faire aussi bien qu'eux.

Nous profitons de ce moment de repos pour mettre nos hommes au courant de la situation.

Déjà très renseignés par les habitants du pays en contact permanent avec les troupes montant ou descendant de Verdun, nos paroles ne les surprennent pas et, comme toujours dans les moments critiques, ils savent conserver une attitude calme et digne.

Il faut avoir vécu la vie intime du soldat pendant la guerre pour pouvoir se faire une idée de ses qualités admirables faites de stoïcisme, de courage héroïque et aussi du mépris le plus absolu du danger ; c'est toujours au moment où sa vie est la plus menacée qu'il a le plus plein d'entrain et qu'il est le plus gai ; se sait-il blessé à mort ? C'est alors qu'il lance ses plaisanteries les plus spirituelles pour consoler ses camarades qui pleurent autour de lui et leur montrer comment il sait partir en beauté pour le grand voyage de l'au-delà.

Brave petit soldat français, on ne pourra jamais assez dire combien tu fus brave et beau au cours de la grande tourmente, brave et beau en faisant tout ton devoir toujours jusqu'à la mort.

Sachant ce que tu as fait déjà et ce que tu es capable de faire encore, c'est avec la plus grande confiance que je vais là haut vers ces hauts de Meuse me rencontrer une fois de plus avec les hordes du Kaiser.

3 avril : De Tronville en barrois nous allons à **Génicourt-sous-Condé**. Installation dans une prairie au bivouac.

4 avril : Dès 2 heures du matin je pars en auto pour **Verdun**. Ma batterie suivra dans la journée et viendra cantonner à **Osches** (20 km S.O de Verdun).

Arrivé à la pointe du jour dans le faubourg de la gare et de jardin Fontaine, je puis me rendre compte des dégâts effroyables déjà commis à Verdun par le bombardement allemand. Je puis à peine m'orienter dans cette ville que je connais pourtant bien. J'ai l'impression que toutes les maisons sont démolies. Seule la cathédrale, avec ses deux tours carrées qui semblent défier le boche, paraît intacte sur la hauteur. Malheureusement elle aussi a souffert du fait des obus allemands mais ses graves blessures ne sont apparentes que lorsqu'on se trouve tout près d'elle.

En passant sur la place du gouvernement, je vois, littéralement coupée en deux et béante sur la rue, la maison que j'occupais pendant mon séjour ici il y a quelques années. Le lit dans lequel je couchais, bien visible avec son couvre-pieds rouge, ne paraît se maintenir au 2^o étage que par des prodiges d'équilibre.

Ce spectacle m'attriste et je me demande avec angoisse ce que peut être devenue ma vieille propriétaire de l'époque. Cette brave femme si aimable qui me préparait avec tant de bonne grâce, chaque matin, un

chocolat délicieux et de belles tartines de pain grillé. Peut-être est-elle là, écrasée sous les pierres de sa demeure.

Par le faubourg pavé et Belleville, je gagne à pied la crête de **froide terre** où se trouve la batterie du **41^e régiment d'artillerie** que je dois remplacer.

Arrivé là j'ai sous les yeux un véritable paysage lunaire : partout et jointifs, quelques uns profonds de plusieurs mètres, des trous d'obus ; le sol est jonché d'éclats de métal et de débris d'armes de toutes sortes ; les arbres déchiquetés semblent implorer le ciel en dressant vers lui leurs grosses branches amputées à quelques mètres du tronc et noircies par la poudre des explosions ; pas un brin de verdure, pas le moindre petit oiseau ; le terrain semble avoir été bouleversé, creusé par un séisme tout récent et d'une grande violence. Tout autour de moi c'est la désolation de la désolation.

Des hommes pourtant sont là dans ce coin perdu, image de l'enfer ; ils sont là n'ayant comme abris que quelques petites tranchées où l'on a du mal à se tenir assis ; pâles, couverts de boue, déguenillés, se nourrissant exclusivement de viande de conserve et de biscuits, ils sont là près de leurs canons, surveillant attentivement l'horizon et prêts à la riposte si le boche cherche à les harceler.

Des milliers de douilles prouvent leur activité au cours des jours passés ; plusieurs 75 démontés et hors service indiquent nettement que l'ennemi depuis longtemps les a repérés.

Bien pénible est mon impression devant pareil spectacle. Arras, pourtant bien dur, était le paradis terrestre en comparaison de Verdun qui m'attend aujourd'hui.

Les consignes sont vite prises tellement ont hâte de s'en aller les camarades que je relève.

Mon secteur de tir sera désormais la **côte du Poivre** tenue par notre infanterie.

A la nuit tombante, je pars au **bois de la Ville** (6 kms S.O. de Verdun) rejoindre ma batterie qui doit arriver dans la journée du 5 avril.

5 avril : Je laisse mon échelon au bois de la Ville et avec tout mon personnel de tir je vais prendre possession de ma position de **Froideterre**.

L'occupation se fait de nuit par des chemins épouvantables et un bombardement copieux qui ne nous fait heureusement aucun mal.

6 et 7 avril : Le temps se passe à notre installation souvent troublée par l'arrivée en grand nombre d'obus de tous calibres.

Mes avant-trains, arrêtés dans le village de **Belleville** sont particulièrement visés et perdent 12 chevaux dans la matinée du 7.

8 au 17 avril : Chaque jour et chaque nuit ce sont sur les tranchées allemandes des tirs incessants qui me font consommer près de 1000 coups par 24 heures.

De son côté l'ennemi ne reste pas inactif et nous rend la pareille. Nous sommes en plein dans la fournaise et nous ne disposons d'aucun abri pour nous protéger. C'est miracle de n'avoir jusqu'ici que des pertes matérielles à signaler : 3 canons et 2 caissons sont détruits. Notre ravitaillement en munitions et en vivres ne peut se faire que la nuit ; 8 chevaux sont nécessaires pour traîner sur la hauteur où nous sommes un avant-train chargé de 24 obus seulement. Compte-tenu de notre consommation, on peut se faire une idée du travail de romain, et combien dangereux, que doit fournir le personnel chargé de notre approvisionnement.

Sur la côte de Froideterre et ses environs immédiats, les batteries d'artillerie sont presque jointives et placées sur plusieurs lignes en profondeur. C'est donc plusieurs centaines de voitures qui doivent, chaque nuit, du coucher au lever du soleil, transporter sur les positions des tonnes de projectiles qui ne réussiront pas à rassasier l'appétit toujours grandissant des 75.

L'itinéraire suivi par ces importantes colonnes est souvent le théâtre de drames affreux dont la gravité se signale au lever du jour par le nombre plus ou moins important de chevaux morts et aussi, hélas ! De cadavres d'hommes étendus sur le chemin.

Plus que partout ailleurs sur n'importe quel front, les ravitailleurs ont souffert à Verdun et se sont montrés dignes de leurs camarades chargés de la garde des tranchées de 1^{ère} ligne.

Le 17 avril, le lieutenant Kaplan et moi allons rechercher vers la côte du poivre un observatoire donnant des vues sur le fort de **Douaumont**, tenu par les allemands et d'où partent presque toujours les attaques ennemies. Entre notre Froide Terre et la côte du Poivre les tranchées sont inexistantes, aussi nous faut-il

profiter de tous les accidents de terrain pour ne pas servir de cible aux tirailleurs teutons de **Louvemont** ou du **Talou**.

La 1^{ère} partie de notre excursion se passe normalement ; le retour s'effectue dans des conditions plus désagréables et c'est avec beaucoup de peine que nous pouvons nous en tirer sains et saufs.

Nous venons de descendre la pente de la côte du poivre et suivions la route qui de **Bras** conduit à Louvemont lorsque, brusquement, une gerbe de balles s'abat tout près de nous.

Désagréablement surpris, avec un ensemble parfait, nous faisons un plat ventre dans le fossé de la route à moitié plein d'eau mais bordé heureusement d'un petit talus. Les balles tirées par une mitrailleuse continuent à tomber sur la route dans notre voisinage et nous nous rendons compte qu'elles nous sont parfaitement destinées. Rester là immobiles est évidemment une solution à envisager puisque l'abri dont nous disposons, quoique léger, semble suffisant, mais il y a de fortes chances pour que nos adversaires ne nous lâchent pas et continuent leur feu jusqu'à ce qu'ils aient obtenu le résultat qu'ils cherchent et que nous devinons. La 2^o solution, à laquelle nous nous rangeons sans hésiter, consiste à nous éloigner de cet endroit par trop dangereux en rampant dans notre fossé et en restant abrités le plus possible. Sur une distance de plus de 100 mètres, le corps presque entièrement recouvert par l'eau, comme 2 limaces, nous nous traînons lamentablement en échangeant quelques propos gais pour nous donner du courage ; les balles nous poursuivent sans arrêt mais nous avons bientôt l'assurance que ceux qui nous les adressent ne savent plus exactement où nous nous trouvons car le tir devient de plus en plus déréglé. Un coude de la route et le talus qui nous a garantis jusqu'alors devenant plus haut, nous permet de sortir de notre bain forcé. L'instant que nous venons de passer a été critique, cela ne nous empêche pas d'en rire avec les camarades qui ne manquent pas de se moquer de nous lorsqu'ils nous voient revenir trempés jusqu'aux os et couverts de boue de la tête aux pieds.

Les motifs de distraction sont tellement rares à la guerre qu'il faut bien profiter de toutes les occasions, même des événements pouvant avoir des conséquences tragiques, pour s'amuser un peu.

18 avril : Parti de très bonne heure pour me rendre à mon poste d'observation, accompagné par mon brigadier téléphoniste, je suis un boyau assez profond ; Un fusant éclate très haut au dessus de moi et attire très peu mon attention.

Arrivé à destination j'attends un instant mon brigadier qui semble s'être attardé en route. Ne voyant rien venir au bout de quelques minutes, je reviens sur mes pas et trouve mon malheureux compagnon le crâne ouvert, mort dans le fossé. C'est un éclat de l'obus signalé tout à l'heure qui a tué ce brave garçon.

19 avril au 20 mai : Pendant cette longue période notre régime reste le même sur cette côte de Froideterre. Le bombardement continue avec la même intensité et le ravitaillement se fait toujours dans des conditions aussi difficiles. Mon personnel, alerté nuit et jour, est exténué.

Parmi mes meilleurs servants, huit ont été tués et 10 ont été blessés. J'ai perdu en outre une vingtaine de chevaux et il a fallu me remplacer 6 canons et autant de caissons détruits par le feu ennemi.

On nous avait promis un court séjour à Verdun mais la relève tant attendue semble encore bien lointaine.

PETAIN a dit dans un ordre fameux : « on tiendra ».

Eh bien nous tenons mais ce n'est pas sans souffrir.

21 mai : MANGIN attaque aujourd'hui le fort de Douaumont. Nous prenons part indirectement à cette attaque en harcelant le boche dans notre secteur. Dans la soirée, de la côte du poivre, je puis voir, à ma grande joie, nos troupes circulant sur les superstructures du fort. C'est de notre part la 1^{ère} offensive qui réussit depuis le déclenchement de la ruée des allemands sur Verdun.

22 mai au 21 juin : Rien de changé dans notre situation, si ce n'est, hélas !, que nos pertes deviennent de plus en plus sévères et notre fatigue de plus en plus grande. J'en suis maintenant à mon 12^o canon détruit et, le 4 juin, j'ai la douleur de perdre un de mes braves camarades, le S/ lieutenant GUINTINI, qui a la tête écrasée par un biscaïen.

L'ennemi n'est pas à la fête lui non plus car nos tirs lui font beaucoup de mal.

Nous avons connaissance du résultat de nos tirs par le bavardage d'un officier d'artillerie allemande qui vient chaque jour avec son infanterie installée sur la côte du Poivre. Grâce à des appareils d'écoute très sensibles et très perfectionnés, il nous est possible de capter toutes les conversations échangées par nos voisins d'en face. Cet artilleur très loquace en arrivant tous les matins raconte les potins de l'arrière, annonce les attaques en préparation et fait un compte-rendu fidèle sur les pertes subies par les unités en ligne.

Ces renseignements sont pour nous infiniment précieux car ils nous permettent de prendre nos dispositions à l'avance pour parer à telle ou telle attaque, pour gêner les ravitaillements et aussi pour la direction de nos tirs.

C'est pour nous une grande désillusion, presque un gros chagrin, lorsque nous apprenons, toujours par nos postes d'écoute, que le « camarade Fritz », c'est ainsi que nous appelons cet artilleur allemand, venait de se faire tuer en se rendant à son poste habituel de liaison.

Ce chagrin était légitime car le successeur de Fritz, sans doute plus réservé ou plus prudent, ne fit jamais entendre sa voix dans nos appareils récepteurs.

22 juin : Après une journée relativement calme, les allemands déclenchent à 20 heures un bombardement d'une violence inouïe qui dépasse en intensité tout ce que l'on peut imaginer sur un front de 5 ou 6 kilomètres et sur une profondeur de dimension non moindre. Toute la région est battue par des obus de tous calibres où dominent les projectiles asphyxiants. Tout le personnel prend le masque protecteur, sous peine de mort, pendant plus de 24 heures.

Durant toute la nuit la canonnade continue aussi nourrie. La position de batterie fume comme un cratère, chaque mètre carré de terrain reçoit au moins 2 obus à la minute. Il y a impossibilité de se ravitailler en vivres ou en munitions. Toutes les liaisons téléphoniques sont coupées, ce qui fait que nous sommes complètement isolés sous un déluge de fer et de feu.

Abrités tant bien que mal grâce aux terrassements que nous avons pu établir depuis notre arrivée à Froideterre, nous répondons de notre mieux aux coups de l'ennemi dont la précision augmente d'heure en heure.

Des fantassins venant des 1ères lignes passent auprès de nous et annoncent l'avance des boches qui d'après eux sont déjà tout près de là. Au reçu de cette mauvaise nouvelle je prends les dispositions nécessaires pour parer à une attaque rapprochée : les obus sont débouchés à zéro et les hommes ont le mousqueton chargé.

Il ne s'agit pas de reculer, il faut se faire tuer sur place.

23 juin : Malgré l'arrivée du jour on ne distingue rien de précis si ce n'est les éclatements des obus qui continuent à tomber de plus en plus nombreux.

Le port du masque m'empêchant de parler je suis obligé d'écrire tous mes ordres. Mon officier de tir, le lieutenant Buisson, et la moitié de mon personnel, incommodé par les gaz sont hors de combat.

Des batteries en arrière de nous, bien mal inspirées, cherchent à évacuer leurs positions. Dès leur premier mouvement elles sont clouées au sol par des tirs précis qui détruisent leur matériel et massacrent leurs hommes et leurs chevaux.

De mon mieux je surveille le côté d'où l'ennemi doit venir. A un moment donné j'aperçois quelques tirailleurs boches qui se silhouettent sur la crête à 200 mètres devant moi. Une volée d'obus tirés percutants au ras du sol a bien vite fait de les arrêter.

Du village de **Fleury**, situé à ma hauteur à droite, m'arrive un feu de mitrailleuses qui me prend complètement de flanc et rend pendant un certain temps impossible le service de nos canons.

Ma situation commence à m'inquiéter. Un agent de liaison venant de mon commandant de groupe et qui a eu la chance d'arriver à moi sans incident m'apporte l'ordre d'évacuer ma position et de ma retire sur Verdun.

Partir à ce moment critique c'est aussi dangereux que de rester sur place. Si nous devons nous faire tuer aujourd'hui il vaut mieux mourir face à l'ennemi qu'en lui tournant le dos. Aussi je décide de ne pas obtempérer à cet ordre tout en me préparant à faire sauter mes canons si l'avance allemande devient par trop menaçante.

En agissant de la sorte je suis bien inspiré parce que, quelques minutes plus tard, je vois entre le fort de **Souville** et ma batterie, marchant droit sur le village de Fleury et en plein découvert, un régiment d'infanterie qui procède à une contre-attaque.

Je n'ai jamais su quel était le régiment mais, au cours de la guerre, il ne m'a jamais été permis de constater plus d'héroïsme de nos camarades fantassins. Criblé d'obus, harcelé par des mitrailleuses, sans hésitation il va droit devant lui ce brave régiment sans tirer un coup de fusil, l'arme à la bretelle. Par vagues successives il gagne du terrain et bientôt ses compagnies arrivent et dépassent Fleury, véritable guépier, d'où les boches pourtant bien supérieurs en nombre mais effrayés par tant de crânerie, s'enfuient dans toutes les directions.

Je crois ne pas trop m'avancer en disant que c'est grâce à l'audace, à la bravoure jamais dépassée de ce régiment que les allemands ne sont pas aujourd'hui à Verdun. A part cette troupe d'élite il n'y avait en effet personne devant eux jusqu'aux portes de la ville.

Dans la soirée un calme relatif nous permet de nous rendre compte que, sur tout le front d'attaque, l'avance de l'ennemi est enrayée et qu'il recule même en certains points.

Abrutis par ce bombardement effrayant qui n'a pas cessé depuis 24 heures, par le masque qui nous encercle la tête, par le manque de vivres, d'eau et de sommeil, c'est avec peine que nous pouvons établir l'état de nos pertes en hommes et en matériel.

A ma batterie je n'ai plus qu'une douzaine d'hommes encore en état de continuer le combat ; les autres ou blessés ou à moitié asphyxiés, geignent dans les abris. Sur 4 canons il n'y en a plus qu'un susceptible d'être utilisé.

Si le boche reprend son attaque avec la même violence que ce matin, ce ne sera qu'avec des moyens tout à fait limités que je pourrai participer à la défense. Cette situation m'angoisse.

Les allemands, heureusement, ont autant souffert que nous et le déficit dans leurs rangs est considérable. A bout de souffle, ils ne bougent plus dans leurs tranchées. Cela nous permet de respirer un peu dans la nuit du 23 au 24 juin et de nous décompléter en personnel et en matériel.

24 juin : Toujours sur le qui-vive nous surveillons le terrain dans la direction Louvemont et fort de Douaumont. Seule la canonnade continue ; des 2 côtés les infanteries sont terrées. Ce sont les dernières convulsions d'une crise qui a été extrêmement violente et qui a failli avoir pour nous des conséquences tragiques.

Vers 10 heures un capitaine du **19^o d'artillerie** accompagné de deux officiers et d'une vingtaine d'hommes arrive sur la position et m'apprend qu'il vient me remplacer.

C'est avec une joie non dissimulée que je transmets les consignes à ce brave camarade qui est le bienvenu, ô combien ! Et que je prends avec tout mon monde la direction du bois de la ville où sont mes avant-trains. C'est sans le moindre regret que je quitte Froideterre où je viens de passer presque 3 mois dans des conditions épouvantables aussi bien au point de vue du feu de l'ennemi qu'au point de vue confort.

Mes hommes sont exténués, pâles, amaigris, couverts de poux. La plupart d'entre eux sont tellement fatigués qu'ils mettent toute la fin de la journée et une partie de la nuit pour parcourir les 6 kilomètres qui nous séparent de l'échelon où ils savent pourtant trouver le calme, la sécurité et le repos..

Quand on dit que le front de VERDUN était un véritable enfer on n'a rien exagéré. Sur les nombreux théâtres d'opérations de la grande guerre, aucune région n'a vu autant de combats aussi terriblement meurtriers, d'épisodes aussi dramatiques, de si nombreux, de si beaux actes d'héroïsme et aussi, hélas ! Autant de morts que VERDUN. VERDUN a été le point culminant de la grande tragédie mondiale qui s'est déroulée de 1914 à 1918.

VERDUN ! Ce nom est un titre de gloire dont ont le droit de s'enorgueillir tous ceux qui ont participé à la défense de la ville martyre.

25 juin : Départ du bois de la Ville pour **Triancourt**. Malgré leur grande fatigue je constate avec plaisir que la joie commence à revenir sur le visage de mes gradés et de mes hommes. Cette joie vient de ce qu'ils ont l'assurance d'avoir fait tout leur devoir pendant cette longue période au cours de laquelle ils ont été soumis à de si terribles épreuves ; mais elle est due aussi au bien-être tout à fait légitime qu'ils éprouvent en se voyant enfin sortis de cette fournaise infernale dans laquelle, pendant de longs jours ils se sentaient constamment en danger de mort.

En arrivant à Triancourt, ayant enfin un logement à ma disposition, je puis procéder au nettoyage complet de mon individu et me débarrasser de « certains locataires » qui me gênent beaucoup depuis longtemps.

Dans un lit confortable, douceur qui ne m'a pas été permise pendant mon séjour à VERDUN, je passe une nuit on ne peut plus reposante qui n'a rien de comparable avec celles si mouvementées de la côte de Froide Terre.

26 juin : Etape sans histoire de Triaucourt à **Etrepy** (60 km S.O. de VERDUN).

27 juin : D'Etrepy nous allons à **Ambrière** où nous nous arrêtons que très peu de temps avant d'aller dans la soirée cantonner à **Hauteville** (Marne).

28 juin : Repos à Hauteville. Le gîte est agréable ; cette journée d'été par un temps légèrement couvert est d'une douceur exquise ; Oh ! Qu'il fait bon vivre après les heures terribles passées en secteur.

29 juin : Départ dans la soirée pour aller embarquer à **Vitry-le-François**. Nous arrivons à la gare lorsqu'il fait nuit noire.

Après de longues recherches, je puis enfin rencontrer le commissaire militaire, un jeune capitaine plein de morgue qui m'accueille plutôt cavalièrement. Cet embusqué de 1^{ère} classe pousse même la désinvolture jusqu'à me laisser seul avec un malheureux petit secrétaire incapable de me donner le moindre renseignement.

Peu décidé à me laisser faire, je pénètre de force dans le local où s'est enfermé le commissaire et le prévient que s'il ne vient pas lui-même, sur le champ, me montrer le train qui m'est destiné, je le ferai conduire sur le quai « manu militari ».

Mon attitude énergique en impose de suite à ce monsieur qui déshonore les galons qu'il porte et pendant toute la durée de l'embarquement il est tout plein d'attentions pour moi et ne me lâche pas plus que mon ombre.

30 juin : Débarquement à 6 heures en gare de **Mézy** et cantonnement à **Courpoil** près d'**Epieds** (marne).

1^{er} au 5 juillet : Repos à Courpoil. Chasse au lapin de garenne qui pullule dans les environs.

Nos cuisiniers rivalisent de zèle et nous préparent chaque jour des repas gargantuesques. Cela nous change des menus d'avril, mai et juin qui se composaient exclusivement de viande toujours insuffisamment cuite et d'un morceau de pain plus ou moins dur, le tout arrosé de vin aigre et d'un peu de café froid.

A ce régime nous reprenons peu à peu la graisse perdue au front.

6 juillet : Départ de Courpoil pour **Marvy-St-Mard**.

7 juillet : De Marvy-st-Mard nous allons à **Sept-Monts** (6 kms S.E de **Soissons**).

C'est dans cette région que nous allons de nouveau être engagés. La division territoriale du **12^e C.A.** tient le secteur qui a la réputation d'être on ne peut plus tranquille.

Cela va nous changer.

8 juillet : Nous prenons position à 50 mètres au sud de **Billy**, village situé sur la rive gauche de l'Aisne. De là nous découvrons très nettement **Soissons** qui a tout son faubourg nord détruit mais qui semble n'avoir pas encore trop souffert dans la partie située au sud de la rivière. Les habitants du reste sont encore là et profitent de la présence des troupes pour faire bien marcher leur commerce.

9 au 21 juillet : Notre installation dans les baraques en planches construites au milieu d'un bois charmant où poussent les fraises et où mûrissent les cerises nous assure un confort parfait et une sécurité absolue tellement le boche est calme devant nous.

Nous jouissons là d'un repos aussi complet que si nous étions en villégiature à la mer ou à la montagne.

Je profite de cette situation inespérée pour faire des visites fréquentes à Soissons et aussi pour aller demander à déjeuner à mon beau-frère Roumaillac qui est avec son groupe tout près de là, à Assy. De son côté mon beau-frère ne manque pas de venir à plusieurs reprises apprécier en connaisseur les talents culinaires de mon « maître coq », le sympathique Pierre.

C'est presque la vie de famille que je mène là, aussi j'ai l'impression que ce régime ne pourra pas durer longtemps. Ce serait trop beau.

Pendant notre court séjour à Billy, un seul petit bombardement provoqué par l'atterrissage forcé d'un de nos avions dans une clairière voisine de nous et bien visible des boches.

Grâce au concours de mon personnel l'avion peut être dégagé sans avoir été atteint par les obus. Nous hospitalisons pendant 2 jours le pilote et son passager, un superbe terre-neuve qui paraît très à l'aise dans la carlingue.

22 juillet : Une batterie du **25^o Régiment d'artillerie** vient de prendre notre place. Cette fois-ci c'est avec un peu de peine que nous quittons la si agréable région de Billy. Nous ne demanderions pas mieux d'y rester quelques jours encore mais il faut aller vers d'autres horizons.

23 juillet : De **Mesmin** où nous sommes venus après notre relève nous allons à **Maast-et-Violaine**.

Dans la soirée je pars en reconnaissance pour **Bourg-et-Comin**. Mon secteur sera désormais le **chemin des dames** qui a eu, lui aussi, assez souvent les honneurs du communiqué.

24 juillet : A la tombée de la nuit ma batterie vient relever une unité du **27^o régiment d'artillerie**.

De nombreuses grottes, la plupart très spacieuses, sont voisines de ma position et peuvent être utilisées pour loger confortablement mes hommes et mes chevaux.

Personnellement, étant l'héritier direct du capitaine du **27^o** que je remplace, je devrais avoir comme logement une gentille maisonnette fort bien meublée et bien protégée par un gros rocher mais mon chef d'escadron s'en est emparé.

Puisque « la force prime le droit » je suis dans l'obligation de me contenter d'une petite casemate creusée dans une mauvaise tranchée.

Cette casemate ne me convient pas, de plus je ne puis admettre comme légitime le procédé employé par mon chef de groupe. Aussi, dans la nuit, aidé d'un camarade, je vais creuser un petit entonnoir dans le jardin contigu à la maison que je convoite.

Dans cet entonnoir je place quelques grenades que je fais exploser avec une mèche lente.

La détonation, sans être trop violente, est suffisamment forte pour simuler l'éclatement d'un obus.

Cela suffit pour faire déménager mon chef d'escadron et me permettre de prendre possession de l'immeuble qui, indûment, m'avait été soustrait.

Le lendemain je suis taxé d'imprudent lorsqu'on me voit installé dans ce logement qui, d'après le témoignage de mon chef, l'a échappé belle la nuit d'avant.

Plus tard je fis à mon commandant l'aveu de cette plaisanterie qui ne manquait pas d'audace et était contraire à la discipline.

Le brave homme voulut bien en rire et me pardonner.

25 juillet au 22 septembre : Nous restons dans cette région de Bourg-et-Comin et plus exactement sur la hauteur voisine dénommée « **Madagascar** ».

De la position de batterie on découvre très bien les villages détruits de **Beaume** et de **Chivy** occupés par notre infanterie.

La température s'y prêtant et le boche étant de bonne composition notre séjour est plutôt fait de calme et de repos.

Seuls quelques canons de tranchée ennemis parfois trop turbulents m'obligent à exécuter des tirs de courte durée mais toujours bien efficaces parce que la fumée des départs est facile à repérer et situe exactement l'emplacement de ces engins.

23 septembre : Relève par une batterie du **19^o régiment d'artillerie** et cantonnement au village de **Barbonval** (8 km N ; de **Fismes**).

24 septembre : Etape de Barbonval à **Aouchy** (17 km S. de Fismes).

25 et 26 septembre : Repos à Aouchy. Je suis logé dans une grande ferme dirigée par une vieille dame qui n'a pour l'aider que 4 de ses petits-fils dont l'aîné a 17 ans et le plus jeune 12 ans. Malgré le jeune âge de ces enfants la propriété qui a plus de 50 hectares d'étendue est parfaitement cultivée et les nombreuses bêtes à cornes qui garnissent les étables sont en très bon état. C'est là un bel exemple d'énergie, d'initiative et de travail que celui donné par cette famille française dont le chef fait lui aussi son devoir au front.

27 septembre : Départ d'Aouchy pour **Vieux-Vézilly**.

Ce déplacement de 9 km à peine ne semble pas très motivé et a l'inconvénient de nous faire quitter un cantonnement convenable pour aller en occuper un autre où nous sommes très mal.

28 septembre au 19 octobre : Séjour à Vieux-Vézilly. Notre temps est consacré à l'instruction du personnel et aussi à la recherche des champignons qui poussent en quantité dans la forêt voisine.

Nos promenades dans les bois sont parfois agrémentées par la rencontre de sangliers qui semblent être là comme chez eux et sont le fléau des jardins du voisinage qu'ils dévalisent chaque nuit.

J'organise une battue pour chasser ces animaux nuisibles mais cette battue ne donne d'autre résultat que la menace d'un procès-verbal de la part d'un garde forestier.

Notre zèle est bien mal récompensé.

20 octobre : Nous partons de Vieux-Vézilly pour nous rendre à **Courtiezy** (Marne).

Une forte gelée blanche annonce l'approche de l'hiver. En cours de route je rencontre mon beau-frère Roumaillac, maintenant au **1^{er} groupe** de mon régiment, en train de livrer bataille avec un bel étalon gris, sa monture de guerre.

21 octobre : De Courtiezy nous allons à **Bézu-le-Guery** (Aisne). Etape sans histoire mais par temps sec et froid.

22 octobre : Départ de Bézu-le-Guery et cantonnement à **Lézy-sur-Ourcq** (Aisne) où je suis l'hôte d'un aimable sucrier qui m'invite à dîner et me fait visiter en détails son usine exploitée uniquement à l'aide de prisonniers allemands !

La chambre luxueuse qui est mise à ma disposition est le théâtre d'un drame sans gravité dont mon ordonnance Galmot est la victime.

Le brave garçon venait m'apporter ma cantine ; chaussé de souliers à gros clous, il marchait sans y prendre autrement garde sur le parquet ciré, trop bien ciré. Brusquement ses deux pieds glissent en même temps et le voilà sur le dos sans abandonner sa charge faisant le trajet de la porte à la fenêtre opposée.

Témoin de ce petit accident, je ne puis m'empêcher de rire tandis que le malheureux Galmot se relève en maudissant les gens qui ont la manie de transformer en patinoire le plancher de leurs appartements.

23 octobre : Nous allons cantonner à **Villers-le-Petit** (4 km S. de Crépy-en-Valois).

24 octobre au 3 novembre : Séjour à Villers-le-Petit. La famille Chevalier chez laquelle je loge est très sympathique et me donne l'occasion, comme à Aouchy, d'admirer une vaste exploitation agricole de plus de 200 hectares où l'on ne cultive que le blé et la betterave à sucre. 30 chevaux superbes et 60 bêtes à cornes sont utilisés pour les transports et les labourages.

Le personnel de la ferme est encadré comme au régiment par des chefs de service ; depuis le matin jusqu'au soir le travail est réglé minute par minute d'après une progression fixée par Mr Chevalier. Nous n'avons pas idée de cette organisation dans nos pays de Charente et de Dordogne où le régime est le morcellement de la propriété.

4 novembre : Nous embarquons à 6 heures du matin à la gare d'**Ormoy-Villes** et arrivons en gare de **Boves** (8 km S.E. d'Amiens) à midi.

Dans la soirée nous allons cantonner à **Cottenay** (7 km S. de Boves).

5 et 6 novembre : Séjour à Cottenay. J'admire l'inconscience d'un jeune capitaine de cavalerie qui ne se fait aucun scrupule de diriger dans cette localité loin du front un petit dépôt de chevaux.

Evidemment cet officier est moins exposé ici que dans la tranchée mais s'il avait le sentiment du devoir un peu plus développé il ne manquerait pas de céder sa place, qui est une réelle embuscade, à un camarade plus âgé que lui.

7 novembre : Par une pluie battante nous allons de Cottenay à **Lamotte-en-Santerre**. Arrivés à l'étape il pleut toujours et nous n'avons pour nous abriter qu'un mauvais hangar ouvert à tous vents. Nos chevaux, mis à la corde en plein champ, ne tardent pas à arracher les piquets et s'échappent dans toutes les directions. Pendant le reste de la journée et toute la nuit les gardes d'écurie sont assez occupés à leur courir après.

8 novembre : Au moment d'atteler, une dizaine de chevaux manquent à l'appel. Heureusement, tout près de nous est installé un autre groupe d'artillerie qui est encore au bivouac. Nos conducteurs démontés, peut-être un peu trop débrouillards, sans aucune hésitation vont recruter là les animaux qui leur manquent. Le mauvais temps a sans doute fait relâcher la surveillance de nos voisins puisque ce larcin s'effectue sans anicroche.

Pour ma part, ayant la conviction que cette opération se résumera par un simple échange de chevaux, je n'y oppose pas mon veto.

Vers midi nous arrivons dans un camp voisin de **Cappy**. C'est dans une véritable mer de boue, nous en avons jusqu'aux genoux, qu'il faut former le parc et mettre pied à terre.

Dans la soirée et encore sous la pluie je vais reconnaître la position que je dois occuper. Je trouve là une batterie du **6^o régiment d'artillerie** installée dans des conditions lamentables et dont le capitaine me donne l'impression de n'avoir aucune connaissance de son secteur.

Les objectifs qu'il doit battre sont pourtant d'importance car ils se nomment : **Biaches** et **la Maisonnette**, deux noms qui ont eu leur célébrité dans le communiqué.

9 novembre : Après un examen sérieux de la région, et par mes seuls moyens, je puis enfin m'orienter et me mettre au courant de la mission qui m'est confiée, l'officier que je remplace étant incapable de me donner le moindre renseignement.

10 novembre au 19 décembre : Pendant cette période nous poursuivons nos travaux de protection et d'organisation, tout en exécutant des tirs journaliers sur les ouvrages allemands et sur la ville de **Péronne** qui n'est qu'à 3 kilomètres de là.

Le boche réagit toujours violemment et met hors de combat plusieurs servants. Mon brigadier téléphoniste, celui qui m'avait demandé pendant la retraite de charger avec le **21^o chasseurs**, est tué à son poste par un obus qui pénètre dans son abri.

Le 17 décembre nous sommes, mon lieutenant et moi, en train de dîner lorsqu'un projectile tombe exactement devant notre sape. Le souffle de l'explosion est tellement puissant qu'il emporte la nappe et avec elle tout ce qui s'y trouvait sur la table. Jamais couvert n'a été enlevé si promptement !

Nous n'avons heureusement aucun mal mais je me trouve avec mon camarade dans un nuage de fumée et de poussière qui est plutôt désagréable.

Le voisinage de la Somme et la pluie qui tombe presque tous les jours ont transformé le secteur en un véritable marécage; nos abris sont très souvent inondés et les boyaux de communication presque impraticables. Défense est faite de circuler isolément parce que nombreux sont les hommes qui ont déjà trouvé la mort en s'enlisant dans la boue. La boue de la Somme ! Tous les régiments qui sont passés par là en ont emporté un souvenir d'horreur.

20 au 21 décembre : Pour permettre à mon personnel de prendre un peu de repos on me prescrit de rejoindre mon échelon resté près de Cappy.

Si nous sommes là à l'abri des obus nous n'en restons pas moins exposés aux intempéries car nous logeons dans de petits cahutes de pierres qui n'arrêtent ni la pluie ni le froid et qu'il est impossible de chauffer.

Au lieu d'un repos c'est plutôt un supplément de fatigue que nous vaut notre secteur à Cappy.

22 décembre : A 10 heures du soir, par une nuit froide et obscure, je reçois la mission d'aller chercher nos canons à la position où j'étais 2 jours avant et de m'installer un peu plus en arrière entre **Herbécourt** et **Faucourt**.

Le point qui m'est désigné sur la carte manque complètement de précision aussi j'éprouve mille difficultés pour pouvoir m'y rendre.

Arrivé là je ne trouve absolument rien de construit et passe le reste de la nuit à la belle étoile et en battant la semelle pour me réchauffer.

Dès l'arrivée du jour mon personnel se met activement au travail afin d'édifier des abris et mettre la batterie en état de tirer.

Le temps presse paraît-il car nous devons prendre pour notre compte le barrage d'une batterie du **52^e régiment d'artillerie** qui a subi de lourdes pertes au cours de la nuit aussi bien en hommes qu'en matériel.

23 décembre 1916 au 20 janvier 1917 : Fréquemment pendant cette période nous exécutons des tirs sur **Biaches** et les environs, sur **la Maisonnette** et sur **Péronne** que les allemands occupent fortement.

C'est presque tous les soirs entre 20 heures et minuit que je bombarde Péronne. Vers ces heures là les boches, bien abrités dans des maisons dont la plupart sont encore intactes, se disposent à passer la veillée autour d'un bon feu. Le moment ne peut donc être plus favorable pour les taquiner et aussi pour en faire passer quelques uns de la vie à trépas.

Bien approvisionné en obus asphyxiants, opérant par surprise, en 4 minutes j'envoie sur la malheureuse ville, tantôt sur un quartier tantôt sur un autre, plusieurs centaines de projectiles.

Immédiatement quand le temps est bien calme on entend sonner l'alerte aux gaz et on aperçoit des lumières s'agiter dans tous les sens chez nos ennemis. Plus l'agitation est grande plus je suis satisfait. Cette petite opération est la seule distraction que je puis procurer à mon personnel par ces longues et froides soirées d'hiver. Quelquefois le boche apprécie mal cette plaisanterie et riposte rageusement. C'est ainsi que le 4 janvier, au moment de l'arrivée du ravitaillement, une rafale de 150 tombe en plein sur la batterie. Surpris par ce tir aussi précis mon personnel laisse là boules de pain et bidons de « pinard » et se précipite aux abris.

Tous mes hommes ne se sont pas malheureusement tirés indemnes de ces coups de surprise : des gémissements se font entendre tout près de moi et je vois, étendus dans le boyau à moitié recouverts de terre mes deux cuisiniers.

Vite je me précipite à leur secours et dégage l'aide cuisinier, Meignant, un corrézien bien sympathique et tout dévoué, qui porte une profonde blessure au bras droit. Quant à mon fidèle Pierre, mon maître coq depuis le début de la guerre, je m'aperçois qu'il a tout le corps criblé d'éclats d'obus et que sa jambe droite est coupée au-dessus de la cheville.

Aidé de mon ordonnance Galmot je le mets sur mon dos et le porte au poste de secours voisin où il ne tarde pas à expirer. C'est un deuil de plus à ma chère **7^e batterie**. La mort de cet excellent et si brave soldat me frappe profondément. Je dois me raidir pour ne pas pleurer en apprenant cette bien triste nouvelle à ses camarades qui m'attendent anxieusement à la batterie.

A partir du 15 janvier des batteries anglaises viennent s'installer auprès de nous et petit à petit prennent tout notre secteur à leur compte. Cette arrivée de renforts nous libère de notre mission dans la Somme.

21 janvier : Notre consigne est définitivement passée. Nous quittons Cappy et allons cantonner à **Aubigny**. Tous les éléments du **12^e corps d'armée** sont dans les environs, concentrés près de la voie ferrée de Paris à Amiens ; ils sont prêts à être enlevés au 1^{er} signal.

Nous souffrons de la rigueur du froid et cela d'autant plus que nous sommes logés dans de mauvaises granges ouvertes à tous les vents et où il n'y a pas un brin de paille. Encore plus malheureux que nous nos chevaux sont en plein air à la corde.

22 au 24 janvier : Toujours à Aubigny avec le même manque de confort.

25 janvier : Nous quittons Aubigny pour aller embarquer à **Longueau**. Trajet pénible par suite du froid et de la route verglacée. Départ de Longueau à 6 heures du soir en chemin de fer.

Les wagons ont la plus grande partie de leurs vitres brisées aussi faut-il se remuer constamment pour ne pas geler, comme le sont déjà le pain et le vin qu'on nous distribue. Nuit atroce.

26 janvier : A 4 heures du matin nous débarquons à **St-Hilaire-au-Temple** en Champagne. Le froid est toujours excessif et la nuit tombe. Pas de lumière dans la gare et dans les voitures hommes et chevaux sont frigorifiés.

Nous prenons la route de **Courtisols** (8 kms à l'est de Châlons sur la route de Ste-Menehould) qui est notre cantonnement désigné.

Le trajet a une longueur de 17 kilomètres. La route, encore verglacée, occasionne de nombreuses chutes de chevaux aussi la marche est excessivement lente : 3 kilomètres à l'heure. Nous n'arrivons à l'étape qu'à 10 heures du soir. Il faut s'installer plutôt mal que bien dans des maisons que l'on devine à peine dans l'obscurité.

27 au 30 janvier : La situation est améliorée par une meilleure répartition du logement. Nous pouvons enfin prendre un petit air de feu après en avoir été privés pendant une semaine. Avec ce bien-être relatif la gaieté revient.

Notre popote réunit tous les officiers du groupe et les achats que nous pouvons faire à Châlons nous permettent d'avoir une table convenable. Le vétérinaire, Mr Maire, remplit les fonctions de maître d'hôtel avec beaucoup de distinction et d'autorité. C'est un camarade charmant mais un peu maniaque au point que, pendant le repas, il ne peut souffrir une bouteille sans son bouchon. Bien entendu, nous nous évertuons tous, après avoir versé à boire, à ne point reboucher la bouteille. Aussi, après chacune des opérations de ce genre, on voit Mr Maire se lever et venir en bougonnant mettre le bouchon en place. C'est souvent que l'on verse à boire, c'est aussi souvent que notre popotier remplit ponctuellement sa mission. On rit, Mr maire se fâche, menace de quitter la table mais reste cependant car il semble persuadé que son rôle principal à la guerre est, après avoir assuré la santé de nos chevaux, d'empêcher le vin de s'éventer.

31 janvier : Nous abandonnons Courtisols pour remonter vers le front du côté de **Suippes**. Une épaisse couche de neige recouvre le sol. Il fait toujours très froid. Le pain est tellement durci par la gelée qu'il faut le couper avec une hachette.

En arrivant vers la position que nous devons occuper un peu au nord de la **ferme des Magnés**, nous sommes très incommodés par une émission de gaz lancée par les boches. De ce fait la division qui se trouve à notre gauche subit des pertes assez légères.

Une batterie du **15° d'artillerie** nous cède la place dans ce secteur que nous connaissons bien pour y avoir déjà passé l'hiver 1914-1915.

1^{er} au 15 février : Pendant cette période, après avoir pris toutes les dispositions utiles pour nous préserver des bombardements ennemis, nous prenons part à de nombreux coups de main qui ont pour but de faire des prisonniers.

Le 10 février, 18 soldats, 1 sous-officier et 1 officier allemands sont ramenés par le **138° régiment d'infanterie**. Cette petite opération fait bombarder sérieusement ma batterie et un de mes servants, le canonier Lenoble, arrivé la veille, est tué. Le brigadier Lacoste qui est mon téléphoniste et aussi mon cousin se fait remarquer par sa courageuse conduite. Sa belle attitude me procure le grand plaisir de lui faire octroyer la croix de guerre.

Mon poste d'observation, en prévision d'attaques futures, est organisé entre les tranchées françaises et allemandes ; on y accède par un petit tunnel d'une vingtaine de mètres. De là j'ai une vue superbe sur le secteur ennemi. J'en profite le 12 février pour faire une hécatombe de boches qui, se croyant parfaitement défilés, lisaient tranquillement la correspondance qu'on venait de leur distribuer. Le lendemain, revenu à ce poste, je me trouve en pleine attaque ennemie. C'est miracle si je ne suis pas fait prisonnier car le détachement allemand passe en partie sur mon abri pour aller faire une incursion dans nos lignes et en revenir. Ma liaison téléphonique avec ma batterie continuant heureusement à fonctionner, il m'est possible par un tir réglé d'aider nos braves fantassins à se défendre. Après cette chaude alerte qui a duré une demi-heure à peine mais qui m'a paru bien longue, je quitte bien vite ce coin inhospitalier pour rentrer à ma **7°** où l'on est inquiet sur mon sort. En cours de route je trouve une dizaine de boches morts ou blessés ; mes obus ont fait du bon travail.

16 février : Dans la nuit du 15 au 16 février ma position est bombardée par des obus de gros calibre dont quelques uns n'éclatent pas. Le matin du 16, pour me débarrasser de ces projectiles non percutés dont le voisinage est dangereux je les fais exploser.

Cette opération est à peine terminée que je reçois la visite de mon beau-frère Roumaillac. Je suis bien heureux de le voir mais je frémis en pensant que s'il était arrivé 2 minutes plus tôt il se serait trouvé, sans s'en douter, en plein dans la zone d'éclatement de ces énormes projectiles et peut-être ne s'en serait-il pas sorti sain et sauf.

Le danger auquel vient d'échapper mon invité ne l'empêche pas de faire honneur au frugal déjeuner que je puis lui offrir.

17 février : Je reçois l'ordre d'aller m'installer un peu plus en arrière en bordure du petit ruisseau « la Ain » qui alimente tout près l'écluse du moulin de la ferme des Magnés.

18 février au 25 juillet : Assez tranquilles dans cette position, nous nous installons confortablement : une piscine, très fréquentée pendant la saison chaude, est créée, un canot nous permet la pêche au fusil dans l'écluse, aussi carpes et brochets contribuent-ils largement à l'amélioration de notre ordinaire.

Le boche sait bien que nous sommes là et ne nous ménage pas lorsqu'il est de mauvaise humeur. Il est vrai que nous ne sommes pas en reste de politesse avec lui.

De temps à autre nous participons à des attaques locales qui ont pour but de maintenir le personnel en haleine et de faire des prisonniers pour avoir des renseignements sur ce qui se passe de l'autre côté. Le 7 juin un avion allemand fait tomber des bombes sur mon échelon et blesse un sous-officier et 2 hommes. Quelques jours plus tard notre ballon d'observation est descendu par un pilote ennemi, l'observateur peut heureusement atterrir sans mal à l'aide de son parachute.

Souvent la nuit nous sommes soumis à des tirs à la mitrailleuse exécutés à basse altitude par l'aviation ennemie.

Le 13 juillet je reçois une commission composée d'officiers américains qui viennent assister à nos tirs et à nos combats à la grenade. Avant d'entrer dans la danse ils veulent se rendre compte du régime du front et vivre un peu dans son ambiance. C'est une bonne précaution. L'un de ces officiers me demande l'autorisation d'envoyer un obus chez le boche. Avec empressement j'accède à son désir. Ce coup de canon là fut probablement le 1^{er} tiré par les américains au cours de la grande guerre.

Dans la matinée nous avons été témoins d'un épisode de guerre qui nous a fort impressionné.

Le ballon captif de la division, comme à l'habitude, se tient au dessus du secteur. Tout à coup un avion allemand surgit. Les canons contre avions commencent à aboyer.

Cependant, pour ne pas endommager le ballon, ils sont obligés de suspendre le tir. Pendant que l'équipe des aéroliers amène le ballon avec la plus grande hâte, l'observateur s'apprête à sauter dans le vide.

Du secteur voisin accourt un avion de combat français. Trop tard : l'allemand décrit déjà un cercle autour du ballon. L'observateur se jette de la nacelle et fonce dans les profondeurs. Son parachute se déploie et lentement il descend, porté par le vent.

Une petite flamme sort du ballon, une petite détonation sourde ; nacelle et câble tombent à terre. Le ballon brûle mais le boche n'est pas encore satisfait. Il fait demi-tour, harcèle avec sa mitrailleuse l'observateur qui descend en planant, décrit une courbe et lâche deux bombes sur les aéroliers à terre.

L'avion français coupe la retraite au fuyard. Il le tient sous sa mitrailleuse. Le boche laisse croire qu'il est atteint, feint de tomber à pic et veut s'enfuir dans la direction du front. Le français s'est aperçu de la ruse et s'accroche à lui. Il ne reste plus à l'allemand qu'à accepter le combat. Ils volent en virant. La mitrailleuse de l'allemand commence à donner mais elle est aussitôt enrayée. L'aviateur abandonne, s'efforce d'atterrir.

Vainement, car le français, rendu furieux par le lancement des bombes et l'attaque du parachute, ne lâche pas. Sa mitrailleuse vomit une nouvelle gerbe de balles et fracasse les surfaces portantes.

L'avion allemand, dont le moteur tourne à plein, pique du nez avec une vitesse foudroyante et s'écrase dans un ravin d'où fuse un énorme jaillissement de flammes visible de très loin.

Le parachute atteint le sol. Les balles de la mitrailleuse du boche ont déchiqueté la tête de l'observateur. Le français décrit un dernier cercle au dessus de l'adversaire abattu, gagne de la hauteur et, rentrant chez lui, survole le front à grande altitude. Le terrible drame vient de prendre fin.

26 juillet : Ma batterie est relevée par *la 24^e batterie* du *252^e régiment d'artillerie*.

27 juillet : Cantonnement à **Bussy-le-Château**. Je suis logé chez un brave homme qui fait de l'élevage d'abeilles. J'en profite pour me procurer du miel exquis.

Il reste à la maison ses deux filles qui pour le moment allaitent un petit négrillon. Il paraît qu'un régiment de sénégalais est resté longtemps dans la région !

28 juillet : Départ de Bussy-le-Château pour **St-Pierre-aux-Oies**

29 juillet au 11 août : Repos à St-Pierre. Cantonnement assez confortable.

Le 30 juillet un orage très violent couche les peupliers qui bordent le ruisseau ; ces arbres tombent sur mes voitures et en démolissent 5 (2 canons et 3 caissons). Gros travail pour dégager le matériel.

Le 9 août le général Gouraud, commandant la *4^e armée* passe en revue la *23^e division* (la nôtre) et me remet la croix de la légion d'honneur. Cette croix, les gradés et hommes de ma batterie ont tenu à me l'offrir.

Une fois de plus par ce geste délicat mes chers poilus ont voulu me témoigner leur sympathie; j'en suis profondément ému.

12 août : Départ pour **Suippes**.

13 août : Le matin je pars en reconnaissance, le soir ma batterie vient me rejoindre. Nous reprenons la position cédée au *252^e d'artillerie* le 26 juillet.

14 août au 10 octobre : La guerre de position continue par des bombardements journaliers et par de nombreux coups de main.

Le 3 septembre 2 bataillons du *138^e* font une longue incursion dans les tranchées allemandes et ramènent 40 prisonniers. Cette attaque avait pour but de faire avorter une forte émission de gaz en préparation chez le boche.

Le 2 août un obus ennemi tombe sur un observatoire d'artillerie et tue 2 officiers d'un régiment voisin, 1 sous-officier (le maréchal des logis Faucher, de Champagne-Fontaines) et 3 téléphonistes. Le maréchal des logis Faucher avait été très longtemps à la *7^e*. Connaissant bien sa famille je suis chargé de lui faire part de la triste nouvelle. Bien pénible mission !

11 octobre : Nous sommes relevés par la *1^e batterie* du *24^e régiment d'artillerie* et allons cantonner à **Recy** (7 kms ouest de Châlons).

12 octobre : Etape à **Ay** (6 kms nord d'**Epernay**) pays du bon champagne. Hommes et chevaux sont fatigués par les 2 kilomètres qu'il a fallu parcourir par une pluie diluvienne qui est tombée sans arrêt depuis le départ jusqu'à l'arrivée.

13 octobre : Nous allons d'Ay au camp de **Chambrecy** (3 kms S-E de **Ville-en-Tardenois**). Comme la veille nous souffrons du mauvais temps.

14 octobre au 11 novembre : Séjour au camp de Chambrecy et au camp de **Poilly**. Poilly se trouve à 3 kms au nord de Chambrecy. Nous sommes très mal dans ces deux camps très mal organisés, où l'on enfonce dans la boue jusqu'aux genoux. Il pleut dans les locaux en planches qui nous sont affectés et nos chevaux sont dehors à la corde ; Comme lieu de repos, ce n'est pas très bien choisi.

12 novembre : Dans la nuit du 11 au 12 nous recevons l'ordre d'aller embarquer à **Epernay** avec l'Italie comme destination. A Epernay nous percevons 4 jours de vivres et quittons la gare après un embarquement rapide à 14 H 45.

Par **Châlons**, **Vitry-le-François**, **St-Dizier**, **Langres**, **Gray**, **Bourg**, **Ambérieux**, **Lyon**, **Vienne**, **Valence**, **Veyres**, **Gap** et **Embrun**, nous arrivons à **Briançon** le 14 novembre à 15 heures.

Là, il faut débarquer car c'est le terminus de la voie ferrée.

Installation rapide dans un cantonnement passable. Personnellement je suis logé chez le directeur de la laiterie qui me reçoit on ne peut mieux et me confie 500 frs avec prière de remettre cette somme aux religieuses de Suze (Italie) où sa fille est en pension.

Le **12^e corps** en entier est en route pour l'Italie. L'artillerie passe les Alpes par le col du Mt Genève, l'infanterie plus favorisée est acheminée par Vintimille. Les anglais, toujours pratiques, se sont réservés la ligne Modane-Milan pour le transport de leurs troupes. Dans quelques jours 4 divisions françaises dont 2 du **12^e corps** et 2 divisions anglaises seront à pied d'œuvre pour venir en aide aux italiens qui viennent de subir une sérieuse défaite à **Caporetto**, où ils ont eu 150 000 prisonniers.

15 novembre : Nous quittons Briançon à 7 heures avec comme destination **Suzanna** (Italie). Avant de partir on nous a débarrassés de nos bagages que des camions de l'intendance passeront de l'autre côté des alpes. Le chef de ces camions est un élégant lieutenant du train, monoclé et pommadé, qui trouve bien au-dessous de lui de prendre la consigne des bagages et des vivres qui lui sont momentanément confiés. Je profite de cette circonstance pour lui subtiliser une barrique de bon vin qui sera très appréciée de mes hommes pendant le voyage à travers la montagne.

De Briançon au col du **Mt Genève**, la route est en pente ascendante très forte, aussi nos chevaux peinent-ils beaucoup pour y traîner le matériel.

Du Mt Genève à Suzanna, au contraire, la descente est continue et excessive et les freins sont parfois insuffisants pour enrayer la poussée des voitures.

C'est à midi que nous franchissons la frontière par ce chemin déjà parcouru à de nombreuses années d'intervalle par Annibal et Napoléon.

Nous sommes assez fiers d'être les imitateurs de ces deux grands chefs. A Suzanna, nous sommes accueillis avec beaucoup d'enthousiasme par la population italienne.

16 novembre : Départ de Suzanna pour **Oulx**. La descente continue à être raide mais la route est bien meilleure que la veille. Nous sommes encore très bien reçus à Oulx où nous profitons de l'avantage du change qui nous donne 145 livres pour 10 frs. Il fait un froid sec.

Un ciel sans nuages et un air très limpide nous permettent de jouir entièrement de la splendeur de ce grandiose paysage montagneux.

17 novembre : D'Oulx nous allons à **Suze**. Moins heureux que pour l'étape précédente, nous avons des difficultés de route dues au mauvais état du chemin et à ses nombreuses sinuosités. A plusieurs reprises c'est miracle si nos voitures ne roulent pas dans les ravins profonds qui bordent la route. Seule l'adresse éprouvée de nos conducteurs nous évite des accidents qui ne pourraient être que très graves. La population de Suze, très aimable, nous fournit un confortable logement. Personnellement je suis logé chez l'évêque qui se donne la peine de me montrer lui-même la chambre qui m'est réservée.

Dans la soirée une musique militaire italienne joue la Marseillaise devant l'hôtel où nous dînons.

Dans les rues les soldats italiens et les nôtres forment des groupes joyeux où la plus cordiale camaraderie règne. Le général Cdt d'armes de Suze nous souhaite la bienvenue dans un français très pur et nous dit sa joie de nous voir dans son pays au moment où le désastre de Caporetto a causé des inquiétudes graves à ses compatriotes : « Maintenant que vous êtes avec nous, dit-il, tous les espoirs nous sont permis car la victoire n'a jamais abandonné les couleurs de la France ».

Après avoir entendu ces paroles flatteuses nous sablons le champagne et nous crions tous en cœur : Vive la France ! vive l'Italie !

18 novembre : A 15 heures nous embarquons à la gare de Suze (Suze se trouve sur la grande ligne Modane-Milan). J'ai beaucoup de mal à me faire désigner le train qui m'est réservé parce que le chef de gare, ayant fêté trop dignement notre arrivée dans sa localité, s'en va en titubant sur les voies, sa belle casquette polygalonnée à la main, et n'arrive pas à découvrir les wagons que je réclame. En désespoir de cause je le convie au buffet et m'en débarrasse en le laissant en tête à tête avec un bon flacon de « spumante ».

Sans perdre de temps je me rabats sur un autre employé, un peu moins ivre que son patron, qui me donne enfin satisfaction.

Par **Turin** et **Milan**, où les dames de la croix rouge italienne nous offrent un vin d'honneur agrémenté d'un discours de bienvenue en langue italienne, très aimable à n'en pas douter, mais dont nous ne comprenons pas un mot. Nous filons sur **Brescia**.

19 novembre : Arrivée à Brescia à midi. Halte repas; abreuvoir pour nos chevaux.

Après être passés à **Sonato**, nous arrivons à **Castelnuova**, petite localité sise près au sud-est du **lac de Garde**.

C'est là notre point de débarquement qui commence par une nuit très noire à 22 heures.

20 novembre : A 3 heures du matin nous quittons la gare de Castelnuova et nous recevons l'ordre de nous rendre à **Peschiera** où sont déjà, paraît-il, les 2 autres batteries du groupe. 13 kilomètres séparent ces deux localités. L'obscurité est grande et j'ai beaucoup de mal avec la mauvaise carte que je possède à me diriger. En cours de route nous dépassons un groupe d'artillerie italien en guenilles et nu-pieds qui traînent à la bricole un gros canon de siège d'un modèle préhistorique.

Ces soldats, interrogés, nous déclarent venir de cette façon directement de **la Piave**, à plus de 200 kilomètres de là !

Cette 1^{ère} rencontre avec l'armée italienne du front nous produit une mauvaise impression.

Sise sur les bords du lac de garde, Peschiera est une ville fortifiée ; un mur imposant percé de 4 ou 5 portes seulement en défend l'accès. Je me présente à l'entrée est : là des italiens veillent. Leur chef me refuse le passage sous prétexte que le bruit de mes voitures réveillerait les habitants.

Je rends hommage à l'attention aimable de ce brave homme à l'égard de ses compatriotes, mais, sans hésiter, je passe outre. Tant pis si par ma faute le sommeil des Peschierains ? est troublé !

Quand j'arrive sur la place centrale de la ville des carabinieri (gendarmes italiens) viennent se mettre à ma disposition et me déclarent qu'aucune troupe française n'est arrivée avant moi à Peschiera.

Le commandant d'armes italien n'a reçu aucun ordre concernant mon logement.

Je ne veux pourtant pas finir la nuit au clair de lune ; mes hommes sont très fatigués et il fait froid.

J'envoie des gradés dans différentes directions à la recherche d'un abri problématique.

Bientôt l'un d'eux, le brigadier Aubinat, de Ribérac, avec son patois pourtant bien périgourdin, peut se faire comprendre par un indigène compatissant et se fait conduire dans un couvent de prédicateurs franciscains (oratorio de Francino) où nous trouvons un refuge très confortable. Pour mon compte je m'installe dans une petite cellule de moine où je puis à peine me retourner mais où il y a une bonne couche de paille. Pour le moment cela suffit à mon bonheur.

21 novembre : Dès le matin je vais aux renseignements. Comment se fait-il que je suis seul à Peschiera ?

L'état-major de mon corps d'armée semble se désintéresser de mon sort car les nombreux télégrammes que j'envoie dans tous les sens restent sans réponse.

Les braves franciscains multiplient leurs prévenances pour que notre séjour chez eux soit agréable; l'un d'eux, du sommet d'une tour, nous montre le champ de bataille de **Solférino**, tout près, là, les troupes françaises et en particulier le 78^e régiment se couvrirent de gloire en 1859.

Dans l'après-midi, par télégraphie sans fil, on m'appelle à **Palazolo**, à 13 kilomètres de là, où sont déjà les 2 autres batteries de mon groupe.

Je refais le chemin parcouru la nuit précédente et, en passant à la gare de Castelnuova, je rencontre mon beau-frère Roumaillac arrivant directement de Mareuil, rappelé par télégramme.

Lui aussi est à la recherche de son groupe qui l'a précédé de quelques jours en Italie. Il accepte l'hospitalité que je lui offre et fait route avec nous pour Palazolo (13 kms N-O de **Vérone**).

Bonne réception à notre nouveau gîte d'étape où l'on met une vieille caserne à ma disposition pour loger mon personnel. Mes chevaux, moins bien partagés, sont dehors à la corde.

Ma popote, sous la haute direction de mon chef cuisinier NEBOUT Léopold, de la ville de Blanzaguet, s'installe chez une bonne vieille italienne qui fume la pipe avec une grâce qui ne manque pas de me frapper. Puisque j'ai un invité de marque, Nebout prépare à la hâte un repas de circonstance dans la composition duquel entrent 2 tendres poulets de grain. Ces 2 volailles, rôties à point, sont vraiment appétissantes et vont contribuer à soutenir la bonne réputation de ma table. Malheureusement une forte atteinte est portée à cette

réputation par une distraction de mon maître-coq : Léopold, trop intéressé par la femme à la pipe, a oublié de vider l'un des poulets !

C'est mon invité chargé de découper la viande qui le premier se rend compte de la chose. J'ai beau dire que les italiens font cuire le poulet comme nous faisons en France cuire la bécasse, mais mon raisonnement n'arrive pas à le convaincre : Il tient absolument à vider le poulet avant de le disséquer ! Ce petit incident, suivant de près celui de la pipe, ne nuit en rien à la gaieté de mes convives.

Je loge chez la Signora Fiorini, la châtelaine de l'endroit, grande éleveuse de vers à soie et propriétaire de presque tout le village de Palazolo. Avec cette docte dame habite sa fille, la Signorina Cécilia, vieille demoiselle plus que quadragénaire mais parfaitement aimable. Ses trois frères, me dit-elle, sont eux aussi à la guerre.

Dès mon arrivée dans cette maison la plus jolie chambre est mise à ma disposition et tous les domestiques sont à mes ordres. Jamais en France je n'ai reçu un accueil aussi chaleureusement amical. Mes deux hôtes multiplient les prévenances à mon égard ; elles m'accablent de questions auxquelles je ne puis répondre parce que je ne comprends pas un mot de ce qu'elles disent : la vieille dame parle trop bas et sa fille a un débit trop rapide dans cette langue italienne que j'ignore encore.

22 novembre au 1^{er} décembre : Notre séjour se continue à Palazollo. Je profite de la proximité de la ville de Vérone pour y faire de nombreuses visites et quelques achats. Je puis admirer dans cette vieille cité, berceau de Roméo et Juliette, les arènes encore en très bon état, des palais des V^e et VI^e siècles qui, malgré leur grand âge, ont bien fière mine et ne manquent pas d'attirer l'attention du passant, la via Massini, où l'on voit de beaux magasins, la piazza de l'herbe où se tient tous les jours un marché très curieux par les éventaires bizarres des nombreux marchands qui s'y installent et les propos vifs et toujours bruyants qu'échangent entre eux les vendeurs et les acheteurs.

Au pied des arènes, sur le corso Vittorio Emanuele, se dresse l'« albergo » du même nom que le corso où, grâce au change, on peut se faire servir un bon repas pour 2 frs 50. Cette auberge est très fréquentée par les officiers français, anglais et américains.

Les officiers italiens y viennent aussi et y font étalage d'une certaine morgue qui n'est pas en rapport avec la modicité de la dépense qu'ils y font.

C'est peut-être pour ces deux raisons que le personnel de l'établissement, très affable avec les autres clients, les néglige ouvertement.

Tous les soirs en rentrant à mon logis de Palazollo il me faut passer au salon, accepter un petit verre d'un vin très doux et excellent récolté dans le pays et causer un long moment avec mes hôtes. Je veux être poli avec ces personnes si aimables mais il m'est pénible de suivre une conversation à laquelle je ne comprends pas un mot. On m'appelle signor capitaine Lavigni et je réponds de temps à autre pour compléter mes gestes et mes sourires par des « Si signora, si signorina » qui sont plus ou moins à propos. Cela suffit sans doute puisque les dames Fiorini redoublent de gentillesse à mon intention. Quand l'heure du coucher arrive et qu'il m'est permis de prononcer le « buona sera » traditionnel, c'est pour moi un véritable soulagement.

Malgré cet état de choses qui m'est particulier et qui n'a qu'un inconvénient relatif, nous passons dans cette jolie petite localité 8 jours très agréables et de repos complet.

2 décembre : Dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre nous avons l'ordre de départ. Le 2 décembre à 7 H 30 nous nous dirigeons sur **Vérone**. Pendant la traversée de cette ville nous sommes accompagnés par une foule d'enfants qui chantent de tous leurs poumons quelques brides de notre « Marseillaise » et poussent des cris de « Evviva la francia » ! Le soir nous partageons le cantonnement de **Les Campagnoli** avec un bataillon du **78^e régiment d'infanterie**. Les Campagnoli est situé à 5 kms à l'est de Vérone.

Il fait un temps superbe qui favorise notre déplacement mais il gèle très fort chaque nuit.

3 décembre : Nous continuons notre marche par **Villanova**, **Montiforté**, **Costalinga** et allons loger à **Bragnoligo**. Cette campagne italienne toute plantée de mûriers, fort bien cultivée, parsemée de jolies petites maisons bien propres et très coquettes, rappelle, avec les vignes en moins, les vignes sont remplacées par des treilles qui grimpent sur les mûriers, la région comprise entre Bergerac et Coutras; de belles routes, bien entretenues et bordées de fossés où coule une eau limpide, sillonnent la plaine en tous sens et la rendent on ne peut mieux praticable. La province de **Vénétie** est du reste la région la plus fertile d'Italie; sa population est très sympathique et aime les français.

4 décembre : La route vers l'est est reprise. Par **Montebello**, où les autrichiens furent battus par le maréchal Lannes en 1800 et par le général Forey en 1859, et **Croceto**, nous arrivons à **Tezzé** où nous sommes particulièrement bien reçus. Là je puis me procurer à bas prix un vin gris de qualité supérieure qui est très apprécié de mes hommes. Jamais, ni avant, ni depuis, en France ou ailleurs, il ne m'a été permis de boire un vin aussi délicieux : c'était un véritable nectar !

5 décembre : Le chemin est repris, toujours dans la direction de l'est vers le front d'où nous arrive le bruit assourdi du canon. Nous traversons **Montechio, Maggioré, Tavernelle, Créazzo**. Arrêt au **Pallazo-Zilery**. Là je suis reçu par le châtelain, officier supérieur italien et homme très aimable mais qui est plutôt pessimiste sur l'issue de la guerre. Quand il se rend compte que je ne partage pas sa façon de voir et que mon optimisme est absolu sur la victoire des alliés, il se lève brusquement de son siège et venant me prendre les deux mains, il me dit d'une voix tout émotionnée : « Vos paroles viennent de me faire un bien inouï, merci de m'avoir parlé comme vous venez de la faire ; comme vous je suis maintenant convaincu du succès de nos armes. Les italiens secourus par les français ont, il y a à peine un demi-siècle chassé les autrichiens de leur sol natal, ils réussiront de nouveau, n'est-ce pas, puisque cette fois encore vous êtes avec nous ».

Cette entrevue eu deux résultats :

Elle redonna la confiance à un italien qui l'avait perdue puis elle me fit déménager du grenier où j'avais une petite mansarde pour aller occuper l'appartement le plus luxueux du pallazo.

Dans la nuit un train chargé de munitions françaises, garé à la station toute proche de Tavernelle, saute en entier. Heureusement cette terrible explosion qui est certainement due à la malveillance, ne fait pas de victime.

6 décembre : La journée se passe à Palazzo- Zilery.

Le châtelain de plus en plus aimable m'invite à un thé. Complètement retourné depuis notre conversation de la veille, il m'assure que la guerre sera finie avant 3 mois. Son optimisme, né d'hier, laisse déjà le mien bien loin en arrière ! Puisse-t-il ne pas se tromper.

7 décembre : Une partie de ma batterie remonte vers le nord et va s'installer à **Castelgomberto**, l'autre partie stationne à **Castigliolo**, localité très proche de Palazzo-Zilery.

8 décembre 1917 au 22 janvier 1918 : Toute ma batterie cantonne à Castelgomberto. Les logements dans le village sont bien peu confortables et la plupart de nos malheureux chevaux sont encore dehors en plein vent malgré le froid qui continue à être très rigoureux.

Castelgomberto est une charmante petite localité sur les premiers contreforts sud de la chaîne des Alpes ; on y pratique l'industrie du ver à soie. Lors de ma visite dans une usine de cette spécialité, j'apprends qu'un cocon de ver à soie de taille moyenne donne un fil qui atteint normalement une longueur de 700 mètres ; ce sont des fils réunis de 3 à 4 cocons qui forment la grosseur ordinaire du fil de soie sur écheveau que l'on trouve dans le commerce.

Une grande partie de la population, surtout les femmes, est employée au dévidement des vers à soie, travail très curieux pour le visiteur mais qui demande beaucoup de patience et d'attention au personnel qui en est chargé.

Dans l'ensemble les habitants de Castelgomberto sont aimables et accueillants, sauf le curé ou plutôt l'archiprêtre car, en Italie, tous les curés que j'ai rencontrés ont toujours prétendu avoir ce titre.

Ce curé qui n'a jamais vu de français sans doute et qui ne connaît d'eux que ce qu'il a pu entendre dire, prétend que nous sommes tous des libres penseurs et des divorcés. Du haut de sa chaire, dès notre arrivée, il a prévenu ses paroissiens du danger qu'ils couraient en nous fréquentant. Toute jeune fille vue dans la rue causant à un soldat français a son nom livré à la publicité et est menacée d'excommunication ; Cet état de chose nous gêne beaucoup dans nos rapports avec les braves gens qui nous logent et aux yeux desquels, a priori, nous ne faisons point figure de brigands.

Après quelques jours de séjour, lorsque nos hôtes ont pu se rendre compte que notre conduite n'avait rien de reprochable et que l'église, le dimanche, se remplissait de « soldati française » conservant pendant tout l'office une attitude recueillie, tout le monde, y compris le curé, se rend compte que nous ne sommes point des sauvages et que nous ne méritons pas d'être traités comme tels.

Ces hostilités commencent à s'atténuer lorsque je peux obtenir de l'archiprêtre l'autorisation de disposer de l'église afin que notre aumônier y puisse célébrer la messe de minuit.

En Italie, je ne sais pour quelle raison, il n'y a pas de messe de minuit, dans la région où j'étais tout au moins. Cette cérémonie fut grandiose. Un chœur composé d'une centaine de chanteurs fit entendre des voix superbes et le « minuit chrétien », entonné par toute l'assistance, fit résonner joyeusement les voûtes du saint édifice. Des italiens, malgré la défense qui leur avait été faite par leur recteur, étaient venus nombreux à cette manifestation et en furent profondément frappés.

Le lendemain lorsque j'allais remercier l'archiprêtre il me fit ses plus sincères compliments et me manifesta bien vivement ses regrets pour l'attitude qu'il avait eu à notre égard depuis notre arrivée.

A partir de ce jour, italiens et français vont avoir à Castelvomberto des relations on ne peut plus cordiales. Ce qui prouve qu'il ne faut jamais juger son prochain sans preuves certaines.

23 janvier : Je laisse ma batterie au cantonnement et vais suivre un cours d'artillerie à **Caprino**, localité située entre le lac de Garde et l'**Adige**, à proximité de **Rivoli**, village célèbre par la victoire qu'y remporta Bonaparte le 14 janvier 1797.

Par **Vicence** et **Vérone**, accompagné de mon fidèle Galmot, je rejoins mon nouveau poste en retraversant, d'est en ouest cette fois et en chemin de fer, cette belle plaine Vénitienne que je commence à bien connaître. En arrivant à Caprino j'apprends par le colonel directeur du centre que je suis désigné pour prendre le commandement du **2^o groupe** du **34^o régiment d'artillerie**, cantonné à **Rivoli** et dans les environs, et pour faire le cours d'artillerie de 75.

Si la 1^{ère} nouvelle ne m'enchanté qu'à demi parce que passant au **34^o** il me faut quitter définitivement ma chère **7^o batterie du 21^o**, la 2^o me surprend et m'inquiète car, venu à Caprino comme élève, c'est une lourde charge pour moi que de prendre au pied levé, sans aucune préparation, les fonctions de professeur dans une école où j'aurai comme élèves une cinquantaine d'officiers français, anglais et italiens.

Il n'y a cependant pas à discuter : les ordres sont là et je n'ai qu'à les exécuter. Immédiatement, je prends mes dispositions pour être à la hauteur de ma tâche.

24 janvier au 20 février : Pendant cette période, tous les jours nous exécutons des tirs dans des champs cultivés où dominent les plantations de vignes. Dans ces champs nous faisons certainement quelques dégâts mais il a été impossible de trouver des terrains incultes pour l'organisation de ces exercices de guerre. L'instruction que nous faisons est absolument nécessaire surtout aux anglais et aux italiens qui n'ont en artillerie que des connaissances très rudimentaires. Tant pis pour les récoltes si les progrès que nous faisons ici en matière militaire peuvent économiser quelque vies humaines.

Je n'ai aucune difficulté dans mon professorat inattendu où mes élèves me donnent satisfaction.

Mon expérience de 3 ans et demi de guerre m'assure une autorité suffisante et le travail que je fournis fait le reste. Le colonel directeur veut bien à plusieurs reprises me manifester son contentement.

En dehors des heures de tir et de manœuvre nous passons des heures agréables dans notre salle de réunion ou au mess. Cette vie commune entre officiers de nationalités différentes ne manque pas d'avoir un grand intérêt car elle nous ouvre à tous, au cours de conversations traitant des sujets militaires et politiques, des horizons nouveaux sur de nombreux points encore obscurs.

De plus nous apprenons à mieux nous connaître et à nous mieux apprécier ; des relations très amicales s'établissent qui ne manqueront pas de s'étendre, de faire tâche d'huile lorsque chacun de nous rejoindra son armée respective.

Pour la clôture du cours le général Fayolle, le Prince de Galles et les Princes héritiers de Belgique et d'Italie viennent présider notre repas d'adieu. La présence de personnalités aussi importantes ne manque pas de produire une forte impression sur tous les officiers présents ; pour ma part je suis heureux de l'occasion qui m'est donnée de me trouver à la même table que 3 jeunes princes qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, seront Rois de leur pays.

21 février : Avec mon groupe je quitte Caprino pour aller rejoindre les 2 autres groupes du **34^o** stationnés à 150 kilomètres à l'est, dans la région sud du plateau d'**Asiago**. Dans la soirée nous cantonnons à **San Massimo** (13 kms ouest de Vérone) pays du vin mousseux bien connu en France sous le nom de « chainti spumante ».

22 février : Etape à **Caldiéro** (20 kms est de Vérone).

23 février : Nous allons à **Zimella** en passant par le fameux pont d'**Arcole** où Bonaparte, le 17 novembre 1795, voyant un de ses régiments battre en retraite sous la pression de l'ennemi, s'avança résolument un drapeau à la main, accompagné seulement de quelques officiers de son état-major pour en barrer l'entrée aux autrichiens qui y arrivaient en nombre.

24 février : Repos à **Zimella**.

25 février : Nous reprenons la route de l'est et allons coucher à **Albettone**.

26 février : Etape à **Mestrino** d'où l'on voit le clocher de la célèbre cathédrale de **Padoue**.

27 février : Arrivée à **Paviola**, petit village sans importance mais où nous trouvons un vaste château qui permet d'assurer au personnel et aux chevaux un logement convenable.

28 février au 5 mars : Séjour à Paviola. Je profite de cet arrêt pour aller faire mes adieux définitifs à ma **7^e batterie** qui a quitté depuis longtemps Castelvomberto où je l'ai laissée le 23 janvier et qui est maintenant dans le secteur du **Monte-Tomba** sur les bords du **Piave**. De Paviola au Monte-Tomba il y a près de 80 kilomètres. Je fais le trajet par des moyens de fortune : auto, train à voie étroite, camions militaires etc.

C'est avec bien du plaisir que je passe quelques instants avec mes bons petits soldats ; c'est aussi avec beaucoup de peine qu'après leur avoir serré la main à tous je me sépare d'eux.

Au **34^e** j'ai déjà trouvé beaucoup de sympathie mais les hommes de la **7^e**, avec lesquels j'ai vécu depuis le début de la guerre, m'ont procuré tant de satisfaction, m'ont été si dévoués, m'ont donné tant de preuves de grande et sincère affection, qu'ils représentent pour moi une véritable famille avec laquelle je voudrais rester jusqu'à la victoire. Les exigences du service, un avancement qu'on me dit être mérité en décident autrement. Il faut me soumettre mais c'est le cœur bien triste que je laisse là ma vieille batterie pour reprendre la route de Paviola.

A Paviola je suis de nouveau aux prises avec le curé qui n'est pas rigoriste à notre égard comme celui de Castelvomberto mais qui a la manie de faire sonner les 4 ou 5 cloches de son superbe campanile tous les matins avant le lever du jour.

Comme je loge tout à côté de l'église, il m'est impossible de profiter de notre repos. Après avoir patienté deux ou trois jours, je me décide à aller trouver le vénérable recteur pour le prier de ne faire actionner son carillon que le plus tard possible dans la matinée afin de ne pas gêner les messages sans fil qui me parviennent au début de chaque journée. Ma demande appuyée par ce motif qui est plutôt une ruse qu'un mensonge, obtient satisfaction et mes hommes et moi pouvons enfin faire des réserves de sommeil qui nous seront utiles lorsque prochainement nous rentrerons dans la bataille.

6 mars au 17 mars : Ordre nous est donné de remonter vers le nord pour nous rapprocher du front. De Paviola, par une pluie diluvienne qui nous trempe jusqu'aux os, nous gagnons la coquette localité de **Sandriago**. Pendant toute l'étape nous suivons les rives de **la Brenta**, très grossie par le commencement de la fonte des neiges qui couvrent encore la montagne d'une couche épaisse. Le mauvais temps nous empêche d'admirer comme il conviendrait la belle vallée de ce fleuve, couverte de riches cultures et agrémentée d'habitations disséminées un peu partout, très coquettes et souvent luxueuses.

A Sandriago je suis logé chez le « syndic », maire du village, homme très aimable et francophile qui me reçoit très bien.

Pendant notre séjour dans ce gîte d'étape nous allons reconnaître l'**Altipiano** où sont engagées les troupes italiennes que nous avons mission de relever. Sur l'Altipiano il y a plus de 2 mètres de neige ce qui fait que la circulation y est très difficile.

En prenant contact avec les soldats de Victorio Emanuele notre impression est plutôt mauvaise ; ils ignorent à peu près tout de leur secteur et leurs batteries sont installées dans des bois de pins géants qui bouchent complètement les vues. Quand on arrive sur la bordure nord de ces bois on a devant soi la plaine d'**Asiago** ;

cette plaine a 5 ou 6 kilomètres de profondeur et autant de largeur. C'est là que se trouvent en présence, séparées par une bande de terrain neutre d'une largeur de 2 à 300 mètres, les infanteries italiennes et autrichiennes.

Aucun mouvement ne peut se produire dans cette cuvette sans qu'il soit vu des hauteurs qui la limitent au nord et au sud.

Au cours de nos randonnées dans cette région il nous est permis de voir, circulant en plein jour, des camions automobiles venir ravitailler les troupes jusqu'aux 1ères lignes.

Ces camions sont soit italiens, soit autrichiens ; une entente tacite entre les deux belligérants est nettement établie puisque, d'un côté comme de l'autre, on ne cherche pas à empêcher ces mouvements auxquels nous n'étions pas habitués sur le front français.

17 au 20 mars : Nos reconnaissances étant terminées, nous partons avec notre matériel, nos canons sont chargés ou traînés par des camions, les chevaux sont laissés dans la plaine. A vol d'oiseau la distance qui sépare Sandrigo de l'Altipiano est de 3 kilomètres à peine. Par la route qui serpente sur les flancs de la montagne et qui nous fait passer de l'altitude de 200 mètres à celle de 1500 mètres, il faut faire un trajet de près de 20 kilomètres. Cette route, parfaitement bien tracée et qui vient d'être récemment construite, est tout à l'honneur du Génie militaire italien ; elle borde des précipices profonds, s'accroche à des coteaux qui semblent défendre d'une façon absolue l'accès de la montagne et partout, même dans ses tournants en épingle à cheveux, elle est praticable aussi bien par sa pente savamment calculée que par sa chaussée que les plus grandes pluies n'arrivent pas à raviner.

En arrivant sur le plateau il faut nous substituer batterie par batterie aux unités italiennes. C'est un gros travail qui demande des efforts considérables au personnel obligé de tirer à bras, par des pentes boisées et très raides, dans la neige, nos canons sur des pitons élevés ; les munitions sont transportées à bras d'homme ou sur le dos de nos chevaux pendant plusieurs centaines de mètres. Il est impossible de trouver à s'abriter parce que les petits logements organisés par nos braves alliés sont à peine suffisants pour eux. Nous en sommes réduits à creuser comme les esquimaux de petites huttes dans l'épaisseur de la neige. Malgré le froid, nous avons la nuit jusqu'à - 15° au dessous de zéro, nous ne pouvons faire de feu dans ces huttes sous peine de les voir s'effondrer. Les premiers jours passés dans notre secteur sont plutôt pénibles tant au point de notre installation très défectueuse que de notre ravitaillement qui n'arrive qu'irrégulièrement et en assez mauvais état. Il nous tarde de voir partir les italiens afin de pouvoir profiter des modestes abris dont ils disposent.

21 mars au 15 avril : Evacuation de notre secteur par les troupes italiennes. Je prends le commandement du front d'artillerie compris entre **Asiago** et **Ech**, c'est donc à peu près 2 kilomètres de tranchées dont je suis responsable.

Les autrichiens ne se sont pas rendus compte de l'arrivée des français puisqu'ils continuent à ravitailler leurs effectifs en ligne en plein jour avec des camions automobiles.

Peu disposé à leur accorder cette commodité, je leur donne une première leçon en leur détruisant au canon 20 voitures dès le premier jour. Leur surprise paraît grande et ils veulent croire à une erreur de la part de leurs voisins d'en face puisque le lendemain ils reviennent encore vers midi avec un convoi important. Je ne manque pas de renouveler mon procédé de la veille : en moins d'une heure tout ce convoi est incendié.

De jour en jour l'activité de notre front augmente.

Avant nous, avec les italiens, c'était le silence, depuis notre arrivée jour et nuit le canon tonne, la neige a sa blancheur ternie en maints endroits par les éclatements des obus. C'est la guerre, la vraie guerre maintenant sur l'Altipiano ; pour les austro-hongrois c'est un nouveau Verdun, aussi, une prime spéciale est-elle accordée à celles de leurs troupes qui viennent prendre ce secteur.

Tout en menant le combat sans répit, nous activons la construction de petites baraques en planches abritées dans l'angle mort des rochers. Au bout de très peu de temps grâce à la bonne volonté de tous nous pouvons disposer de petits logements convenables qui ne nous font pas regretter nos huttes de neige du début.

Les 3 batteries que je commande sont réparties sur le **Sprunch** ; en ligne droite je n'en suis séparé que de 500 mètres à peine, mais avec les montées et les descentes qu'il faut faire dans ce pays terriblement accidenté, il me faut une heure au moins pour m'y rendre. La couche de neige est toujours très épaisse et ce n'est qu'avec des skis que l'on peut circuler. Un de mes lieutenants connaît heureusement l'emploi de ces

« instruments » et m'initie à ce nouveau sport. Cela ne m'empêche pas de faire des chutes nombreuses au cours de mes excursions et de m'engloutir parfois dans des crevasses profondes de plusieurs mètres. Je n'ai pas le pied montagnard aussi c'est avec joie, quand arrive la mi-avril, que je constate la fonte des neiges.

16 avril au 6 juin : Depuis quelques jours il semble que l'ennemi fait des préparatifs qui peuvent faire prévoir une attaque prochaine de sa part. Pour parer à cette attaque, un regroupement d'artillerie est organisé. Comme conséquence je reçois, en plus de mon groupe, le commandement de 2 batteries anglaises et de 2 batteries italiennes. Je n'ai qu'une confiance très limitée en nos braves alliés au point de vue précision du tir. Nos fantassins qui sont devant nous pourraient avoir à en souffrir; aussi je confie les missions délicates, près de nos lignes, à nos propres artilleurs et les missions à longue portée et peu difficiles aux anglais et aux italiens.

Je n'ai aucune difficulté dans le commandement des unités nouvelles qui me sont confiées ; partout je trouve non seulement l'obéissance la plus absolue mais aussi la plus grande déférence ; on me témoigne une confiance sans réserve et tous mes conseils sont strictement suivis ce qui me permet, quand je me suis rendu compte qu'il en est ainsi, de remplacer des ordres qui pourraient froisser des susceptibilités par des simples avis. Presque chaque jour j'ai à ma table soit un capitaine anglais, soit un capitaine italien ; pendant le repas il est rigoureusement interdit de parler une autre langue que celle de l'invité. Evidemment la conversation en souffre mais les gestes par leur éloquence remplacent les paroles et la bonne humeur de tous fait le reste.

Nous continuons à malmener nos voisins d'en face par nos tirs continus et des incursions nombreuses dans leurs lignes. C'est très fréquemment que nous leur faisons des prisonniers qui nous aident, d'après les renseignements qu'ils nous fournissent, à connaître les intentions de l'adversaire.

Le 15 mai, une compagnie du **50^e régiment d'infanterie** ramène 87 austro-hongrois appartenant à un régiment de uhlands. Le colonel commandant le régiment est parmi eux. Deux jours avant, cet officier supérieur était à Vienne en permission. Cette malchance ne lui sourit pas du tout et il se plaint amèrement, dès sa capture, d'avoir vu tuer sous ses yeux par nos soldats l'officier d'ordonnance qui l'accompagnait. « Ce sont les dangers de la guerre, lui dis-je. Si votre Empereur n'avait pas suivi Guillaume dans son entreprise criminelle, vous seriez probablement encore bien tranquilles, le lieutenant et vous, dans votre garnison de 1914, mais nous n'aurions pas aujourd'hui l'honneur de faire votre connaissance ».

Quand elle est de mauvaise humeur, l'artillerie autrichienne riposte parfois à nos provocations par des tirs de gros calibre. Plusieurs de ses mortiers de 305 se mettent ainsi de la partie. Il n'y a rien d'aussi désagréable que d'entendre venir vers soi un obus de 305 dont le poids est voisin de 200 kilogrammes; il fait un bruit égal à celui d'un train express, les arbres qui se trouvent sous sa trajectoire s'inclinent sous l'effet du déplacement d'air qu'il provoque ; quand il commence à descendre vers le sol on entend un sifflement sourd qui va s'accroissant jusqu'au point de chute, l'éclatement est marqué par une violente détonation et un nuage de fumée noire gros comme une maison de dimensions moyennes, des éclats d'acier, la plupart gros comme un œuf, sont projetés dans tous les sens dans un rayon de 4 ou 500 mètres. Malheur à l'infortuné qui se trouve dans le voisinage du point où l'obus rencontre le sol : s'il échappe par hasard à la pluie de métal qui provient de la fragmentation de cet énorme projectile, il a des chances d'être écrasé par les blocs de rocher que l'explosion de 30 kilos de mélinite chasse violemment dans toutes les directions.

Le 16 mai j'arrivais dans le voisinage de la **4^e batterie** de mon groupe lorsqu'un obus de 305 que j'entendais venir depuis quelques secondes tomba en plein dans le W-C de cette unité.

Comme je l'explique plus haut, l'explosion de ce gros obus provoqua des projections de métal et de pierres... mais aussi de quelque chose de plus que l'odeur acre de la poudre n'empêcha point d'identifier instantanément.

Il n'y eut heureusement pas de blessé à la **4^e batterie** mais le capitaine et tout son personnel furent crépis de main de maître, de la tête aux pieds par le contenu des W-C !

L'arrivée de ce gros projectile au milieu de tout ce monde aurait pu causer une catastrophe, elle ne provoqua qu'un grand éclat de rire, même chez ceux qui étaient les plus... parfumés ! Tout est bien qui finit bien !

En dehors des tirs journaliers qui ont pour but, en plus des pertes en hommes qu'ils lui font subir, de gêner l'ennemi et de lui supprimer tout repos, nous ne manquons pas matin et soir de harceler les cuisiniers de l'un de ses régiments qui, au moment des repas, sont obligés de passer en terrain découvert pour porter les plats à leurs camarades en ligne. Comme ces corvées se font toujours à heure fixe, je fais braquer les canons d'une ou de deux batteries au moment opportun sur le chemin que doivent suivre ces pauvres diables. Ils savent

bien ce qui les attend et font vite mais mes obus arrivent toujours à en coucher quelques uns qui ne se relèvent plus. Je fais là une véritable chasse à l'affût et ne suis vraiment satisfait que lorsque mon tableau est bien garni ! Fais-je là un acte de cruauté ?

Peut-être, mais il ne faut pas oublier qu'à la guerre ce n'est pas le moment de faire de la sensibilité : tout ennemi en état de se défendre doit être détruit si on ne veut pas être détruit soi-même.

Bientôt nous nous rendons compte que le régime du secteur est changé du côté de l'ennemi : ses canons se taisent, il fait des terrassements un peu partout, la densité de ses troupes devient plus forte ; tous ces indices ne tardent pas à nous faire supposer que les autrichiens préparent contre nous une forte offensive. Nos patrouilles qui sortent toutes les nuits ne rencontrent jamais celles de l'adversaire. L'armée austro-hongroise se recueille affilant ses baïonnettes et triplant sa ligne d'artillerie.

De notre côté, du **Val d'Asties** au **Val Brenta**, est déployée la **6^e armée, armata altipiani**, aux ordres de S.E. le général Montuori, comprenant d'ouest en est le **10^e corps britannique**, le **12^e corps français** et le **13^e corps du général Sani**.

Mon groupe fait barrage devant le **78^e régiment d'infanterie** qui occupe la droite du secteur français, en avant du **Monte Nasa**. Mon poste est sur le **Monte Sprunch** à 1400 mètres d'altitude.

Nous avons nous mêmes des projets d'attaque en vue de quoi nous poursuivons nos travaux.

De partout viennent des avis, tant des services spéciaux que des déserteurs, que l'ennemi fera son offensive dans le courant de juin. Le commando supremo décide de laisser l'initiative à l'adversaire en profitant pour notre défense des moyens accumulés par nous pour réaliser nos projets.

Le **12^e corps** en entier avec ses 6 régiments d'infanterie est posté sur le plateau ; il est largement doté en artillerie.

Le 6 juin un coup de main du **78^e** ramène 22 hongrois avec leur commandant de compagnie.

Ces prisonniers, dédaignés par leurs frères germains, ont beaucoup plus de dignité que notre ennemi principal ; silencieux, ils partagent la collation de nos hommes avec gratitude mais sans aucune bassesse et nul d'entre eux n'exprime cette joie indécente constatée par ailleurs. Ils nous confirment l'imminence de l'attaque et dès lors, nous artilleurs, nous ne laissons pas de trêve les nuits durant aux ravitaillements et aux transports en munitions.

Le 13 juin un déserteur nous porte les dernières nouvelles : l'offensive sera déclenchée le 15 juin à 6 heures après un bombardement de 4 heures.

Le 14 juin je passe toute la journée à visiter mes batteries et notre infanterie. Partout je trouve des hommes fermes et confiants, j'ose dire presque contents.

Ma chère **7^e batterie** du **21^e**, voisine de mon groupe, n'est pas oubliée. Quand j'arrive près d'elle, je devine au silence qui se produit à mon abord qu'on parlait de moi. Un de mes vieux sous-officiers était là qui, usant de nos coutumières franchises, me l'avoue en riant.

« Alors mon capitaine paraît que les austros veulent tenter ce que les allemands ne se permettaient pas ! Ils veulent essayer de nous enfoncer ! »

Ils ignorent que vous êtes là mes braves, dis-je, mais demain c'est à vous de montrer ce qu'il en coûte. Souvenez-vous des batailles inscrites dans les plis de votre étendard représenté ici par vos canons.

Rappelez-vous que l'artilleur doit se faire tuer sur place plutôt que de reculer ; rappelez-vous que l'âme de la patrie est présente au milieu de vous et qu'elle ne peut voir ni une faiblesse ni une lâcheté de la part de ceux à qui elle a confié son honneur.

Cette recommandation, je le sais bien, n'avait pas besoin d'être faite aux braves grognards de la **7^e**. Napoléon n'en a jamais compté de meilleurs parmi ses belles troupes avec lesquelles il parcourut glorieusement toute l'Europe ; mais c'est spontanément que je venais de le faire parce que je savais que la journée du lendemain allait les soumettre à une dure épreuve.

Il n'était guère question de prendre du repos pendant cette veillée d'armes. D'heure en heure mes canons alternant avec les canons britanniques et italiens déversaient leur pluie de fer sur les préparatifs de l'ennemi qui, au contraire, se réservait, strictement silencieux.

Nous nous tenions encore, mes officiers adjoints et moi dans nos baraquements habituels. Un officier d'artillerie italien, le tenente Serra, était venu auprès de moi avec un renfort de 50 hommes destinés à assurer mon ravitaillement en munitions.

L'obligation probable de porter le masque et la privation du déjeuner matinal qui en résulterait, m'avait fait ordonner un souper froid obligatoire.

Après le médianoche dont notre popotier nous gratifiait, chacun rejoignit son poste et Serra me proposa une partie de dames « pur me détendre ».

Avec l'exactitude qui en tout pays fait la réputation des militaires, les 1500 bouches à feu de l'ennemi embrasèrent l'Altipiano à deux heures du matin. Avant d'aller à mon téléphone installé dans un trou de rocher voisin, les officiers de mon état-major et moi buvons une bouteille de champagne précieusement conservée pour cette circonstance. A peine étions nous sortis de notre baraque que les balles d'un obus fusant en cribla la toiture et brisa la champenoise maintenant vide ainsi que la table qui la portait. Nous venions de l'échapper belle !

Le programme des tirs ennemis paraissait comporter des calibres variés. De temps à autre, le vacarme normal était couvert par un bruit de locomotive annonçant la majestueuse approche d'un obus de 420. Ces engins de la hauteur d'un homme moyen creusaient des entonnoirs à en contenir cinquante, en ébranlant le terrain à cinq cents mètres à la ronde.

Dès le début de la bataille mes communications téléphoniques sont coupées avec la plupart de mes batteries. Je reste heureusement en liaison avec le **78^o régiment d'infanterie** devant lequel je fais barrage. Toujours dévoués, toujours admirables de courage, nos téléphonistes partent malgré la violence terrible du bombardement sur les lignes pour les réparer.

A peu près isolé à mon poste de commandement et manquant de renseignements, je me rends à mon observatoire ; La nuit est encore trop obscure pour que je puisse me rendre compte de ce qui se passe dans la plaine ; mais du côté ennemi et surtout son front c'est un véritable brasier où fulgurent sans arrêt les lueurs sinistres marquant le départ des coups de canon. J'ai déjà vu fréquemment, notamment à Verdun, des tirs d'artillerie mais jamais encore je n'ai eu un spectacle de ce genre aussi impressionnant : tout l'horizon est en feu et les obus arrivent sur notre secteur par milliers à la fois. Quelques fantassins que je rencontre me disent que les premières lignes ne semblent pas trop souffrir. L'ennemi panache ses tirs par des projectiles suffocants ce qui nous oblige à mettre les masques.

Vers 6 heures les vagues d'assaut austro-hongroises commencent à aborder nos lignes. Dès le début de l'attaque nos tirs de contre-préparation ont été déclenchés et notre barrage est venu en temps bien opportun se placer en avant de notre infanterie.

Il faut que les troupes d'assaut franchissent ce rideau d'acier pour pouvoir aborder les nôtres crânement installés dans leurs tranchées et prêts à la riposte.

Le colonel du **78^o** me téléphone que ses bataillons en ligne tiennent bon mais que les anglais à notre gauche et les italiens, surtout les italiens, à notre droite commencent à fléchir.

Un moment la nouvelle se répand que nous sommes tournés. Le ravitaillement en munitions nous apprend qu'une vague d'inquiétude semble monter de l'arrière. C'est sans doute le colportage de quelque nouvelles fâcheuses, l'exagération d'incidents minimes transformés et grossis qui ont jeté l'alarme.

On a même donné l'ordre au **78^o** de renvoyer son drapeau à l'arrière. Le colonel s'y refuse avec énergie. Les échelons d'artillerie sont rapprochés pour le cas où l'évacuation de la position serait ordonnée.

Les autres commandants de groupe et moi ne voulons pas admettre une telle éventualité et demandons au commandement de rappeler les échelons ; nous réglerons nos mouvements sur eux du **78^o** qui ne donne pas l'impression d'être prêt à amener ses couleurs.

Malgré la fumée on voit nettement, à partir de 8 heures, toute la conque d'Asiago. Maintenant aucun des mouvements de l'ennemi ne nous échappe et nous massacrons littéralement les colonnes austro-hongroises qui, malgré l'échec de leur avant-garde, continuent d'avancer suivant le programme établi par le commandement. Sur notre front (front français), l'attaque de la 42^o division ennemie a tourné au désastre. Nous n'avons pas perdu un pouce de terrain et ses quatre tentatives d'assaut ont été clouées au sol. Les unités déployées gisent disloquées jusqu'aux abords de nos tranchées. Les réserves massées ont été dispersées par nos canons. Seuls quelques détachements mélangés ont pu dans la bagarre trouver un abri provisoire dans les boyaux bouleversés de l'ouvrage BRUTUS que nous avons volontairement évacué dès le matin. Cet ouvrage est pour nous un véritable piège que nous tendons en toute sécurité et où le gibier se fait prendre avec, il semblerait, beaucoup de complaisance.

A midi je me rends compte que l'ennemi fourmille dans Brutus, aussitôt, après une entente téléphonique avec le colonel commandant le **78^o**, je fais établir un tir d'encagement sur cet ouvrage et une équipe de grenadiers de nos fantassins ramène en quelques instants tout près de 200 prisonniers.

Le lendemain, toujours dans Brutus, d'accord avec le **78^o** cette opération fut renouvelée et permit d'inscrire au tableau 150 prisonniers de plus.

Ces prisonniers étaient las, déprimés, découragés. Evidemment ils présentaient avec nos hommes fatigués eux aussi mais joyeux et fiers un contraste saisissant.

Un capitaine viennois, parlant un français très correct, sortit de son sac, pour se présenter, une étincelante paire de gants blancs. Il les réservait, dit-il, pour son entrée à Vérone, où il pensait être le 17 ! Frustré de son triomphe il se parait pour défiler devant ses vainqueurs.

Depuis le déclenchement de l'attaque ennemie, sans aucun arrêt, mes canons tirent à toute vitesse et les braves soldats du tenete Serra, chargés de les ravitailler ont fort à faire, plusieurs ont déjà été tués en accomplissant leur si importante mission.

Une pièce de la **4^e batterie** située tout près de mon poste d'observation semble être en difficulté car sa cadence s'est beaucoup ralentie ; avec mon lieutenant adjoint je me rends auprès d'elle et là un spectacle bien pénible mais aussi bien édifiant se présente à mes yeux :

Un homme nu jusqu'à la ceinture, ruisselant de sueurs, le visage et le corps ensanglantés, méconnaissable, assure à lui tout seul le service de son canon ; à ses pieds gisent, morts ou blessés, le maréchal des logis de Laloubie, chef de pièce, et les 5 autres servants. Depuis 2 heures du matin, le maître-pointeur Jourde est à son poste de combat. Un à un il a vu tomber ses camarades. Lui-même a eu l'œil droit arraché par un éclat d'obus ; il est seul maintenant ; il souffre horriblement mais sa pièce a une mission à remplir et tant qu'il aura un peu de force, un souffle de vie, cette mission sera remplie ! Devant tant de courage, en présence de cet acte d'un sublime héroïsme, nous nous arrêtons, émus jusqu'aux larmes et c'est avec un sentiment d'admiration sans limite, le plus profond respect que, prenant dans mes bras ce brave ente les braves, je lui donne l'accolade. Jamais je ne me suis senti plus honoré que par ce geste là.

Quelque jours plus tard, sur un lit d'hôpital, j'eus la grande joie de lui remettre la médaille militaire ; O Jourde, si tous les français avaient senti battre dans leur poitrine un cœur comme le tien, nous aurions mis les allemands hors de notre territoire dès avant la fin de 1914.

Dans les 3 batteries de mon groupe les pertes sont sévères : une trentaine de gradés et de canonnières hors de combat, c'est beaucoup pour un effectif qui est à peine de 100 hommes sur la ligne de feu. Le moral cependant se maintient bon et lorsque je peux successivement les visiter c'est avec fierté que je fais cette constatation. Lorsque j'arrive à mon unité la plus éloignée, la **5^e**, où le bombardement fait toujours rage, je croise une colonne de ravitaillement anglaise composée en majeure partie de mulets de bât ; un obus tombe en plein sur cette colonne, un conducteur qui s'était couché en entendant arriver le projectile, se relève pour reprendre la route mais au moment où il tire sur les rênes de sa monture, il s'aperçoit que seule venait à lui la tête de l'animal : la pauvre bête, aussi proprement qu'aurait pu le faire Deibler lui-même, venait d'être décapitée ! Frayeur de l'anglais qui s'enfuit à toutes jambes. Il venait de l'échapper belle !

Pendant le reste de la journée le combat continue mais nous nous rendons compte que nous sommes maîtres de la situation.

Le tenete Serra, un peu surpris par la violence de l'action, venait de temps à autre puiser un peu de confiance auprès de moi. « Que pensez-vous de la situation » me disait-il, « attendons ce soir, lui disais-je, quand arrivera la nuit nous serons morts ou prisonniers si nous ne sommes pas vainqueurs ». grâce à Dieu le soir nous étions vainqueurs et Serra qui savait que seules les troupes italiennes avaient été obligées de reculer devant l'attaque autrichienne, disait avec une admiration sans borne : « les français sont les premiers soldats du monde !

Quelques jours plus tard, lorsque je lui remis la croix de guerre, il me dit, les larmes aux yeux : « Aucune récompense, à part une place au paradis, ne peut me faire plus grand honneur que celle que je reçois de vos mains aujourd'hui ».

Brave Serra, j'espère que malgré les théories du Duce, il a toujours gardé dans son cœur un peu d'estime et d'affection pour la France et que c'est toujours fièrement qu'il porte sur sa poitrine cette croix qu'il sut bien mériter le 15 juin 1918.

La nuit du 15 au 16 juin se passe dans un calme relatif : ce sont les dernières convulsions de la bataille, tout au moins sur le plateau d'Asiago. Plus à l'est les autrichiens ont eu quelques succès et le canon gronde toujours.

16 juin : L'ennemi ayant regroupé ses unités pendant la nuit semble vouloir reprendre son offensive dès le lever du jour.

Quelques tirs bien ajustés l'arrêtent dans son élan qui n'a du reste rien de mordant.

Toute la journée nous restons sur la défensive et semons la panique par des coups de canon bien placés dans quelques éléments ennemis qui tentent de se rapprocher de nos lignes. La fameuse attaque austro-hongroise, dernier espoir de l'entente, est cette fois-ci arrivée à son point mort. Cet insuccès sera pour nos ennemis le point de départ de la débâcle qui attendra son maximum en Italie le 4 novembre et le 11 novembre sur le front français.

17 juin : Maintenant que la lutte est terminée je me rends auprès de mes camarades fantassins chez qui l'enthousiasme n'a plus de limite et ne peut être comparé qu'à leur brillante attitude pendant les durs moments des journées précédentes.

L'ennemi ne donne plus signe de vie et semble être complètement anéanti ; il est tellement sous l'impression du désespoir qu'il ne cherche point à enlever ses morts et ses blessés qui gisent en avant de nos lignes ; nous nous chargeons de cette corvée et, toutes les nuits, c'est par plusieurs centaines, à chaque voyage, que nous ramenons des cadavres autrichiens.

18 juin au 24 octobre : Le secteur de l'**Altipiano** reste calme. L'ennemi n'est pas encore remis des émotions éprouvées au cours des derniers combats ; il est complètement inactif et ne travaille pas à la réfection des tranchées que les anglais et nous lui démolissons chaque jour. Nous sommes toujours voisins des britanniques. A côté d'eux nous faisons un peu figure de parents pauvres, en apparence bien entendu.

Leurs bataillons et leurs groupes sont commandés par des lieutenants-colonels, les nôtres souvent par des capitaines. Leurs régiments sont sous les ordres de généraux de brigade, les nôtres ont pour la plupart un lieutenant-colonel comme chef.

Ces différences n'auraient pas facilité les relations militaires si nous avions été, les uns et les autres, plus soucieux du protocole que du bien commun.

A la vérité, le prestige de l'armée française ne s'est pas établi sur l'opulence de ses chefs. Si ce commandement au rabais n'était pas tout à fait digne d'eux, du moins se sont-ils honorés en préférant la charge sans les galons au grade sans l'emploi.

Nos relations avec nos voisins kaki sont journalières. L'entente cordiale ne règne pas seulement à nos tables. Nous faisons aussi des coups de mains conjugués.

Je reçois un jour à mon poste le colonel des **Royal Warwick**. Je devais le lendemain me rendre chez lui quand on me téléphona qu'il venait d'être tué avec son ordonnance d'un méchant coup de canon.

J'assistai à son enterrement.

A l'ambulance où ils avaient été transportés les corps du colonel et du soldat étaient étroitement cousus dans deux couvertures semblables. Ils furent allongés côte à côte dans un fourgon avec une égalité que les démocraties ignorent, entourés d'un piquet en armes. Nous suivions nombreux sous une pluie battante.

Au cimetière, dans des fosses voisines, les deux soldats furent descendus clapotant dans l'eau boueuse du fond.

Le pasteur dit une prière, un unique adieu. Le piquet tira une salve d'honneur, les clairons sonnèrent la retraite puis le réveil... et on s'en retourna.

Vers la fin de septembre la **23^e division** quitte le secteur pour aller sur le **Piave**. Le rapport des cuisines comme la latrine's rummer annoncent de prochains combats.

La **24^e division** reste sur le plateau d'Asiago, toujours encadrée à gauche par les anglais, à droite par les italiens.

Mon groupe est cité à l'ordre de l'armée et à l'ordre du **78^e régiment d'infanterie** avec lequel il avait si heureusement coopéré pendant la bataille du 15 juin.

De ces deux citations, très honorables toutes les deux, nous préférons la 2^{ème} bien qu'elle soit hiérarchiquement parlant d'un ordre inférieur à la première.

J'ai été promu chef d'escadron le 27 juin. A cette occasion les braves gens sous mes ordres ont organisé une petite manifestation de sympathie à laquelle s'est jointe ma toujours très chère **7^e batterie** du **21^e régiment d'artillerie**. Peu de discours pendant cette petite fête de famille mais un laisser-aller confiant et affectueux qui permet aux cœurs de s'ouvrir et aux sentiments généreux de se manifester en toute liberté.

De ces réunions amicales chefs et soldats sortent meilleurs ; par la suite le commandement devient plus facile pour les premiers et l'obéissance consentie sans qu'il en coûte pour les seconds.

Quel que soit le grade que l'on possède, avoir l'estime de ses supérieurs, c'est bien, mais avoir la confiance et l'affection de ses subordonnés c'est encore mieux.

Heureux les chefs qui par leur manière de servir et leur façon de commander ont su mériter ce « bien » et ce « mieux ».

Le détachement du tenente Serra m'est retiré.

Quelques récompenses que je distribue à ceux de ses soldats qui se sont particulièrement fait remarquer depuis qu'ils sont à ma disposition produisent le meilleur effet.

Des « sempre ricordo » nombreux (je me souviendrai toujours) se font entendre et lorsque pour ces braves gens l'heure de la séparation est arrivée, il me faut serrer la main à tous et m'entendre dire « Signor major, gardez-nous, nous voulons rester avec vous pour devenir des soldats français ». C'est le cœur bien triste que Serra et ses hommes quittèrent le **2^e groupe** du **34^e régiment d'artillerie** ; c'est avec des larmes aux yeux que de mon côté je me séparai de ces italiens qui, sous mes ordres, avaient toujours été dévoués, courageux et braves.

Au cours de la guerre j'ai souvent entendu médire de l'armée italienne. Certes cette armée a eu ses faiblesses pendant cette longue période de lutte incessante et terrible, mais il ne faut pas oublier que l'Italie est un peuple jeune et que, par conséquent, son armée, à part ses entreprises peu glorieuses en Abyssinie et en Tripolitaine, n'a pas de passé militaire.

C'est la 1^{ère} fois, en 1915-1918, que les italiens prennent part à une guerre véritable, une guerre où toutes les forces de la nation sont engagées ; il ne faut donc pas être surpris de voir quelques défaillances se produire, par ci par là, parmi les nombreuses unités qu'ils ont en ligne. De ces unités, j'en ai vu de très belles notamment celles recrutées dans le nord de l'Italie, les plus mauvaises étaient formées de calabrais et de siciliens. Encore dans ces dernières on aurait pu trouver de bons éléments si l'encadrement, sous-officiers et officiers, avait été de meilleure qualité, surtout l'officier qui, s'inspirant des méthodes allemandes sans avoir la valeur de son collègue teuton, ne savait pas se faire aimer et estimer de sa troupe et n'était pas toujours pour elle, au moment du danger, l'exemple du devoir et de la bravoure.

Dans son ensemble, si l'armée italienne a été au-dessous de la plupart de celles de ses alliés, il faut cependant lui accorder sa part dans la victoire de 1918, sans toutefois lui en réserver la plus belle comme le prétend à tort son dictateur actuel Mussolini.

Tout le mois d'octobre se passe dans un calme relatif : seuls les duels d'artillerie et les incursions nocturnes dans les tranchées ennemies continuent. Les autrichiens réagissent à peine. Le secteur d'Asiago, malgré sa faible densité de troupes françaises et anglaises, est cependant solidement tenu et attend le moment, à l'instar de ce qui se passe sur le front français et dans les Balkans, de prendre l'offensive à son tour. Les préparatifs sont faits dans ce but.

25 octobre : Le général Montuori, commandant la **VI^e armée italienne** à laquelle nous appartenons, nous transmet l'ordre général d'attaque qui est fixée au 28 au matin. Une autre attaque doit être faite simultanément sur le Piave par 3 autres armées italiennes, dont la **XII^e** à laquelle appartient notre **23^e division** et qui est commandée par le général français GRAZIANI.

26 et 27 octobre : Ces deux journées sont occupées par des réglages de tir et des ravitaillements en vivres et en munitions. Tous les éléments qui se trouvent à l'arrière sont rapprochés car nous espérons bien que cette fois notre offensive sera couronnée de succès.

28 octobre : Dès la pointe du jour le bombardement commence avec sa violence habituelle des grands jours.

Les austro-hongrois ripostent mais il est facile de se rendre compte qu'ils manquent un peu d'ardeur.

A 8 heures un bataillon du **126^e régiment d'infanterie** se porte en avant ; à sa droite un bataillon italien et à sa gauche un bataillon anglais devaient faire le même mouvement mais, à notre grande surprise, ils restent sur place !

Bientôt les français, profondément engagés dans les lignes ennemies, attaqués de front et sur les deux côtés, sont dans une situation périlleuse. Grâce à la parfaite maniabilité de mes batteries je peux heureusement intervenir et protéger ce valeureux bataillon par un tir nourri exécuté sur tout le contour menacé. Pendant

tout le jour, par suite de la carence des troupes anglaises et italiennes, le *126° régiment d'infanterie* reste dans cette position critique.

Pendant la nuit ce n'est qu'avec des difficultés extrêmes qu'il est possible de lui faire parvenir des munitions qui commencent à lui faire défaut.

29 octobre : Au petit jour, profitant d'une accalmie, le bataillon français revient à son point de départ en ramenant ses morts et ses blessés.

Ce mouvement de retraite s'imposait parce que, l'encadrement faisant défaut à droite et à gauche, la progression était impossible. De plus avec un ennemi un peu mordant la menace d'un enveloppement complet était à craindre.

30 octobre : Chez nous les unités sont réorganisées. Les anglais et les italiens, un peu confus, on pourrait l'être à moins, de leur attitude des jours passés prennent enfin la résolution d'attaquer en même temps que les nôtres.

A 10 heures renouvellement de l'assaut ; français et anglais, cette fois ci, rivalisent de vitesse ; de leur côté les italiens, quoique un peu en retrait, viennent tout de même.

L'autrichien fait mine de résister un instant puis, chez lui, c'est la fuite éperdue.

En présence de cette situation assez inattendue les troupes d'attaque marquent un léger temps d'arrêt et cela d'autant mieux que le commandement a fixé un programme auquel elles doivent rigoureusement se conformer. La 1^o partie de ce programme est réalisée ; avant de pousser en avant il faut attendre de nouveaux ordres. Ceux-ci ne tardent pas à arriver. Bientôt sur tout le front, français, anglais et italiens se lancent à la poursuite de l'ennemi qui retraite toujours dans un désordre inexprimable. Les reconnaissances d'artillerie accompagnent les vagues de l'infanterie.

Personnellement, accompagné de mon lieutenant adjoint, j'arrive dans le village de **Esch** que je connais bien pour lui avoir envoyé depuis 6 mois des tonnes et des tonnes de projectiles avant qu'il soit évacué par les austro-hongrois. Cette incursion rapide dans les lignes ennemies pourrait être une imprudence si le moral chez nos adversaires n'était tombé à zéro.

Notre arrivée brusquée sur leurs talons semble être pour eux un événement inattendu : au lieu de nous accueillir à coups de fusil, ils jettent leurs armes sur le sol et lèvent les bras au ciel en faisant « camarade ».

Un peu au delà d'Esch quelques artilleurs groupés autour de leurs canons font un semblant de résistance en nous lançant quelques grenades ; cela dure très peu et bientôt leur chef, un officier supérieur, dans une tenue impeccable mais paraissant un peu déprimé, se présente à nous et déclare être notre prisonnier ainsi que tout son personnel. C'est par milliers que les autrichiens sont cueillis dans la plaine d'Asiago par nos troupes exaltées par ce rapide succès. Par les chemins qui serpentent sur les flancs de la montagne, on voit filer dans la direction du nord de longues colonnes d'hommes, de chevaux et de voitures. Nous pourrions les canonner à volonté mais ce serait là commettre un massacre inutile : ce ne sont plus des soldats que nous avons devant nous, ce sont de pauvres êtres désemparés, désespérés, sans défense qui, pris de peur, cherchent leur salut dans une fuite qui ne prendra fin que bien au-delà de leur frontière.

Dans la soirée un ordre du « commando supremo », d'un caractère plus diplomatique que militaire, prescrit aux français et aux anglais de stopper. Seuls les italiens doivent continuer la poursuite. Maintenant que le danger est passé, nos braves alliés se sentent assez de courage pour libérer leur sol national sans le secours de personne. Le matin du 28 octobre il n'en était pas ainsi.

Ayant quitté leurs positions du Sprunch, mes batteries après un bond en avant sont maintenant étalées dans la plaine d'Asiago.

La nuit est tombée. Les hommes des pelotons de pièce, groupés autour de leur canon, enroulés dans leur manteau, dorment sur le sol. La pleine lune éclaire d'une lumière douce le champ de bataille.

Les officiers adjoints et moi avons choisi comme chambre à coucher un endroit dénudé qui demain pourra nous servir d'observatoire.

Assis ou couchés, nous nous reposons des dures fatigues de la journée qui vient de s'écouler.

Vers minuit un ronronnement d'avion se fait entendre à faible altitude au dessus de nous. Cet avion est-il ami ou ennemi ? Son insistance à nous survoler m'inquiète, aussi vais-je alerter mon personnel lorsque le bruit caractéristique que fait une torpille tombant au sol rompt le grand silence de la nuit. A ce bruit succède rapidement une détonation violente qui a pour siège la gauche de la **5^o batterie**. En hâte je me porte à ce point et trouve là 1 sous-officier et 5 hommes qui semblent encore plongés dans un profond sommeil. Leur

sommeil est profond en effet puisque, criblés de morceaux de métal, ces malheureux, sans se réveiller, sont passés de vie à trépas.

Ils sont tous morts ces braves gens quelques heures à peine avant que ne sonne la fin de la guerre. Pour certains d'entre nous, pauvres humains, le destin est parfois bien cruel.

31 octobre : Immobiles et la rage au cœur nous voyons les unités italiennes nous dépasser et s'engager sur la route de **TRENTE** en faisant montre d'un enthousiasme bruyant qui manque un peu de modestie.

Pour calmer nos hommes qui, ne comprenant pas les motifs de notre arrêt, bougonnent avec juste raison, nous récupérons le matériel important laissé par l'ennemi sur le champ de bataille et faisons la corvée des morts. Parmi ces morts heureusement bien peu sont les nôtres. Dans les tranchées, dans les maisons, sur le bord des chemins nous trouvons une quantité de squelettes humains : ce sont les restes des malheureux tombés au cours de la bataille du 15 juin dernier.

Depuis ce temps les autrichiens n'ont pas eu la pudeur de les inhumer. Cela dénote combien était grand chez eux le découragement depuis cette date. Il n'est pas étonnant qu'ils n'aient pu résister à la 2^e crise qu'ils viennent de subir.

1^{er} et 2 novembre : Les troupes italiennes poussent toujours de l'avant. Sur tout le front les fusils et les canons se sont tus. C'est le moment de faire preuve d'audace ! Les soldats de Victor-Emmanuel ne s'en privent pas ! Quant à nous, l'arme au pied nous continuons à marquer le pas : les lauriers de la gloire ne nous sont pas destinés, ils sont réservés à ceux qui ont le cran suffisant pour « bouter » l'austro-hongrois hors du territoire italien.

Après avoir été traités en sauveurs en octobre 1917, anglais et français sont maintenant considérés comme des intrus.

Qu'attendent-ils pour rentrer chez eux puisque l'autrichien ne veut plus faire le méchant ?

3 novembre : Un radio officiel suspend tout mouvement : les plénipotentiaires ennemis demandant l'armistice avaient traversé nos lignes.

4 novembre : L'armistice est signé. Notre division, ramenée en arrière, est regroupée aux environs de **Colombaret**, localité située sur le versant sud de l'Altpiano, où nous trouvons une installation plus confortable que sur le plateau d'Asiago, grouillant de divisions victorieuses.

11 novembre : Nous apprenons que l'Allemagne à son tour, l'orgueilleuse Allemagne, venait, comme le gladiateur frappé à mort, de fléchir les genoux.

Avant de prendre congé de l'armée italienne je crois utile de citer un seul document, sans doute peu connu chez nous. Réserve faite de l'emphase poétique naturelle à son auteur, on peut y admirer le souffle ardent, l'élévation du sentiment, la richesse incomparable du verbe de Gabrielle d'ANNUNZIO.

L'illustre écrivain s'en fut à travers les cantonnements haranguer ses frères d'armes complètement démoralisés après le désastre de Caporetto (octobre 1917).

A ceux qu'il put joindre fut adressé l'appel que je reproduis ici :

« Compagnons d'armes ! Si je prends la parole aujourd'hui devant vous, c'est pour que nous nous regardions clairement dans les yeux et pour que nous renouvelions nos anciens serments.

Le fleuve que voici n'est plus le Frigido, ni le Timavo, ni même l'Isonzo : il n'y a plus devant nous une terre à reconquérir sur l'usurpateur. C'est ici le Piave, un pur fleuve vénitien et qui n'est pas, hélas, le premier qu'on rencontre quand on vient de l'ancienne frontière.

L'ennemi piétine la fleur de l'Italie, le sillon de notre sol et de notre histoire, la grâce ancienne de nos petites villes, le fauve souille notre jardin.

Qu'allons-nous faire ?

Nous avons tant lutté pour l'enfer du Carso, qu'allons nous faire pour ce paradis ?

Croyez-moi, il ne suffit pas de verser son sang, ni de mourir ; il faut que nous vivions pour combattre et pour vaincre.

Il y a des mères italiennes, bénies entre toutes les femmes par le Dieu des armées, qui regrettent de n'avoir qu'un, deux ou trois fils à sacrifier. Il y en a d'autres qui ont eu le malheur de voir revenir à l'improviste leur enfant sans armes, égaré, méconnaissable. « Que s'est-il passé ? » se sont-elles écriées.

Ce qui s'est passé à quoi bon le demander ?

Au début, beaucoup d'entre nous ont préféré ne rien savoir. Les ténèbres du désespoir valaient mieux que cette lumière sinistre, la mort valait mieux que cette abomination. Mais le vrai courage, comme la grande douleur, veut tout comprendre...

S'il y a eu honte, elle sera lavée ; s'il y a eu infamie, elle sera vengée.

La mère, devant l'apparition du fuyard boueux, balbutiant anéantie : « est-ce bien toi, mon enfant ? » ; il n'était pas taché de sang, mais de la boue des routes, de la fange des ruisseaux et des fossés. Il ne portait pas la marque d'une blessure, mais celle de la honte, comme un malfaiteur. Examinant l'inconnu, la mère s'est écriée, du fond de ses entrailles : « Ce n'est pas moi qui l'ai fait ».

Ces hommes avaient perdu toute empreinte de la race, toute expression virile : « ils ressemblaient à l'ennemi », ressemblance odieuse qui paraissait avoir traversé leur échine pour se graver sur leur face d'esclave. Ils rappelaient ces troupeaux de prisonniers de toutes races que nous voyions se traîner au fond des vallons, au soir des batailles. Comme eux ils étaient couleur d'excrément et ne vivaient plus que par leur ventre flasque.

Le déshonneur avait mis des œillères à leur bêtise ignare. Chacun n'avait pour horizon que le dos de son complice. Ils étaient étrangers sur leur propre terre, sans patrie dans leur propre patrie !

On ne savait pas, à les voir, si le cœur se serrait d'indignation, de mépris, de malédiction ou de pitié. Nous souffrions pour eux dans toute notre terre...

En vérité, parmi toutes les contrées de l'Italie, cette terre de Vénétie semble la plus humaine, la plus douce à qui l'aime, la plus sensible à qui la touche. Ecoutez la parler aujourd'hui dans cette divine Passion de l'automne. Nul ne peut regarder l'herbe tendre d'une rive sinueuse, la pourpre d'un parc seigneurial abandonné, une vieille baraque moisie sur un canal paresseux, un sillon fumant dans un champ tranquille, un rayon de soleil sur une prairie bordée de saules, un tas de feuilles mortes devant un arceau délabré, sans qu'il sente son cœur gonflé de tendresse, une tendresse qui fait mal, les siècles à venir, les aïeux lointains comme les fils à naître.

Et notre foi nouvelle nous dit que même les plus troublés seront éclairés, les plus misérables seront sauvés. Le salut est dans la lutte, de toutes nos forces, avec toutes nos armes.

S'il y a des lâches qui attendent de l'ennemi le pardon ou l'indulgence, ils se trompent ignominieusement. Cette guerre est sans pitié ! C'est une guerre pour l'abolition de toute une grande civilisation au profit d'une autre qui ne la vaut pas, d'une haute conscience au profit d'une autre qui se montre chaque jour plus basse.

Quelques uns d'entre vous le connaissent déjà ce chant de guerre trouvé, au milieu d'objets volés, dans la poche d'un allemand fait prisonnier dans le Frioul envahi. C'est, au seuil de l'Italie, l'encouragement renouvelé aux pillards qui mettent à sac les églises, les écoles et les hôpitaux, qui torturent les femmes, les enfants et les vieillards.

« En avant ! Peuple de la Germanie en armes ! Voici l'heure de l'allégresse et de la gloire... »

Les vierges frêles de l'Italie, nous les étoufferons sous notre étreinte robuste.

Sur le marbre des gynécées vils, nous abattons les enfants comme des chiots.

Nous fouillerons avec le feu le sein des mères, et nul germe ne restera dans les plaies fumantes.

Sois mâle ! Pas de pitié pour les femmes ni pour les enfants. Le fils du vaincu est souvent le vainqueur de demain. A quoi sert la victoire, si l'avenir peut couvrir la vengeance ?

Peuple de la Germanie en armes, en avant !

Foudroie, Abats ! Transperce ! Pille ! Brûle ! Tue et tue encore !

Le chemin de la gloire s'ouvre devant toi ! »

Tel est le chant stupide et féroce que vociférera l'allemand goulu aux portes de la belle Italie.

Est-il possible que, dans la nuit lugubre de Caporetto, la ritournelle de la paix lui est répondue ?

Mais voici que répondent aujourd'hui les héros de la revanche en rythme de leur courage et de leur armure ! Ils ont surgi de la terre entre BRENTA et PIAVE, des pâturages d'Asiago, des rochers de Val Gardena, des éperons du Grappa aux eaux dormantes de la lagune, des alpes qui sont nôtres à la mer qui est notre.

Et le fils de prédilection de l'Italie en armes sera l'italien qui aura le plus tué ! ».

C'est dans cette Italie retrempee par la défaite, ranimée par la « foi nouvelle » que nous venions d'être appelés à servir pendant la dernière année de la guerre.

11 novembre (suite) : J'étais monté à cheval dès midi pour aller avec tous les officiers de mon groupe, c'était bien le jour !, visiter les tombes de nos morts.

Nous arrivions au Campo Santo tandis qu'un pauvre petit cortège y pénétrait, conduisant le corps d'un des nôtres, mort à l'ambulance. Nous fîmes escorte au petit camarade inconnu.

Nous étions en train d'arranger des fleurs sur les tombes quand mon sous-officier radio me remit le fameux bulletin qui est devenu pour ceux de la grande guerre l'Évangile du jour.

« Au cinquante deuxième mois d'une guerre sans précédent dans l'histoire, l'armée française... ».

Nous étions seuls, petit groupe français, au milieu de nos morts :

Je lus à haute voix, pour eux !

Puis nous repartîmes sans plus échanger un mot.

Nous traversions Colombaret pour regagner notre demeure. Mes hommes rentraient dans leurs cantonnements pour le repas du soir. Ils étaient comme tout autre jour, calmes et graves. Celui-ci abolissait pourtant leurs misères, leurs angoisses, le péril de la mort !

Rien ne paraissait différent en eux. Rien... Peut-être dans le regard échangé avec le salut, une lueur plus profonde... En tout cas, nulle manifestation, nulle joie bruyante. Et c'était mieux ainsi.

Comme j'arrivais à mon logement une musique militaire entamait le prélude de Messidor.

La plaine s'étendait devant moi, délicatement colorée par cette divine « passion de l'automne ».

Très ému par cette prestigieuse harmonie et par ce décor merveilleux, je vis disparaître lentement derrière les collines empourprées, le soleil du plus beau jour de ma vie.

La guerre venait de sombrer dans le passé ! Que Dieu nous en préserve dans l'avenir.

12 novembre 1918 au 3 mars 1919 : Nous passons l'hiver à Colombaret. J'ai mon logement chez la famille Sartori, dont le fils est secrétaire de l'évêque de Padoue.

Je passe toutes mes soirées en la compagnie de mes hôtes ; leurs amis du village viennent à la veillée et le groupe important que nous formons s'installe dans « l'étable à vaches » où la chaleur animale remplace avantageusement le chauffage central.

Je connais suffisamment la langue italienne pour pouvoir prendre part à la conversation et comprendre les histoires gaies qui ne manquent pas d'être contées. Il m'est possible ainsi de me rendre compte combien l'italien est près du français au point de vue mœurs, idées et tempérament.

De race latine tous les deux, quelles que soient les éventualités, décemment ils ne peuvent être ennemis.

Cette constatation peut et doit être, du côté des Alpes tout au moins, un espoir de paix pour l'avenir.

Mes hommes, répartis dans les maisons du village, sont eux aussi confortablement installés et prennent un repos mérité.

Cette existence champêtre nous procure le calme qui convient après la vie mouvementée que nous avons vécue pendant plus de quatre ans et demi.

En dehors de ce bien-être relatif, nos occupations sont nombreuses car il faut aller prendre sur le plateau d'Asiago tout le matériel que les nécessités de la guerre y avaient accumulé.

Des permissions nous sont accordées et nous permettent de visiter en détails les pays de la plaine que, jusqu'ici, nous n'avions fait que traverser.

Je profite de ces instants de liberté pour aller admirer :

Vincence-« **Vincenza** », la capitale de la Vénétie, son pont San Michele, sa belle cathédrale gothique ;

Venise-« **Venezia** », bâtie sur les lagunes de l'Adriatique, sa cathédrale de St Marc, son palais ducal, ses 90 églises, ses riches musées, ses palais luxueux, ses canaux, ses gondoles ;

Padoue-« **Padova** » : ses riches palais, sa superbe basilique qui est l'image de St front de Périgueux et dans laquelle se trouve le tombeau de St Antoine ;

Pise-« **Pisa** » : son campanile ou tour penchée du XII^e siècle, son baptistère et son Campo-Santo ;

Florence-« **Florenza** » : l'Athènes de l'Italie célèbre par le nombre de peintres et de sculpteurs qu'elle a produits, par ses monuments de toute sorte (Ste Marie aux fleurs, le Palazzo Vecchio etc...) ;

Gènes-« **Genova** » : à l'aspect magnifique et imposant qui possède des œuvres d'art d'un prix inestimable et un port qui trafique avec le monde entier ;

Milan-« **Milano** » : capitale de la Lombardie, son « duomo » en marbre blanc, ses belles avenues enlaidies par les constructions lourdes et massives du plus pur style teuton qui les bordent ;

Turin-« **Turino** » : ses riches bibliothèques, ses musées, ses filatures, ses midinettes à l'allure bien parisienne.

Grâce à l'amabilité d'un de mes camarades de promotion qui commande une escadrille, je peux aussi faire une longue randonnée en avion qui me permet de survoler le même jour : Trieste, Udine, Bellune, Trente, les lacs de Garde, Majeur et de Côme.

Promenade délicieuse qui faillit se terminer par une catastrophe au moment de l'atterrissage.

Il fallut toute la science de mon pilote pour lutter victorieusement contre un brouillard intense qui venait de couvrir brusquement le sol.

4 mars : l'ordre d'embarquement pour la France m'arrive.

Dans la soirée, après des adieux bien reconnaissants et bien amicaux à mes hôtes qui m'ont prodigué leur amabilité et leur dévouement avec le plus grande désintéressement pendant 4 mois, je rejoins la gare de **Tavernelle** où un train spécial m'attend.

Par Vérone, Milan, Turin, le mont Cenis nous regagnons la frontière d'où nous sommes dirigés sur **Epernay** où nous débarquons le 7 mars au matin.

Nous allons cantonner à **Montholon** (5 kms d'Epernay), pays de vignoble par excellence où nous est faite une réception bien cordiale.

7 au 31 mars : La population de cette région se remet lentement des dures émotions éprouvées en juillet 1918 au moment de la dernière offensive allemande. Montholon a été épargné ainsi qu'Epernay, sa sous-préfecture, mais le boche est venu à moins de 2 kms de là : Des villages détruits, des réseaux de fils de fer, des tranchées encore béantes en sont une preuve irréfutable.

Notre mission, identique à celle que nous avons en Italie après l'armistice, consiste à déblayer le champ de bataille et à aider les habitants dans la remise en état de la culture forcément très négligée depuis le début de la guerre.

Nous voilà donc, hier essentiellement guerriers, transformés aujourd'hui en récupérateurs de vieilles ferrailles et en cultivateurs.

De tout cœur nous nous mettons à ces occupations nouvelles.

1^{er} avril au 15 mai : Montholon, reconnaissant des services que nous lui avons rendus, nous laisse partir pour une localité voisine : **Ignny-le-Jard**, située en pleine zone rouge, dans la poche même formée par l'avance allemande au sud de la marne à proximité de **Dormans**.

La trace des violents combats livrés dans cette région n'est pas encore effacée ; on voit bien que les vandales sont passés par là ! tout est saccagé : la campagne est meurtrie à un point tel qu'on en est effrayé : les champs sont transformés en chantiers de terrassements, les maisons sont endommagées si gravement que peu sont habitables, les ponts sont détruits et les routes coupées, les arbres des routes et des vergers, sciés au pied, indiquent avec quelle animosité bestiale le boche a voulu ruiner cette belle région qu'il ne pouvait conserver ; partout sur le sol on trouve des débris d'armes et des lambeaux d'uniforme ; dans les bois hachés par la mitraille des cadavres ennemis réduits à l'état de squelettes sont encore là, tapis dans l'herbe qui monte comme des fauves à l'affût.

Le printemps, avec son gai soleil, sa fraîche verdure et ses fleurs, cherche bien à atténuer l'horreur que l'on éprouve à la vue de ce spectacle terrifiant, mais il n'y réussit pas complètement.

A l'instar des Huns, quand le boche est passé quelque part, il laisse une trace indélébile et puante qui demande des siècles et des siècles pour pouvoir s'atténuer.

Ces rives de la Marne, si attrayantes à l'ordinaire, ne sont plus maintenant que désolation et tristesse. Encore plus, si possible, qu'à Montholon, nous venons en aide aux pauvres gens de ce pays si cruellement frappés par la guerre dans leurs affections et dans leurs intérêts.

Avant 1914, Igny-le-Jard, était un rendez-vous de chasse à courre. Dans les belles forêts avoisinantes, pullulaient le cerf, le chevreuil et le sanglier. Aujourd'hui tout ce beau gibier a disparu. Les superbes futaies où se faisaient entendre le son du cor gisent maintenant sur le sol et forment un lamentable embroussaillage.

Combien de temps faudra-t-il pour que ce petit coin de France reprenne son aspect d'avant le passage de la bourrasque qui l'a ensanglanté. Nombreux, hélas !, sont sur le front de combat les coins semblables à Igny-le-Jard.

La nature, grande guérisseuse de tous les maux, a déjà commencé son œuvre de reconstitution en cachant les blessures du sol par sa végétation printanière et en peuplant les bois par l'espoir des nids qu'elle y a fait naître.

L'homme, devant un pareil exemple, saura ne pas rester inactif et bientôt son effort, combiné avec l'aide que Dieu ne lui a jamais refusée, fera notre France plus belle et plus forte que jamais.

Notre départ d'Igny-le-Jard pour regagner Périgueux, garnison d'avant-guerre du **34^e régiment d'artillerie**, est fixé au 16 mai. Cette nouvelle attriste la population qui croyait nous garder longtemps encore.

Un grand banquet présidé par le Maire et auquel assistent tous les habitants de l'endroit nous est offert le 14 mai.

A ce repas pantagruélique, bien digne de la région champenoise, nous sommes couverts de fleurs par des discours nombreux et je suis nommé, à l'unanimité, « citoyen d'Igny-le-Jard ».

« Citoyen » d'Igny-le-Jard, cela est très honorable et offre des avantages puisque la commune, possédant une grande étendue de bois et de terrains, assure par les revenus qu'elle en tire, le paiement de tous les impôts de ses habitants et leur chauffage gratuit.

Malheureusement, ce privilège qu'on m'a si généreusement accordé dans ce petit village du front a été sans effet depuis ma rentrée en garnison puisque chaque année je ne dois pas oublier d'aller verser à la caisse du percepteur.

16 mai : Départ d'Igny-le-Jard, étape de 25 kilomètres et embarquement à **la Fère-en-Tardenois** à la tombée de la nuit.

17 mai : Voyage en chemin de fer par Epernay, Paris, Orléans, Limoges.

18 mai : arrivée à **Périgueux** à 10 heures du matin. Pas un chat à la gare ! Notre retour passe complètement inaperçu. Il est vrai que Périgueux est loin de là où l'on s'est battu et peut avoir oublié déjà qu'il y a eu la guerre. Nous nous installons au **quartier Daumesnil** aussi calmement que nous l'avons fait depuis chaque jour en rentrant du terrain de manœuvre de la Rampinsolle.

Peu de temps après notre arrivée, je vis avec surprise la gare noire de monde. Tout d'abord je crus que cette foule qui faisait montre d'une grande effervescence, attendait pour lui faire une ovation le **50^e régiment d'infanterie**, son vieux régiment de 1914 dont la rentrée était annoncée depuis quelques jours.

Il n'était rien de cela !

Périgueux, l'indifférent Périgueux, n'avait pas cru devoir se déranger pour recevoir les braves gens qui avaient lutté et souffert pendant 5 ans dans la boue des tranchées pour que la France vive, mais il était venu nombreux ce soir là pour porter en triomphe une « équipe de 15 » revenant victorieuse d'un match de rugby !

Il est sur que ce groupe de gens, la plupart embusqués et profiteurs pendant la guerre, ne représentait pas ce qu'il y avait de meilleur dans la population périgourdine et était mieux à même d'apprécier un exploit sportif que le magnifique sacrifice consenti par les petits soldats durant la grande tourmente. On fait ce qu'on peut !

Le Périgueux bon, le Périgueux sain, le vrai Périgueux sut, quelques jours plus tard, mettre les choses au point en faisant à toutes les troupes de la garnison, retour de la guerre, une réception enthousiaste, affectueuse et reconnaissante qui fit battre tous les cœurs à l'unisson dans un superbe élan de patriotisme.

Comme dernier chapitre à ce récit qui n'a que le mérite d'avoir été vécu et d'être l'expression de la vérité, je crois ne pouvoir faire meilleur choix qu'en donnant un extrait du discours prononcé par le maréchal

JOFFRE, le « grand père », le jour de sa réception à l'académie française, discours au cours duquel il n'oublie pas ses soldats du front :

« Pour les louer, les mots sont impuissants et seul mon cœur, s'il pouvait laisser déborder l'admiration dont il est pénétré pour eux, traduirait l'émotion que j'éprouve en en parlant. Je les ai vus, couverts de poussière et de boue, par tous les temps et dans tous les secteurs, dans les neiges des Vosges, dans les boues de l'Artois, dans les marécages des Flandres, dans les montagnes d'Italie, toujours égaux à eux-mêmes, bons et accueillants, affectueux et gais, supportant les privations et les fatigues avec bonne humeur, faisant sans hésitation et toujours simplement le sacrifice de leur vie.

Dans les yeux de ceux qui rentraient du combat, comme dans les yeux de ceux qui y montaient, j'ai vu toujours le même mépris du danger, l'ignorance de la peur, la bravoure native qui donne à leurs actes d'héroïsme tant de naturel et tant de beauté, et toujours aussi, dans des milliers et des milliers de regards francs et anonymes, j'ai lu cette foi instinctive dans les destinées de la France, cet amour et ce respect de la vérité, de la justice, cette honnêteté apportée dans l'accomplissement du devoir journalier, qui sont la force et la discipline de notre armée et qui n'appartiennent qu'à elle ; c'est pour cela que nos soldats sont les premiers du monde et qu'on ne peut les voir sans les admirer, les regarder sans leur sourire, les commander sans les aimer ».

De ces éloges du « grand chef », que mes chers amis de la **7^e batterie** du **21^e régiment d'artillerie** et du **2^e groupe** du **34^e régiment d'artillerie**, en prennent leur part qu'ils ont bien méritée.

Après ces félicitations qui s'adressent particulièrement aux vivants, je crois que je ne saurais mieux terminer que par un hommage à nos morts en laissant parler « Ernst Johansen », l'auteur des « quatre de l'infanterie » :

« Ils ont marché, les soldats de la grande guerre, sous le soleil féroce, par la pluie et le vent, dans la boue des chemins, sur la glace et dans la neige, à travers les campagnes fleuries, à travers les contrées mortes, pendant des jours, pendant des nuits, aux heures éclatantes des victoires, aux heures infernales des boucheries.

Ils ont lutté, avec au fond de l'âme, le noble sentiment du devoir ;

Ils sont morts sans regret pour le salut de la patrie.

Morts solitaires, morts abandonnés sur les routes du front, cyclistes engloutis dans les entonnoirs de la Somme et de l'Artois, territoriaux au crâne défoncé, enlisés dans la vase de Péronne ou de Belgique, porteurs de lance-flammes carbonisés, hommes des tanks, jeunes gens qui, jusque dans la mort, braquiez vos mitrailleuses vers les lointains, dans la plaine.

Vous tous qui couvriez les champs devant le chemin des dames, artilleurs du Bois Leprêtre et d'Asiago, déchiquetés par les obus qui vous arrivaient en pleine poitrine, hommes des colonnes de munitions, spectres de voitures qui roulaient furieusement dans un fracas de tonnerre.

Vous que la mort a couchés dans les fossés devant Amiens, vous qu'on a retrouvés écrasés, morcelés, mêlés aux cadavres de chevaux, aux obus, aux débris de ferraille ;

Vous les infatigables téléphonistes, agents de liaison, aviateurs, sans filistes, sanitaires...

Camarades qui pourrissez dans les Flandres, à Perthes-les-Hurlus, à Verdun, vous tous du front oriental et vous tous du front occidental ;

Vous, les milliers et les milliers !

Et toi, toi, mon ami, toi dont nul ne peut dire où tu es mort, comment tu es mort !

Nous vous saluons, nous ne vous oublions pas car nous étions vos camarades.

Italie- Monte Sprunch novembre 1918

France-Dormans avril 1919